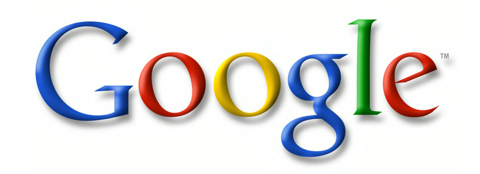
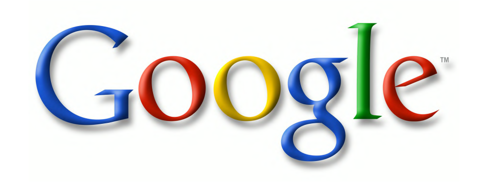
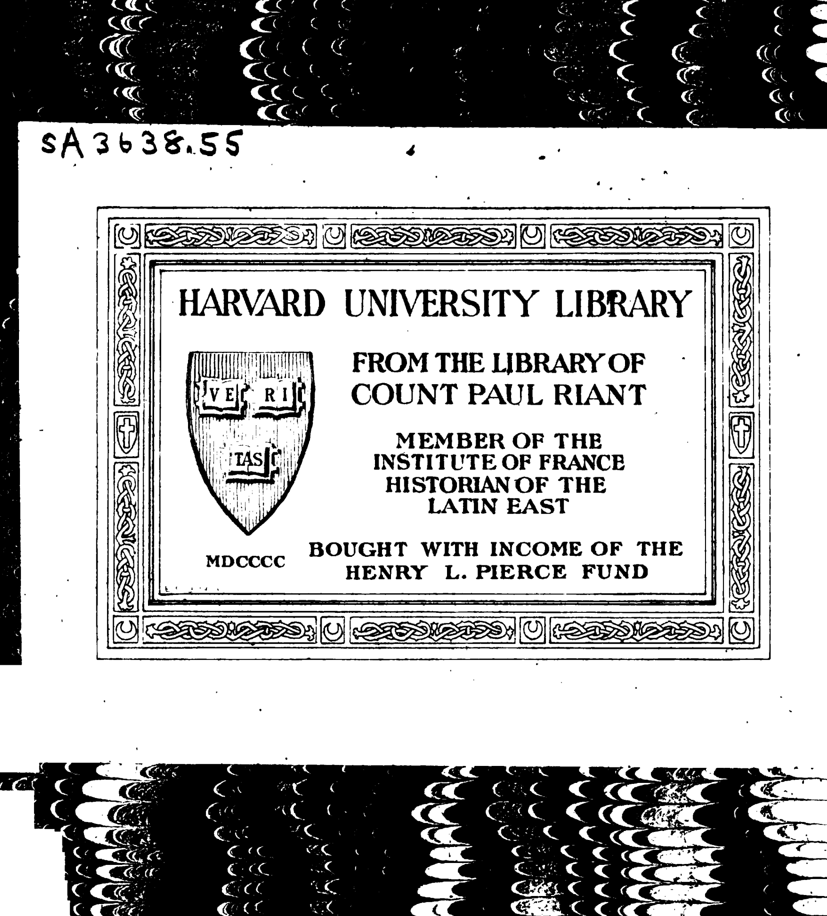





HARVARD UNIVERSITY LIBRARY
VE RI TAS
FROM THE LIBRARY OF
COUNT PAUL RIANT
MEMBER OF THE
INSTITUTE OF FRANCE
HISTORIAN OF THE
LATIN EAST
MDCCCC
BOUGHT WITH INCOME OF THE
HENRY L. PIERCE FUND



RELATION

D'UN

VOYAGE DE MEXICO A GUATÉMALA

DANS LE COURS DE L'ANNÉE 1855

LE MANS. — IMPR. DE JULIEN, LANIER, COSNARD ET Cᵉ

RELATION

D'UN

VOYAGE DE MEXICO

A GUATÉMALA

DANS LE COURS DE L'ANNÉE 1855

PAR

André

LE P. CORNETTE

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Extrait des Études de Théologie, de Philosophie et d'Histoire

PARIS

JULIEN, LANIER, COSNARD ET Ce, ÉDITEURS

4 RUE DE BUCI, 4

1858

RELATION

D'UN

VOYAGE DE MEXICO

A GUATÉMALA

DANS LE COURS DE L'ANNÉE 1855

La relation suivante se compose de plusieurs lettres écrites par le P. Cornette à ses amis de France ou à ses supérieurs. La plus importante renferme le journal de son voyage à Guatémala, que nous avons complété en y insérant un court exposé de la dernière révolution du Mexique et quelques détails nouveaux sur Cuba, le tout extrait d'une lettre adressée au R. P. provincial de Lyon. A ce journal, nous avons cru devoir ajouter deux autres lettres du même Père, où l'on trouvera le récit du tremblement de terre éprouvé à Mexico en 1855; et celui d'une mission donnée dans l'intérieur du Guatémala, vers la fin de la même année.

Chargés, en l'absence de l'auteur, de revoir et de mettre en ordre ce travail, nous ne nous sommes permis de rien changer aux pensées et aux jugements qui en constituent le fond. Notre tâche s'est bornée à de simples corrections de style, et à quelques retranchements rendus nécessaires par des répétitions d'ailleurs assez rares.

Les cartes et les plans ont été dressés par M. Delamare, sur les dessins envoyés par le P. Cornette.

I

TREMBLEMENT DE TERRE A MEXICO.

(DU 21 FÉVRIER AU 2 MARS 1855.)

JE disais un jour à l'un d'entre vous qu'il n'était pas dans ma destinée de vivre en paix sur un sol tranquille : en voici une nouvelle preuve. Mexico qui, au milieu de ses commotions politiques, n'avait, depuis près de

dix ans, éprouvé que des secousses physiques peu nombreuses et presque insensibles, a été agitée ce mois-ci par des tremblements de terre assez violents sur lesquels je désire vous donner quelques détails. Le premier et le plus fort de tous eut lieu le 1er février, à dix heures quarante-cinq minutes du soir. En voici les présages, les caractères et les effets.

1° *Présages.* — Le 28 janvier, la sérénité du ciel fut quelque peu troublée par un orage qui se dissipa rapidement, après nous avoir versé trois millimètres de pluie. A partir de ce moment, jusqu'au 1er février, je constatai chaque jour dans l'atmosphère l'existence de deux courants opposés. Le courant inférieur était déterminé par un vent de terre, soufflant par rafales, du nord-est ou de l'est-nord-est; tandis que le courant supérieur venait du sud-ouest, ou de l'ouest-sud-ouest, entraînant dans sa marche assez lente de légers nuages (*cirrhus*). Ce double courant s'arrêtait vers sept heures du soir, et la nuit entière s'écoulait dans le plus grand calme. Le 1er février, ce phénomène se reproduisit d'une façon encore plus marquée que les jours précédents, et cessa le soir à l'heure ordinaire. En ce moment, l'air était lourd et sans mouvement, le ciel semé de *cirrhus*. Nos élèves, à l'étude, se montraient inquiets et agités; un certain nombre se plaignaient de maux de tête. Moi-même j'éprouvai quelques frissons et une espèce d'instinct d'attente, d'inquiétude ou de peur, qui s'est renouvelé depuis, et que je ne pouvais alors m'expliquer.

2° *Caractères.* — A dix heures trente-huit minutes du soir, un froissement sourd se fait entendre; il est suivi d'une première secousse, qui ébranle la maison et arrête nos horloges à pendule et celles de la ville. A dix heures quarante-cinq

minutes, craquement universel accompagné d'un violent mouvement d'ondulation ou d'oscillation qui n'a pas moins de vingt centimètres d'amplitude, et dont la direction est certainement du sud-ouest au nord-est, c'est-à-dire dans le sens du plus élevé des deux courants atmosphériques dont il a déjà été question.

Je ne saurais mieux vous peindre l'effet produit par cette double secousse, qu'en le comparant à celui que m'aurait fait éprouver une succession de flots irréguliers courant sous mon lit, et dont chacun d'eux l'eût soulevé, tordu, puis abandonné en lui imprimant un soubresaut vertical, mais sans choc, fort heureusement. Les murs de ma chambre sous cette même impulsion pliaient et se tordaient, eux aussi, comme un serpent. A dix heures quarante-cinq minutes cinquante secondes, tout se termine par un mouvement d'assise générale et de va-et-vient, toujours dans la même direction. Une horloge, dont le soin m'est confié, se remet en marche après huit minutes d'arrêt, mais la sonnerie reste désorganisée.

3° *Effets*. — Les murs de ma chambre ont beaucoup souffert, surtout ceux qui sont à peu près parallèles à la marche de l'oscillation. Les poutres, en sortant presque entièrement de leur trou, font tomber leur scellement sur mon lit et dans ma cellule, qu'elles remplissent d'un nuage de poussière. Dans la maison les gros murs sont lézardés en plusieurs endroits; ceux qui sont d'une construction plus légère, ou qui, étant isolés, ne sont pas maintenus par la masse même des bâtiments dont ils font partie, sont renversés. Le crucifix qui domine l'autel de notre chapelle est jeté à bas. En ville, la coupole d'une des églises s'est partagée en deux. Le volume

d'eau fourni par un certain nombre de puits artésiens a presque doublé. Deux minutes et demie après l'événement, j'observai l'aiguille aimantée, elle ne laissait voir aucune inquiétude. Ce tremblement de terre s'est fait sentir dans tout le Mexique. A Puebla, il a renversé une tour; à Jalapa (80 lieues ouest de Mexico), la secousse a été aussi violente que dans la capitale, mais plus tardive (2 février, quatre heures du matin). C'est dans la partie orientale de la république, entre Acapulco et Mexico, qu'elle a atteint son maximum d'intensité.

Du 28 janvier au 1er février, le thermomètre a oscillé, d'une manière régulière, entre 4° 7 et 22° 8 ; le 1er février, une heure trois quarts avant la secousse, il indiquait 12° 2 ; au moment où elle s'est fait sentir, 10° 2; le lendemain, à quatre heures du matin, 9° 1. Je n'avais pas de baromètre; mais on m'a assuré qu'il ne s'était manifesté, dans la marche de la colonne mercurielle, aucun écart extraordinaire.

La secousse à peine terminée, l'air retentit des hurlements prolongés des chiens, auxquels se mêlent presque aussitôt les clameurs que l'épouvante arrache aux habitants, aux femmes surtout. Près de moi, j'entends nos pères qui récitent les litanies de la sainte Vierge d'une voix tant soit peu émue. J'avoue que j'eus aussi quelque envie d'avoir peur; mais le désir d'étudier les diverses phases du phénomène dont j'étais témoin ne m'en laissa pas le temps.

Le 12, dans la soirée, je constate l'existence de présages et de pronostics si parfaitement semblables à *tous* ceux qui avaient précédé le tremblement de terre du 1er février, que je me hâte de préparer d'avance, pour la nuit suivante, les divers instruments nécessaires à mes observations. Mon

attente n'est pas trompée : à une heure cinquante et une minutes du matin (13 février), je suis réveillé par une secousse qui, de même que celles du 1er février, commence par une ondulation de quelques secondes et se termine par un mouvement violent de trépidation, ou soubresaut vertical. Le tout n'a pas duré plus d'une demi-minute. Une boule que j'avais posée exprès sur une table, placée elle-même au chevet de mon lit, tombe à terre et roule dans la direction du nord-est. A l'instant où j'allume ma bougie, c'est-à-dire à la fin de la secousse, je trouve mon pendule, dont le fil de suspension a une longueur de 58 centimètres, oscillant du nord-est au sud-ouest. Cette oscillation s'est continuée d'une manière sensible pendant 16' 30", et m'a paru avoir, au premier moment, 15 centimètres d'amplitude. Il est au reste fort possible que sa marche ait éprouvé quelque perturbation, à la suite du brusque soubresaut par lequel la secousse s'est terminée. L'aiguille aimantée reste parfaitement calme, aussi bien que la première fois. Le thermomètre marque, à neuf heures, 11° 6 ; au moment de la secousse, 8° 1 ; à quatre heures du matin, 7° 1, par un ciel d'une constante et parfaite sérénité. Le tremblement de terre a produit les mêmes effets que le 1er février, mais ils ont été moins marqués.

Dans la nuit du 13 au 14, quatre nouvelles secousses, isolées l'une de l'autre, se succèdent entre onze du soir et quatre heures du matin. Je n'ai ressenti que la dernière ; elle a été rapide et verticale.

Le 17, à trois heures quarante-cinq minutes, nouvelle et assez forte secousse, d'une nature identique à celle du 14.

Le 20, dans la journée, le même phénomène s'est reproduit ; mais je ne l'ai pas remarqué. Il n'a duré qu'un instant,

et j'étais alors en voiture. Outre ces secousses bien caractérisées, nous ressentons, presque tous les jours, surtout entre sept et huit heures du matin et huit et neuf heures du soir, une sorte de trémoussement, semblable à celui qu'éprouverait un corps solide nageant sur un liquide en ébullition.

Le 25, vers le soir, s'élève un vent impétueux du nord-est, qui, en peu d'instants, cache toute la savane de Mexico sous d'immenses tourbillons de poussière. Dans le même moment, un large rideau de nuages se dresse à l'horizon opposé (ouest-sud-ouest), et monte lentement dans le ciel, en se dirigeant vers le nord-est. Cette réapparition du double courant atmosphérique attire mon attention et me fait craindre une commotion nouvelle.

Le 26, le ciel avait repris sa sérénité, qu'il conserva les deux jours suivants; mais son azur était d'une teinte plus foncée qu'à l'ordinaire.

Pendant ces trois jours, pas un souffle ne se fit sentir; l'atmosphère fut constamment plongée dans un triste et morne silence; la température était peu élevée. Plusieurs fois, matin et soir, eut lieu cet étrange trémoussement dont j'ai déjà parlé. Nos enfants, inquiets et agités pendant la journée, paraissaient, le soir, être en proie à une espèce d'appesantissement.

Le 28 au soir, j'éprouvai moi-même ces symptômes d'inquiétude vague, de malaise et d'appréhension instinctive dont je ne connaissais déjà que trop bien la signification. A huit heures trente-cinq minutes trente secondes, pendant que je préparais ma méditation pour le lendemain, je ressentis une première secousse qui, par sa nature, se distinguait

nettement de toutes celles qui nous avaient effrayés depuis un mois. Au lieu d'une série d'ondulations courant en ligne droite, et compliquées d'un mouvement de va-et-vient vertical, c'était une *oscillation giratoire,* s'accomplissant sans résistance apparente, et par conséquent sans choc et sans soubresaut. Ma cellule semblait tourner comme sur un pivot, et, en même temps qu'elle accomplissait tranquillement cette courbe de révolution, les murailles oscillaient en tous sens, mais plus particulièrement de l'est-nord-est à l'ouest-sud-ouest. Cette même direction fut aussi celle du grand axe de l'éllipse, décrit, pendant 31' 30", par une balle de plomb suspendue à un fil de soixante-sept centimètres. De deux aiguillles aimantées, l'une portée par un fil sans torsion, l'autre montée sur agate, la première s'agita sensiblement, tandis que la seconde resta immobile. Une boule placée sur ma table ne bougea pas, bien que celle-ci se soit inclinée plusieurs fois. La secousse eut une durée totale de vingt-huit à trente secondes. Elle alla croissant de force et d'intensité pendant les quinze premières; puis elle s'affaiblit graduellement et s'éteignit enfin entre la vingt-huitième et la trentième.

A neuf heures trente-trois minutes quarante secondes, nouvelle secousse identique à la première quant à ses caractères physiques et à ses effets. Seulement sa force est plus grande et sa durée moindre (environ vingt secondes). L'oscillation de la balle de plomb persiste pendant trente-quatre minutes; l'horloge s'arrête, et nos murs, réparés depuis peu, se lézardent comme au 1er février.

A cette double secousse du 28, correspond un abaissement sensible de température relativement à celle que

donnait le thermomètre, pour les mêmes heures des jours précédents. Celle-ci, en effet, n'est jamais descendue au-dessous de 14°, et même la veille, à neuf heures du soir, elle était de 15° 2; tandis que le 28, nous avons eu, à huit heures trente-cinq minutes du soir, 12° 4; à neuf heures quinze minutes, 11° 2; à neuf heures trente-trois minutes, 10° 4; à dix heures, 10° 2, et le 1er mars, à six heures du matin, 4° 6.

Un dernier mot sur une particularité assez curieuse de ce phénomène. Bien que l'agent physique ou chimique qui a soulevé et violemment agité tout le plateau mexicain et les pics gigantesques dont il est couronné, ait dû avoir son siége à une immense profondeur, l'impression produite semblait indiquer sa présence à la surface du sol, ou sous le plancher de la chambre qu'on occupait; comme s'il eût immédiatement exercé son action, non-seulement sur la masse énorme dont j'ai parlé, mais encore sur chacune des plus petites parties dont elle se compose. Le mois de mars nous ramènera, je l'espère, la paix et le repos dont nous sommes privés depuis si longtemps. Aujourd'hui le soleil se lève radieux dans un ciel sans nuages, et semble nous promettre une entière sécurité : adieu donc, et priez pour moi.

II

DÉPART DE MEXICO.

Un vieux Français vagabond étant mort dans la cellule d'un ermite espagnol, celui-ci mit sur sa tombe l'inscription suivante :

Aqui yace un Frances,
En fin parado le ves.

Traduction libre :

Un Français ici vint mourir :
Enfin il cesse de courir.

Cette épitaphe sera la mienne. J'étais depuis neuf mois installé à Mexico, lorsqu'au milieu de mes beaux plans d'études, je suis tombé malade, et me voilà rejeté dans mon existence de Juif errant. Ordre en effet m'est donné de changer de climat et d'entreprendre une nouvelle pérégrination. Dieu soit loué! et partons pour Guatémala. Après avoir vu l'Amérique du nord et du sud, j'aurai ainsi le plaisir de visiter l'Amérique centrale, qui m'est encore inconnue. Mon itinéraire est à peu près tracé par Vera-Cruz, la Havane, le golfe de Honduras, le lac d'Izabal et enfin les Cordilières de Vera-Paz et du Tobon. Voulez-vous m'accompagner? Le chemin vous paraîtra peut-être un peu long; mais c'est le plus court de tous et le moins dangereux.

Lundi 27 août 1855. — L'heure du départ a sonné : saluons nos amis de Mexico; embrassons les quelques élèves qui pleurent en m'accompagnant à la voiture, et, munis de recommandations multipliées contre les voleurs, les révolutions, etc., etc., entrons bien vite dans l'élégant équipage, assez semblable à une coquille, que six mules vigoureuses vont emporter rapidement, à travers les plus abominables chemins qu'il soit possible d'imaginer. Résignons-nous donc à trois journées d'une course effrénée, au milieu des cahots et des soubresauts les plus extravagants. Nous n'avons toutefois à craindre que pour notre repos : les mules ont le pied sûr, et notre véhicule repose sur un train dont les roues très-espacées nous mettent à l'abri d'un déplacement trop violent du centre de gravité. Ainsi la vie est

sauve, et nous avons l'espoir d'arriver harassés, mais sains et entiers à Vera-Cruz.

A six heures du matin, nous nous trouvons engagés sur la digue qui s'étend entre les lacs de Chalco et de Tezcuco. La lune se couche sur l'un, pendant que le soleil se lève radieux au-dessus de l'autre. Nous sommes à l'époque de la plus grande hauteur des eaux : les deux lacs ne sont plus séparés que par la route qui nous livre passage et dont le Chalco recouvre une partie. Il la franchit même, pour aller en maint endroit se déverser dans le lac de Tezcuco, dont le niveau est encore à quatre mètres au-dessous du sommet de la chaussée où nous courons.

Une végétation luxuriante a succédé dans cette plaine inondée et semée d'îlots à la triste sécheresse de décembre dernier. Les champs de maïs (amilpas) y sont dans toute leur beauté, et l'herbe des prairies dépasse en hauteur les animaux qui y paissent. Nous marchons sur un terrain gréso-argileux, répandu autour de quelques cônes volcaniques (*tézontl*, scorie volcanique, pouzzolane) et sur un dépôt calcaire concrétionné tufacé, appelé par les Indiens *tépétaté*, que nous verrons ailleurs, mais dont je veux que vous constatiez la présence, puisqu'il juge à propos de se montrer çà et là le long du chemin. Nous laissons sur notre droite les volcans de Popocatepetl et d'Ixtaccihuatl, dont le premier dresse son cône neigeux, cratériforme et couronné de vapeurs sulfureuses, jusqu'à une hauteur de cinq mille quatre cents mètres; tandis que le second, plus modeste, ne dépasse pas quatre mille sept cent quatre-vingts mètres. Depuis le mois de mai, le Popocatepetl a disparu derrière les nuages et restera invisible jusqu'en décembre prochain. C'est sa

coutume et je n'oserais l'en blâmer : les choses rares perdent à être trop prodiguées aux yeux. Saluons en passant le Téocalli de Cholula, énorme cône tronqué de couches alternées de briques et d'argile. Ce monument de l'antique religion des premiers habitants du Mexique et qui, peut-être, comme les pyramides d'Égypte, sert de tombeau à quelque héros inconnu, produirait partout ailleurs une impression profonde; mais il est ici écrasé par ses gigantesques voisins. C'est une singulière idée que celle d'élever un tertre d'une centaine de mètres, en face d'un volcan dont la cime hardie se perd dans la région des neiges éternelles. On ne pouvait manifester plus clairement que par ce contraste la distance infinie qui sépare l'œuvre de l'homme de celle de Dieu. Si l'orgueil est entré pour quelque chose dans la construction du Téocalli de Cholula, il faut avouer qu'on s'est préparé une rude déception. Tandis que la pyramide de Chéops, grâce à son isolement, peut faire illusion sur la grandeur réelle de son auteur; celle-ci, par sa position, n'accuse qu'impuissance et faiblesse. Un pieux habitant de ces contrées s'occupe actuellement à faire bâtir une chapelle à la sainte Vierge sur la plate-forme du Téocalli; il espère que la charité chrétienne lui viendra en aide pour l'achever et qu'ainsi ces ruines, consacrées autrefois au culte des faux dieux, se transformeront en un pieux pèlerinage à la mère du Sauveur [1].

Mais attention, voici le Rio-Frio : cette montagne,

[1] Ce projet avait été déjà réalisé une première fois. Au témoignage de M. de Humboldt, on voyait, en 1804, sur cette même plate-forme, *une petite chapelle entourée de cyprès, et dédiée à Notre-Dame de los Remedios... Un ecclésiastique de race indienne célébrait journellement la messe sur la cime de ce monument antique.* — Humboldt, *Vues des Cordilières, etc.*, t. 1, p. 116, 1816. (*Note de l'éditeur.*)

dépendance du volcan voisin, s'interpose entre le plateau de Mexico et la plaine où Puebla nous attend. Il nous faut donc la franchir, et le moment est on ne peut plus propice : ce passage très-mal famé vient d'être soigneusement battu par un escadron de cavalerie ; ainsi, sans trop de crainte, engageons-nous entre ces masses énormes de trachytes et de laves brisées et confusionnées, mêlées à des argiles et à des sables siliceux. L'aspect général est celui d'un désordre inexprimable et d'un chaos à peu près complet. Il est impossible de ne pas reconnaître dans cet étrange bouleversement l'action du volcan auquel le Rio-Frio est adossé. La contemplation de ces sauvages beautés de la nature n'arrête pas notre marche, que rend plus intéressante encore l'aimable conversation de notre compagnon de voyage M. Alexandre de la Gazza, et à midi sonnant nous entrons dans la venta de Rio-Frio. Nous y sommes gracieusement accueillis par le Français qui en est le possesseur, l'honnête M. Sansier. Quel plaisir de rencontrer dans ces contrées lointaines un compatriote jeté là par la Providence, de dîner à la française à quelques lieues de Mexico, et de parler tout à notre aise cette chère langue maternelle, si fidèle interprète des affections du cœur et de la gaieté nationale ! Puisque après le repas il nous reste quelques instants, profitons-en pour faire quelques observations[1] ; puis, serrant cordialement la main de notre hôte, reprenons notre course vers Puebla.

[1] Latitude du col principal de Rio-Frio, 19° 18'; longitude, 101°; hauteur moyenne de la route, trois mille cent quatre-vingt-seize mètres ; le pic de Coatyrec s'élève de deux cent cinquante mètres au-dessus du chemin ; hauteur de la venta, trois mille quatre-vingt-trois mètres ; thermomètre sec, à midi, 18° ; thermomètre humide, 16° 3 ; rivière, 12° 8 (une autre observation, faite le 14 décembre précédent, m'avait donné pour résultat 12°) ; l'eau bout à 90° 05.

En descendant la montagne, nous nous croisons avec une voiture sortie le matin même de cette ville, et qui vient d'être arrêtée par seize brigands. Le premier avis de leur présence, qu'à travers les bois où ils étaient embusqués, messieurs les *salteadores* aient donné aux voyageurs, a été une décharge générale de mousqueterie, qui a tué trois hommes de l'escorte et blessé mortellement les deux autres. Les escortés, c'est-à-dire un Français et trois dames, n'ont reçu aucune blessure; mais ont été complétement dévalisés. Cette nouvelle, qui effraie nos compagnons, me rassure, car on ne vole pas deux fois le même jour et au même endroit. Mes prévisions ne me trompent pas : nous ne rencontrons sur le lieu du sinistre qu'une vingtaine d'hommes à cheval, recueillant les morts et les blessés. Les brigands, quoique enhardis par la révolution, ont disparu, et nous entrons vivants et sans encombre à Puebla de los Angeles. (Latitude, 190°; longitude, 100° 21'; hauteur, deux mille deux cent vingt et un mètres quatre-vingt-seize centimètres.)

III

PUEBLA DE LOS ANGELES. — ACATZINGO.

PUEBLA est la plus belle ville du Mexique, sans en excepter la capitale, et peut soutenir la comparaison avec les cités les plus remarquables de notre vieille Europe. Elle est gracieusement assise à l'extrémité d'un riant et fertile bassin, fermé au sud et à l'est par des collines moutonnantes, au nord par le mont Amalkinche, et à l'ouest par les majestueux volcans de Popocatepetl et d'Ixtaccihuatl. Ses rues sont

larges, droites, fort propres et bordées de trottoirs en trachyte noirâtre. Les maisons, bâties en lave ou en trachyte, sont vastes, bien aérées et ornées avec goût : elles se composent d'un rez-de-chaussée, surmonté d'un premier étage que recouvre un toit en terrasse. Une statue équestre en bronze, représentant l'*Amérique victorieuse*, décore la grande place, du côté de la cathédrale. Puebla renferme soixante-dix mille habitants, non compris quinze cents hommes de garnison. Ce peuple est bon, aimable et doux, fidèle à sa religion dont il pratique tous les devoirs, et animé de cette vieille foi espagnole dont il a précieusement gardé l'héritage. Puebla est donc, sous ce rapport, bien digne de son nom de ville des anges; c'est aussi la ville des couvents. On y compte onze congrégations de femmes, dont plusieurs, comme les carmélites et les clarisses, possèdent deux maisons complètes pour le nombre et, de l'aveu de tout le monde, d'une édifiante régularité. On y trouve aussi un immense couvent de franciscains; un d'oratoriens qui y donnent avec fruit des retraites; un de carmes avec noviciat; un d'augustins, deux hôpitaux et une maison d'aliénés administrés par des religieux. Outre la cathédrale, Puebla renferme soixante-dix églises ou grandes chapelles, avec leurs tours et leurs dômes plus ou moins élevés, dont l'architecture est élégante et l'ornementation riche et de bon goût. La cathédrale, en style grec, est grande et belle. Le *ciborium*, œuvre d'art fort remarquable, se compose d'un dôme d'environ vingt mètres de hauteur, surmonté d'une image de la sainte Vierge et porté par huit colonnes grecques, entre lesquelles se dressent les statues gigantesques des quatre grands docteurs de l'Église. Au centre repose le Saint des saints

dans un tabernacle tournant. Une lampe en argent de un mètre cinquante centimètres de diamètre consume ses nombreuses lumières devant le saint Sacrement. Derrière le chœur du chapitre, placé dans la grande nef, et devant un autel, une grille modeste en fer entoure une pierre sépulcrale (belle calcédoine blanche) portant cette inscription : *Hic jacet corpus... Joannis de Palafox de Mendoza, episcopi Angelorum populi... pro patre rogate filii... expecto donec veniat immutatio mea, et in carne meâ videbo Salvatorem meum... Natus in sæculi... obiit...* L'inscription est inachevée, et le tombeau vide. Celui dont il devait renfermer les restes repose ailleurs.

A côté de la cathédrale s'élèvent l'évêché et le séminaire. La bibliothèque de ce dernier établissement a été fondée par Palafox, dont on y voit la statue. Cette bibliothèque, que j'ai visitée, est fort riche, surtout en ouvrages anciens : elle renferme environ soixante mille volumes. Le séminaire est parfaitement dirigé et assez nombreux. Après la cathédrale vient sans contredit notre ancienne église du collége du Saint-esprit, temple grec magnifique, léger, élevé, bien orné, avec ses deux tours toutes sculptées et un dôme majestueux. Elle renferme un précieux trésor : c'est une copie du tableau de la sainte Vierge attribué à saint Luc. Elle fut envoyée à nos Pères par saint François de Borgia et décore l'autel latéral *in cornu epistolæ*. Notre collége, quoique sans apparence extérieure, est vaste, bien distribué, enrichi de belles et nombreuses peintures. C'est aujourd'hui le collége de la ville. Il nous serait remis immédiatement, si nous pouvions nous en charger. La cinquième partie environ de cet édifice a été renversée, il y a dix-huit ans, par l'explosion d'une poudrière qu'on y avait établie, et ces ruines, qui affligent l'œil et

le cœur, n'ont point été relevées. Nous possédions encore à Puebla le *Scolasticat de Saint-Ildefonse*, grande et belle maison; le collége de Saint-François-Xavier, transformé maintenant en hôpital militaire, et dans le jardin duquel on bâtit actuellement une prison. L'église des franciscains, ornée d'une manière bizarre, renferme le corps entier du bienheureux Sébastien *de Apparitione*, dont on fait la fête le 25 février. Près de la ville, au sommet d'une petite colline, s'élèvent deux jolies chapelles, dédiées l'une à Notre-Dame de Lorette, l'autre à Notre-Dame de Guadalupe. Le climat de Puebla est sec, tempéré et parfaitement salubre; cette charmante contrée est vraiment le paradis du Mexique, et la ville des anges ne pouvait être mieux placée.

De même qu'à mon premier passage, je fus très-bien accueilli par cette population, qu'il est impossible de ne pas aimer lorsqu'on l'a connue, et dont on voudrait ne jamais se séparer. Monseigneur l'évêque, que je visitai le soir de mon arrivée, venait d'échapper à quarante-cinq brigands embusqués sur la route que je devais suivre le lendemain. Il essaya de me retenir; mais, bien loin de céder à ses instances et de me laisser aller à la crainte, je déterminai un ami de cœur à m'accompagner jusqu'à Cordova, sa patrie, où il n'osait pas rentrer. Je passai la nuit avec mon brave la Gazza; son ronflement, plus violent que celui d'une machine à haute pression, uni aux roulements du tonnerre et à une pluie torrentielle, me força de goûter bien malgré moi les douceurs d'une longue veille. Le lendemain, à quatre heures du matin, mon nouveau compagnon et moi nous nous mîmes en route.

Malgré une ostentation de bravoure quelque peu improvisée,

j'avoue que nous n'avançons pas sans crainte. A la pénombre de la lune, chaque branche d'arbre, débordant horizontalement sur le chemin, se transforme à nos yeux en canon d'escopette braqué contre nous. Fort heureusement nous en sommes quittes pour la peur, et, après avoir parcouru sans mauvaise rencontre le passage creux et suspect de Chachapulco, que bordent des haies de cactus opontia et de magueyers (*agave americana*), nous arrivons avant le jour à Amosoque. Nous laissons ici sur notre gauche la route que j'ai suivie l'année dernière, pour prendre celle d'Orizaba qui se développe dans la direction est-32°-sud (boussole corrigée en main). Nous courons sur une plaine très-unie, légèrement inclinée à l'est-sud-est, dont les rares eaux, que le sol n'a pas absorbées, se déversent encore dans l'océan Pacifique. Cette plaine abonde en pâturages et en plantations de maïs, qui y réussissent à merveille. Son gisement est gréso-argileux, peu consistant et d'une faible épaisseur. Il repose immédiatement et sans transition sur une masse considérable de tuf calcaire (tépétaté), carbonate de chaux sale, caverneux, blanchâtre, sans forme de sédimentation, s'adossant aux terrains du Popocatépetl, qu'il entoure de tous côtés, et à ceux de la chaîne de montagnes dont l'Orizaba est le nœud. Il se montre à jour, excavé et rongé, dans le lit des torrents, près de San Bartolo et surtout à Acatzingo, qui en est bâti, et là il rend le chemin affreux. Les torrents laissent voir une autre espèce de calcaire errant, dur, noirâtre, quartzeux, appelé *bijarro*, qui par la cuisson fournit d'excellente chaux anhydre. La surface de la plaine est hérissée de cônes laviques, porphyriques et calcaires peu élevées. Les mamelons calcaires sont blancs, nus,

arrondis, et paraissent composés surtout de ce bijarro dont j'ai parlé et que j'avais reconnu l'année dernière à *Tepéyahualco*, dans le nord. Il m'a été impossible de constater l'âge relatif de ces diverses formations. L'ordre de superposition se cache sous le tuf. Je croirais assez à deux formations distinctes de calcaire, l'une plus ancienne que les dépôts volcaniques, l'autre plus récente. Le calcaire bijarro me paraît accuser par la nature de sa composition et sa dureté une antériorité indubitable : toutefois ce n'est là qu'une hypothèse qui a besoin d'être contrôlée par un examen plus approfondi. Le cactus opontia et le magueyer, mariés à mille variétés de fleurs et principalement aux digitales et aux labiées odoriférantes, continuent à rendre l'aspect de cette plaine moins uniforme et partant moins ennuyeux.

Ayant brisé notre cheville ouvrière au passage d'un petit torrent, nous dûmes rester une heure entière sur le lieu même où, la veille, une voiture avait été dévalisée. Le cadavre d'un des chevaux de l'équipage embarrassait encore le chemin; quant au cocher, il était mourant de ses blessures à Acatzingo. Les voyageurs en furent quittes à meilleur marché, mais n'échappèrent point à une complète spoliation. L'un d'eux, Français comme moi et retournant dans son pays, me racontait qu'après avoir eu un bouton de son habit enlevé par une balle, il avait reçu un coup de baïonnette, qui eût probablement mis un terme à ses voyages, si un bienheureux portefeuille n'eût détourné l'arme meurtrière. Après ce double avertissement très-significatif, notre compatriote se hâta de confier tout son avoir (4,000 francs) à la probité de ces messieurs. Heureux encore d'avoir sauvé un de ses doigts qu'on voulait lui couper pour en retirer un anneau de peu de valeur.

Après avoir traversé rapidement San Bartolo, village indien composé d'une vingtaine de cabanes en feuillage, que protége une enceinte de cactus, nous arrivons à Acatzingo. Cette petite ville ne figure, j'ignore pourquoi, sur aucune carte de ma connaissance [1], bien qu'elle renferme deux mille cinq cents à trois mille habitants, Indiens en grande partie. Elle est fraîche, propre, pavée et bâtie en pierre de tuf ou de bijarro. On y voit une grande place ornée d'une fontaine, dont les eaux abondantes y sont amenées des collines du nord (temp. à mon passage, 20°), une vieille église d'une architecture grave, et un couvent de franciscains, vide de ses religieux, mais remarquable par sa belle église. Des mesures et des angles calculés me font placer Acatzingo par latitude, 18° 58'; longitude (Washington), 20° 42' 30"; altitude, 2250 mètres.

IV

QUÉCHULA. — LA CAÑADA NUEVA D'IXTAPA. — LE CERRO GORDO. — ORIZABA.

A huit milles plus loin, en allant vers l'est, au pied du versant méridional d'une montagne de calcaire blanc qui est le premier contrefort de l'Orizaba, apparaît, au milieu

[1] Je l'ai vainement cherchée dans la grande carte des États-Unis et du Mexique, publiée en 1855 par Colton, à New-York. Le colonel don Antonio de Alcedo lui donne une place dans son *Diccionario geografico-historico de las Indias Occidentales*. (Madrid, 1786, 5 vol. in-4°.) Il l'appelle *San Juan de Acacingo*. Quant à la description qu'il en fait, et à la position qu'il lui assigne, il est complétement d'accord avec notre relation. Seulement la population paraît avoir été à cette époque beaucoup plus considérable. Acacingo renfermait, en 1786, neuf cent quatre-vingt-cinq familles, dont cent cinquante espagnoles, cent quatre métisses, trente et une mulâtres, et sept cents indiennes. (*Note de l'éditeur.*)

d'une oasis ou d'une île de verdure, le joli village de *Quechula* qui, dit-on, égale presque Acatzingo. Les eaux de la rivière de même nom (température, 23°) courent le long d'une chaine de ce même calcaire, qui, du sud, vient resserrer notre plateau. — *San Miguel Chultepec* est un misérable village de roseaux et de feuilles d'agaves desséchées. Il repose au pied sud-ouest du dernier mamelon volcanique de la plaine où nous sommes, qui porte à cent vingt ou cent cinquante mètres de hauteur une masse de trachyte calciné, mêlée de scories. Noir et dépouillé, parmi des mamelons calcaires blancs, il ressemble à un vieux nègre chauve au milieu de vieillards blancs aussi chauves que lui. A trois milles de ce mamelon apparaît enfin, au centre d'une plaine plus resserrée et mieux cultivée, le village tant désiré de *San Agustin del Palmar*, bâti en pierre sur un tertre que ceignent des haies de cactus et de magueyers. Sa population est d'environ deux mille cinq cents Indiens. Il nous offre peu de ressources : sous un ciel brûlant, les eaux lui manquent, et c'est précisément le besoin d'eau qui nous le faisait désirer. Une hauteur de soleil peu exacte, ce me semble, m'a donné, latitude, 18° 53'; longitude estimée 20° 33'; altitude, 2,229 mètres; eau d'un puits, 17°. On y voit des tombeaux antiques : ce sont des tertres de terrain argileux, mais peu remarquables. Je fus reçu à la française, à *San Agustin*, par un français, M. Auguste Bret. Établi depuis longtemps au Mexique, il y a appris, me dit-il, à regretter et à aimer la France. La France est belle, *même* au Mexique, croyez-moi.

A l'est de *San Agustin*, le vallon se resserre et se couvre d'une riche végétation. Trois variétés d'agaves et deux de cactus cachent sous leurs rameaux énormes et leurs feuilles

grasses le cactus Mélo très-abondant et s'unissent aux mimosas épineux pour se marier ensuite à toute espèce de fleurs et surtout aux bleues campanules. Çà et là s'élèvent isolés, nus et presque morts, quelques palmiers séculaires au tronc énorme, restes vénérables d'une famille végétale prête à s'éteindre au milieu d'une famille nouvelle destinée à la remplacer. Leurs noires et tristes cimes contrastent heureusement avec la beauté éphémère de l'*Ipomea* aux couleurs d'azur. J'aimerais pourtant à voir les jeunes plantes grimper autour de ces vieillards et sourire à leurs derniers jours en les respectant.

La Cañada nueva d'Ixtapa (hauteur, 2,200 mètres) est un village indien dont la fondation ne remonte qu'à une trentaine d'années ; il compte aujourd'hui mille à douze cents habitants. Il était auparavant situé à une demi-lieue plus loin, vers l'ouest ; mais le manque d'eau força ces pauvres gens à quitter leur premier séjour, pour se construire de nouvelles demeures sur les bords du rio d'Ixtapa. Ce changement de domicile ne paraît pas avoir eu pour eux de bien consolants résultats, si l'on en juge par leur aspect chétif. Ils sont pâles, maigres, et généralement sujets à des douleurs d'os dont ils croient trouver la cause dans les rapides et prodigieuses variations de température des eaux du torrent ; glacées le matin, elles sont brûlantes à midi (28° 8). Ces eaux descendent en grande partie du pic d'Orizaba : l'Ixtapa les recueille, et, dirigeant son cours au sud-ouest, les déverse dans l'océan Pacifique. De la Cañada, où nous sommes, et dans la direction nord-30°-est, l'Orizaba nous apparaît dans sa sublime majesté, et rappelle à notre pensée la grandeur et la puissance du souverain maître qui l'a dressé sur sa base.

Gravissons maintenant la montagne légèrement boisée de Cerro-Gordo : nous voici sur le premier col de la chaîne de l'Orizaba, et dans un pays tout différent de celui que nous venons de quitter. Derrière nous, le vallon d'Ixtapa au ciel pur, à l'atmosphère sèche, à l'évaporation puissante (therm. sec, 23° ; therm. humide, 17°), où il ne pleut que de juin en octobre ; devant nous, à l'orient, une gorge profonde qui se creuse en abîme, dont les crêtes sont perpétuellement noyées de brouillards, et voilées par d'épais nuages flottants. Aussi l'humidité y est-elle exceptionnelle (therm. sec, 23° ; therm. humide, 27° 25) ; si bien que, d'après le dicton populaire, on y compte quatre mois de pluie, quatre mois de boue, et quatre de pluie et de boue. Nous avons dit adieu au tuf calcaire (tépétaté) en traversant l'Ixtapa ; depuis lors nous marchons sur un terrain plus solide. C'est un gisement de schiste très-argileux, terreux, peu feuilleté, ayant des infiltrations de quartz blanc, et renfermant dans sa masse déchirée des blocs plus ou moins arrondis d'un autre schiste compacte, très-dur (aspect de pierre de touche), coupé par des veines siliceuses blanches. Les couches ont une direction déterminée du sud-sud-ouest au nord-nord-ouest ; elles sont inclinées profondément vers l'est, et forment des arêtes très-avancées dans la gorge. Le tout est recouvert d'une couche d'argile pure de décomposition, sur laquelle errent quelques blocs de même nature et quelques laves roulées. Des rochers primitifs élèvent leurs sommets arrondis en coupoles à près de six cents mètres au-dessus de nos têtes. Le chemin s'abaisse et commence à descendre en zigzag la *barranca* (ravin) du Cerro-Gordo. Nous traversons le *Puente colorado* (hauteur, 2,194 mètres) ; sous

nos pieds mugit un torrent, qui, venant de l'est-nord-est, s'élance au sud par une vallée, profonde, étroite et nue; c'est là le dernier tribut payé par cette partie du Mexique au grand Océan. Cette gorge nous conduit en peu de temps au *cumble* de Acultzingo (hauteur, 2,200 mètres ; latitude, 18° 50' ; longitude, 20° 25'). En face s'ouvre une autre vallée aussi étroite et plus profonde encore que la précédente (hauteur, 1,812 mètres), où le sentier s'enfonce en serpentant entre deux crêtes schisteuses, tranchantes, d'une dureté supérieure à celle du schiste argileux de Cerro-Gordo, engloutissant, comme celui-ci, des blocs d'un autre schiste compacte, mais dont ici le volume est plus considérable et qui affectent généralement la forme du parallélipipède; strates puissantes, peu régulières, bouleversées, dirigées au nord. Sur l'une de ces crêtes repose, irrégulièrement inclinée à l'est, une butte d'argile gréseuse, neuve, tendre et peu consistante, que les eaux attaquent, rongent peu à peu, et découpent en broderies aussi instables dans leur durée que capricieuses dans les formes qu'elles revêtent.

Comment cette gorge s'est-elle ouverte au milieu d'une roche si dure et si compacte? Est-ce par scission, par glissement ou par érosion? Je n'ose me prononcer. La masse brisée et bouleversée semble indiquer commotion violente et peut-être scission. La stratification est trop irrégulière pour laisser entrevoir un glissement. D'ailleurs une telle hypothèse emporterait avec elle l'abaissement d'une des crêtes au-dessous de l'autre; ce qui ne se vérifie pas ici, toutes deux atteignant sensiblement la même hauteur. D'autre part les parois de la gorge présentent des arêtes tranchantes qui

témoignent assez clairement de l'existence d'érosions violentes. Quoi qu'il en soit, l'aspect général ne me laisse aucun doute sur un point, c'est que de puissants agents hydrauliques ont exercé sur ce théâtre toute leur énergie, ou mieux encore toute leur fureur. Des collines de terrains brisés et amoncelés, des masses de détritus entassées dans les anfractuosités formées par les arêtes, et toujours à l'ouest de ces mêmes arêtes, tandis que rien de pareil ne s'offre aux regards sur leur flanc oriental, indiquent à la fois l'action de courants violents, et leur direction d'orient en occident. Ce fait ou cette conclusion n'est d'ailleurs que la confirmation de mille autres observations analogues relevées sur les divers points du globe.

Je voudrais bien, pour vous délasser de cette longue discussion géologique, qu'Acultzingo, où nous entrons (hauteur, 1,700 mètres), me fournît la matière de quelque intéressante description. Malheureusement il n'en est rien, et je n'ai pas autre chose à dire de ce village indien, agglomération misérable de quarante à cinquante huttes plantées dans la boue collante tombée des montagnes, sinon que pour lui le soleil se couche une heure quatorze minutes plus tôt que pour les autres, par la raison qu'à l'ouest son horizon finit à 18° 31' de hauteur. Laissons-le donc, et avançons en étudiant les terrains de la vallée, que notre curiosité peut contempler tout à son aise, fouillés qu'ils sont et mis profondément à nu par les eaux d'un torrent. Nous y distinguons, divisés en plusieurs assises, des grès fins assez durs, qui s'abaissent rapidement vers l'orient; ils englobent ou portent à leur surface des fragments de rocher plus ou moins gros, plus ou moins roulés, détachés de la montagne. Il y a

donc eu ici sédimentation calme, troublée de temps en temps par l'action de courants impétueux. Quelques-uns de ces blocs erratiques que j'ai pu mesurer m'ont offert une masse à peu près sphérique de neuf mètres de diamètre[1]. Mais voici qu'un violent orage, avec accompagnement obligé d'épouvantables coups de tonnerre et d'éclairs éblouissants, vient interrompre notre causerie scientifique. Heureusement, nous touchons aux portes d'Orizaba, où nous entrons, non sans avoir été complétement rafraîchis par les eaux que le ciel verse avec prodigalité sur nos têtes. Les rues sont changées en torrents, et il faut me résigner à me faire porter à dos d'homme jusqu'au gîte où je dois passer la nuit. Encore si je pouvais reposer en paix; mais l'excès de fatigue, le bruit de l'orage, et le tapage de joueurs s'exerçant au billard jusqu'à minuit, ne me permettent pas de fermer les yeux. Dieu soit béni! du train dont vont les choses, je crois que je finirai par me déshabituer du sommeil.

Généralement parlant, pour décrire une ville, il faut l'avoir vue. Que vous dirai-je donc d'Orizaba, que j'ai quittée à la pointe du jour, après y être entré à nuit close? Elle m'a paru propre, gracieuse, tranquille, et contient, dit-on, dix-huit à vingt mille habitants. Elle repose sur les grès dont j'ai parlé, au point précis où la gorge d'Acultzingo se dilate brusquement, par l'éloignement des montagnes du sud, et la disparition de celle du nord qui plongent, sous un angle de 45°, dans les sédiments de la plaine[2].

[1] Ces blocs erratiques ne sont pas rares en Europe; je les ai rencontrés aussi dans la Nouvelle-Grenade, et nous les retrouverons encore dans le bassin du Motagua, sur la route d'Izabal à Guatémala.

[2] Orizaba doit être par latitude, 18° 42'; longitude, 20° 18'; altitude, douze

V

DÉPART D'ORIZABA. — CORDOVA. — VERA-CRUZ.

Le 29 août, de grand matin, je pars, laissant à Orizaba mon compagnon et ami M. Apollinaire Niéto, trop harassé pour me suivre. Notre voiture court sans escorte sur une route infestée de voleurs ; aussi mon imagination travaille de son mieux, et, pendant les deux premières lieues, je ne puis me débarrasser de la crainte des brigands, dont je m'attends à faire la rencontre. Mais je n'aperçois qu'un certain nombre de roches noires dont la pointe conique hérisse la plaine, et qui me paraissent être comme les contreforts des montagnes reconnues la veille ; je me rassure donc.

En descendant la côte rocailleuse de Cataloche, je remarque que nous bondissons sur des calcaires blancs, tendres, encore à l'état normal, mais profondément secoués et tombant de tous côtés. Ils forment des collines ou montagnes boisées, dont les cimes les plus élevées ne dépassent pas quatorze cent soixante-dix mètres au-dessus du niveau de la mer. Ces collines moutonnantes et ondulées me rappellent celles du Jura ; leur texture toutefois les rapproche de la craie, et m'oblige à les classer soit parmi les derniers dépôts jurassiques, tels que ceux, par exemple, des alpines de Saint-Remy, près d'Avignon, soit parmi les diverses assises crétacées. Je n'ai pu trouver, ni ici ni à

cent vingt mètres. Voici quelques observations que j'y ai faites : Le 28 août à six heures du soir, pendant l'orage, thermomètre sec, 20° 9 ; humide, 17° 7. — Le 29 août à trois heures du matin, par un ciel peu nébuleux, thermomètre sec, 17° 2 ; humide, 16° 0.

Atoyac, où nous reverrons ce même calcaire, aucune empreinte organique qui me permette de trancher la question.

Au pont de Villégas, par huit cent cinquante mètres de hauteur, l'assise calcaire de Cataloche disparaît subitement sous une couche puissante d'argile rouge de sang, glissante, très-adhérente, provenant certainement de la décomposition de terrains primitifs siliceux et schisteux. Sa partie inférieure renferme beaucoup de blocs trachytiques ou schisteux compactes, et même quelques laves. La partie supérieure est pure, très-déchirée par les eaux, et, malheureusement pour nous, très-défoncée par les pluies de la nuit précédente. Ce plateau argileux, d'une forme circulaire, dont Cordova occupe presque le centre, est légèrement incliné à l'est-sud-est. Ses eaux courent au sud-est, pour se jeter dans un torrent qui s'excave profondément et que je n'ai pu suffisamment étudier. Quant à sa hauteur, au *Fortin* qui en est le point culminant, elle atteint neuf cent soixante-cinq mètres, huit cent quarante et un à Cordova, et cinq cent trente-neuf à Atoyac. Dans tous mes voyages en Amérique, je n'ai pas rencontré de sol plus fertile et d'une végétation plus luxuriante. Il nourrit pourtant moins d'arbres que d'arbustes ; c'est le séjour préféré des monocotylédonés délicats, tandis que les robustes dicotylédonés ont fixé leur demeure dans les montagnes calcaires de Cataloche et d'Atoyac.

Au milieu de cette riante contrée est bâtie Cordova (latitude, 18° 43'; longitude, 19° 59'), que les cartes placent trop près d'Orizaba. Cette ville propre, paisible, avec une belle place, une église assez remarquable et des rues égayées par une

fraîche graminée, renferme de six à huit mille âmes. Des plantations de tabac, de caféiers et de bananiers l'entourent et l'enrichissent. Je ne puis la quitter sans vous dire un dernier mot d'un de ses habitants, M. Niéto, que j'ai dû laisser à Orizaba. Cet excellent ami joint, au soin de ses plantations, l'étude sérieuse et approfondie des sciences naturelles, surtout de l'entomologie. Il m'a dédié une collection de coléoptères des districts d'Orizaba et de Cordova, qui figurerait avec honneur dans les musées de votre capitale; peut-être un jour vous sera-t-il donné de la voir passer sous vos yeux. M. Niéto a fourni un contingent remarquable aux diverses expositions européennes. En ce moment, il entreprend le forage d'un puits artésien dans le plateau de Cordova; puisse-t-il réussir dans ce projet! La sonde, en creusant une voie nouvelle aux eaux fécondantes et retenues captives, ne peut manquer de livrer au savant qui l'emploie les secrets de la constitution géologique du sol qu'elle va traverser.

En quittant Cordova, je relève le pic d'Orizaba; il se montre à l'ouest-39°-nord. Nous approchons d'Atoyac; le chemin, abominablement creusé et encombré de blocs erratiques, devient affreux, et se montre digne du nom qu'on lui a donné, *sal-si-puedes* (tire-t'en, si tu peux). Au débouché du pont d'Atoyac, les calcaires de Cataloche reparaissent avec les caractères précédemment observés. Leurs collines ondulées, d'une hauteur moyenne de mille deux cents mètres et bien boisées, se prolongent indéfiniment vers le sud, et s'arrêtent brusquement au nord, par 19° 10' de latitude, où elles se perdent sous les sables du Jamapa. Peut-être ce fleuve a-t-il, aux jours de sa virilité, balayé

sans trop de difficultés leurs dernières ramifications? Toujours est-il qu'elles ne se montrent plus entre Vera-Cruz et Jalapa.

Un nouvel ordre de choses commence à partir de la gorge profonde de *Chiquihuite*. Sous un amas de laves et de trachytes, engloutis dans des argiles ou errants à leur surface, et dont les blocs les plus considérables atteignent en moyenne un diamètre de deux à trois mètres, apparaît une assise de grès très-puissante, déposée en couches plus ou moins variées, assez dures, formant, par leur régularité de sédimentation, un grand plateau légèrement incliné jusqu'au golfe du Mexique. Ce grès, que j'ai reconnu l'année dernière à *Tolomé,* au *Sopitote*, au *Paso-ovejas* et au *puente nacional*, se prolonge également vers le sud jusqu'à l'Yucatan. Cette formation est surtout en évidence au *Paso-del-Macho* et au pont de la *Soledad;* quant à la base qui la porte, elle est partout invisible. Ce plateau est brûlant, stérile et inhabité. On n'y trouve qu'une grosse graminée, quelques cactus opontia et des mimosas épineux. Les eaux sales qui le sillonnent et mettent à nu les blocs erratiques, courent d'abord au sud, puis au nord, et leur fraîcheur entretient sur leurs bords une certaine végétation qui se dessine en lignes de verdure sur le fond aride de cette espèce d'Arabie. On n'y rencontre aucun être humain, si ce n'est deux ou trois familles indiennes à Chiquihuite, une à Chacamaron, et quelques autres au pont de la Soledad. Le soleil, vu à midi à Chacamaron, me fait placer cette misérable hutte par 18° 54' de latitude. Près de Vera-Cruz, les laves et trachytes errants diminuent en nombre; les argiles noires qui les contiennent prennent plus d'épaisseur, et vont se

cacher moins stériles sous les dunes anciennes (*Médanos*) qui entourent cette ville. Le pont en bois construit à la Soledad sur le Jamapa étonne par sa hauteur et sa hardiesse. Le fleuve doit avoir en cet endroit quatre-vingts mètres de large. Il est maintenant très-bas; mais sur ses rives on distingue facilement, à une grande élévation, les traces des hautes eaux. Là, grâce à mes ongles et à mon marteau, j'ai pu mettre à jour et examiner les grès dont j'ai déjà parlé. A *la Téjéra,* où commence le chemin de fer, un wagon, dont la locomotive n'est encore, comme l'année dernière, qu'un pachyderme à longues oreilles, me transporte en deux heures jusqu'à la ville tant désirée, et j'arrive ainsi à Vera-Cruz, après avoir échappé presque seul aux attaques des brigands. Je vous laisse donc à penser avec quel plaisir je revois la mer et ses flots écumants; car je crains moins les révolutions de Dieu que les révolutions des hommes.

Vera-Cruz, où j'avais passé quelques jours pleins de préoccupations, à la fin de novembre 1854, fut pour moi, dans les circonstances présentes, un séjour de repos. Du 29 août au 4 septembre et dans les moments que ne réclamaient pas mes exercices de piété, je m'occupai à mettre en ordre mes notes de voyage, à faire quelques observations nouvelles, et, à la faveur de mon *incognito,* à réformer parmi quelques militaires ou commerçants, avec lesquels j'entretenais des rapports, les idées pseudo-philosophiques et antireligieuses, que l'Europe et les États-Unis commencent à semer en ce pays. Vera-Cruz est située par latitude 19° 12', longitude (Washington) 19° 9'. J'ai adopté cette longitude, parce que les dernières mesures faites par ordre

du gouvernement des États-Unis me paraissent mériter plus de confiance que les observations antérieures, dans lesquelles on trouve de nombreuses anomalies. Variation de l'aiguille magnétique, 8°-est.

Cette ville a eu peu à souffrir cette année des attaques du *vomito prieto* (fièvre jaune). Son commerce, si considérable autrefois, passe, dit-on, à Tampico, situé quelques lieues plus au nord. Le chemin de fer actuellement en construction de ce dernier port à la capitale, hâtera encore sans doute la décadence déjà commencée de Vera-Cruz [1].

VI

DÉPART DE VERA-CRUZ. — QUELQUES MOTS SUR LA NOUVELLE RÉVOLUTION DU MEXIQUE.

Je viens de m'embarquer sur le vapeur *le Derwent*, qui doit me conduire à la Havane. Mes adieux au Mexique ont été bien tristes : puis-je, en effet, ne pas être profondément

[1] Voici quelques notes sur Vera-Cruz, à l'adresse des météorologistes et des géographes.

En 1854, 28, 29, 30 novembre, par un ciel sec, serein le matin, nébuleux le soir, sous un vent d'est faible : Thermomètre sec : max., 29° 2; min., 21° 4; med., 27° 3. — Thermomètre humide : max., 29° 0; min., 17° 8; med., 23° 4. — Mer, hors du port, 25° 0; dans le port, 24° 5. — Citerne, eaux de la ville, 23° 00.

Évaporation totale d'un vase, à l'ombre, pendant trois jours entiers, 0 m 0275. Évaporation moyenne, par jour, 0 m 0091.

En 1855, 30 août, 1, 2, 3 septembre, ciel nuageux le matin, pluvieux le soir, sous un vent du nord. Thermomètre sec : max., 29° 6; min., 24° 9; med., 27° 7. — Thermomètre humide : max., 25° 4; min., 24° 6; med., 25° 1. — Mer, hors du port, 28° 9; dans le port, 28° 8. — Citerne, eaux de la ville, 25° 00.

Évaporation totale, à l'ombre, pendant cinq jours entiers, 0 m 0420. Évaporation moyenne, par jour, 0 m 0084.

Baromètre fort calme, indiquant une moyenne de 0, 767.

De Vera-Cruz, le pic d'*Orizaba* apparaît à l'ouest-13°-sud. Ce pic forme avec

affligé, lorsqu'en partant je le laisse en proie à une révolution nouvelle (la douzième peut-être depuis le cri d'indépendance poussé à Dolorès)? On dirait que ce malheureux pays, où abondent les éléments de prospérité, est livré sans remède aux convulsions de l'anarchie. Après vingt-huit mois d'une présidence d'abord temporaire, puis déclarée perpétuelle, Santa-Anna renversé du pouvoir s'est enfui de Vera-Cruz, le 16 août de la présente année, avec deux vaisseaux de l'État, dont il a eu l'esprit de s'emparer. Son gouvernement n'a jamais pu rétablir une paix entière au sein de la république; des factions puissantes n'ont pas cessé un seul instant d'agiter les provinces du sud, de l'ouest et même du nord. Contre tant d'adversaires, l'énergie si bien connue du président a été impuissante; il a dû reculer et abandonner son œuvre de restauration. En ce moment, la révolution a ses coudées franches, et s'élance librement dans une voie qui, je le crains, n'aboutira qu'à la ruine morale et politique de ce pauvre peuple, que les *Yankées*, ses ambitieux voisins, ne manqueront pas alors d'absorber. Il y a déjà longtemps qu'ils convoitent la possession de ces vastes et fertiles contrées, dont ils ont arraché déjà de bien riches lambeaux. Mais, sans nous occuper d'un avenir qui ne nous appartient pas, revenons au présent. Santa-Anna quittait Mexico le 9 août, vers trois heures du matin, à la tête d'une petite armée de quatre mille hommes, et, accompagné de son

le *Cofre de Perote* un angle de 25° 35'. — Quant à ce dernier, il se montre sous un angle de 1° 28' de hauteur, et le pic d'Orizaba sous celui de 1° 55'. — Les neiges de l'Orizaba ouvrent un angle de 24' 10".

De Jalapa, les deux pics ouvrent un angle de 48° 48'; et la limite nord inférieure des neiges de l'Orizaba ouvre, avec la même limite inférieure sud, un angle de 5', tandis que la masse des neiges ouvre un angle total de 1° 11'.

ministre de la guerre, il se dirigeait sur Vera-Cruz : il allait, disait-il, apaiser quelques troubles, qui venaient d'éclater dans la province dont cette ville est le chef-lieu. Du 9 au 13, Mexico resta plongé dans ce calme inquiétant qui est le précurseur ordinaire de la tempête. Enfin, le 13, la foule s'ameuta; guidée par des meneurs inconnus, elle se porta sur les maisons de deux ministres et de quelques riches particuliers, ainsi que sur l'imprimerie d'un journal conservateur, et les saccagea consciencieusement. Chez M. Bonilla, l'un des ministres, meubles et tableaux de prix, bibliothèque scientifique, nombreuse et bien choisie, cabinet de physique, tout fut jeté par les fenêtres, brisé, pillé ou brûlé avec une joie sauvage. Bien entendu que ces hordes de brigands ont trouvé ici, comme ailleurs, des apologistes. On a exalté la magnanimité du peuple souverain, qui s'était vengé sans voler. Malheureusement, une fois l'émeute apaisée, assez de restitutions, imposées par le repentir à la cupidité, ont passé par nos mains, pour que nous sachions à quoi nous en tenir sur la vérité de ces magnifiques louanges : *Sunt verba et voces*. C'est ainsi que nous avons eu la satisfaction de rendre à M. Bonilla un bon nombre des volumes de sa bibliothèque. J'ai sauvé, pour ma part, un des appareils de son cabinet de physique qu'il avait eu l'obligeance de me prêter quelques jours auparavant. Oh! combien je me suis alors repenti de ma discrétion inopportune, et de n'avoir pas fait apporter au collége tant d'autres instruments qu'il mettait si obligeamment à ma disposition : ils eussent été préservés de la destruction.

C'est assez vous dire que notre maison a été épargnée. On

nous avait cependant dénoncés comme ayant donné asile à deux des ministres fugitifs, et le nom du collége de Saint-Grégoire figurait sur la liste de proscription ; mais les excitations des meneurs et les cris poussés contre nous n'ont pas trouvé d'écho : l'émeute s'est portée ailleurs et nous a laissés tranquilles. Au bout de quelques heures, le général Véga se déchargeait du commandement qu'on lui avait confié, impuissant qu'il était à se faire obéir ou respecter. A son défaut, la présidence intérimaire était remise au général Carrera, qui a pu rétablir quelque ordre dans la ville, et le maintenir vaille que vaille jusqu'à présent. Toutefois quand, le 27 août, je quittai Mexico, les hommes religieux et véritablement patriotes étaient profondément effrayés à la vue du rapide développement des idées les plus subversives, et surtout en reconnaissant dans les rangs de l'administration nouvelle bon nombre de brouillons dangereux, qui affichaient publiquement leur haine contre la religion. En revanche, les ennemis de l'ordre et de la sécurité publique ne mettaient plus de bornes à leurs espérances.

Je ne crois donc pas qu'il y ait, en ce qui nous regarde, d'illusion à se faire : si la Compagnie a été épargnée une première fois, ce ne peut être pour longtemps. Selon toute apparence, notre province renaissante du Mexique partagera bientôt le sort des missions de Buenos-Ayres, de la Nouvelle-Grenade et de l'Équateur ; elle sera dispersée ou exilée. Que la volonté de Dieu soit faite! *Nostræ vocationis est diversa loca peragrare.* Au reste, s'il est triste de ne pouvoir se dévouer en paix au salut d'un peuple qu'on aime, d'être obligé de briser sans cesse des liens d'affection à peine formés, et de s'arracher des bras de ces hommes généreux que

nous rencontrons partout où nous porte notre course vagabonde ; il est bien consolant de penser que si nous souffrons la persécution et l'exil, c'est pour avoir haï l'iniquité et aimé la justice ; il est glorieux d'être poursuivi par ceux dont nous ne pourrions acheter l'amitié qu'en trahissant lâchement nos devoirs de chrétiens, de prêtres et de religieux. D'ailleurs la terre est au Seigneur, *Domini est terra;* et nous savons par expérience qu'il n'est pas embarrassé pour nous rouvrir les portes que des pouvoirs injustes croyaient nous avoir fermées sans retour.

Pendant que je me laisse aller à mes rêveries, le *Derwent* lutte de son mieux contre une forte brise nord-est. La mer est mauvaise, et conserve constamment une température moyenne de 28° 9. Deux orages nocturnes sillonnent le navire d'éclairs multipliés, d'une effrayante beauté. L'atmosphère est très-humide. Dans le voisinage des Alacrans, par un fond de dix-huit brasses (vase fangéuse), la variation de l'aiguille aimantée passe à 6° 30'-est. J'arrive enfin, après une pénible traversée, à la Havane, capitale de l'île de Cuba, le samedi 8 septembre, à sept heures du soir.

VII

LA HAVANE.

Du 9 au 18 septembre 1855. — Je trouve ici tous nos pères en bonne santé, malgré le choléra et le *vomito* qui règnent en ce moment dans la ville. Leur accueil aimable et fraternel, leur hospitalité franche, joyeuse et cordiale me font oublier toutes mes fatigues. Le bon P. Munar,

recteur du collége, ne veut pas toutefois se fier imprudemment à ce premier retour de bien-être. Aussi, après quelques moments accordés au repos, le voilà qui me jette dans un wagon prêt à partir, et m'emmène respirer un air plus pur, à sept lieues au sud-ouest, dans une charmante *quinta*, où il me confie à l'amitié du docteur Lobo, chanoine et grand vicaire de Santiago, avec défense expresse de m'occuper d'autre chose que de vivre et de réparer mes forces épuisées. Je ne pouvais être mis en dépôt chez un ami plus sûr et plus fidèle : les instructions du P. Munar ont été suivies de point en point, et jamais je n'oublierai les attentions délicates et les soins affectueux qui m'ont été prodigués par mon excellent hôte.

La quinta où j'ai résidé quelques jours est assise sur les bords de la rivière de San Antonio, qui, prenant sa source dans la chaîne centrale de l'île, se dirige du nord au sud, et, non loin de la quinta, s'engloutit tout entière dans une vaste caverne, pour reparaître quelques instants, cinq lieues plus loin, avant de se jeter dans la mer, qui baigne la côte méridionale de l'île, près de Batabano. Un arbre majestueux, appelé *Ceiba,* a enfoncé ses racines sur la voûte qui forme l'entrée de la grotte, il la couvre de son ombre, et donne à ce charmant paysage un aspect tout pittoresque. L'existence de cette caverne, à laquelle les habitants rattachent une foule de légendes très-singulières, s'explique de la même manière que celle des grottes analogues de la Bourgogne et du Périgord : de Miremont et de Viallard, par exemple, que j'ai visitées jadis. L'île tout entière, à cette longitude, est constituée par des calcaires grossiers, coralliformes, concrétionnés, qui reposent sur un sol léger et

gréseux. Ce dernier terrain ayant été attaqué par les eaux, celui qu'il portait s'est affaissé, laissant, entre lui et les masses supérieures restées suspendues, de vastes espaces vides. Au sud ces calcaires s'adossent à des terrains anciens, granitiques, qui constituent l'île *des Pins*. Au nord ils supportent des grès ferrugineux, tendres, très-inclinés. Enfin, près de la Havane, ils font place à une assise madréporique qu'on emploie dans les constructions. Telle est la constitution géologique de l'île, à la longitude de la Havane, de cette ville à Batabano.

La fatigue a disparu, les forces reviennent; j'abandonne donc ma fraîche oasis et reprends le chemin de la capitale, où je compte utiliser par l'étude le peu de jours que je dois passer encore à Cuba. Je profiterai de l'occasion pour vous dire quelques mots de cette ville, que j'avais d'abord à peine entrevue.

La Havane (latitude, 23° 10'; longitude, Paris, 84° 34') est située dans la partie orientale d'une baie immense et profonde, formée par des collines madréporiques, et qui s'ouvre presque en face de la Floride, sur la côte nord-est de Cuba. Son entrée est défendue par les deux forts du Moro et de Cabaña. Elle se divise en deux parties: l'ancienne ville et la nouvelle. La première, encore entourée de ses remparts qu'on laisse tomber en ruines, n'a pu longtemps suffire à l'accroissement continu de la population et du commerce. Un beau jour, maisons et habitants, sautant par-dessus ses murailles devenues inutiles, ont été chercher au dehors l'air, l'espace et la liberté. Ainsi s'est formée la ville nouvelle. Les maisons en sont grandes, propres, mais sans caractère architectural; les rues droites, assez bien tenues, où l'air si

4

désiré circule abondamment. La Havane est une ville de commerce, de luxe et de plaisir ; la vie y est fort chère, et la piété très-refroidie. Le clergé d'ailleurs ne s'y recrute que difficilement : le petit et le grand séminaire, réunis dans notre ancien collége, ne comptent que quarante élèves pensionnaires. Les Églises, sans en excepter la cathédrale, sont peu ornées, et n'offrent rien de remarquable. Les ordres religieux sont représentés par trois couvents de carmélites, d'ursulines et de clarisses. Il y a aussi deux hospices desservis par des sœurs de charité, à l'entretien desquelles est affectée la taxe de deux *duros* (douze francs environ) que doit acquitter chaque étranger nouvellement arrivé à la Havane. La masse de la population est composée de blancs et de mulâtres ; le nombre des nègres est ici inférieur à celui des deux autres classes d'habitants. La campagne environnante produit en abondance du sucre, du tabac, du cacao, du café, etc. Elle est semée de buttes peu élevées, couronnées de jolies villas, qui lui donnent la riante apparence d'un paradis terrestre.

Un mot sur notre collége. Lorsque la Compagnie fut rétablie dans l'île de Cuba, le gouvernement s'empressa de jeter les fondations de l'édifice destiné à la recevoir. Déjà on avait dépensé cinquante mille *pésos* (plus de deux cent cinquante mille francs), lorsqu'on reconnut que le terrain choisi était trop éloigné de la ville. On prit donc le parti de nous installer dans l'ancienne demeure des bethléemites. C'est un immense et magnifique couvent, parfaitement bien placé, et qui, sans contredit, est un des plus grands et des plus beaux colléges que la Compagnie possède actuellement dans le monde. Dès la première année scolaire (1854-1855), il a reçu cent

douze élèves, et l'on compte sur un bien plus grand nombre pour l'année prochaine, quoiqu'il n'y ait encore que quatre classes d'ouvertes. Nos pères ont été très-bien accueillis; le gouverneur général Concha s'est montré, pour eux, plein de bienveillance et de générosité. Il a daigné présider la première distribution des prix de notre collége royal. Il est question d'en ouvrir un autre à Santiago, où le saint archevêque qui gouverne ce diocèse nous appelle de tous ses vœux. A l'enseignement littéraire nos pères joignent, suivant l'esprit de leur vocation, l'exercice du ministère apostolique. Le champ est vaste et les fatigues seront grandes; mais peut-on songer à s'épargner en face des besoins d'une si intéressante population. D'ailleurs ici le salaire promis ne se fait guère attendre, et la fièvre jaune, en fournissant aux nôtres l'occasion d'exercer leur dévouement, abrégera pour beaucoup d'entre eux le chemin du ciel.

20 septembre. — Il faut me séparer de nos bons pères havanais, après des adieux qui pourront bien être les derniers. Je m'embarque donc encore une fois, et vais à la recherche de nouveaux rivages. La *Sempronìana*, brick-goëlette qui doit m'emporter, me reçoit et quitte la rade; mais bientôt nos voiles, à peine enflées, retombent contre les mâts : le vent si désiré nous fait subitement défaut, et nous voilà, dès le début, obligés de faire halte. Je profite de ce moment de repos pour jeter, au bas de cette page, le résultat de quelques observation comparatives, que j'ai recueillies pendant les derniers jours passés dans cette île, dont on dirait que je ne puis me séparer [1].

[1] Thermomètre sec : max., 32° 2; min., 23° 2; med., 27° 8. — Thermomètre humide : max., 27° 1; min., 21° 7; med., 24° 4. — Thermomètre intérieur

VIII

DÉPART DE LA HAVANE. — ARRIVÉE A TRUXILLO. — TREMBLEMENT DE TERRE.

Le 21 septembre, fête de saint Matthieu et jour de l'équinoxe, le vent se lève et nous voilà partis. Le capitaine du brick, M. Joachim Mango de Santander, aussi bien que son second, M. Villamile, me comblent de prévenances. Non contents de me prêter un concours bienveillant dans mes expériences, ils mettent à ma disposition tout ce qui peut, à bord, m'être de quelque utilité. Je ne suis pas moins bien partagé du côté des passagers, dont deux vont au Honduras, et les quatre autres, c'est-à-dire une dame appartenant à une très-honorable famille de Guatémala et ses trois enfants, ne doivent plus se séparer de moi jusqu'au terme de notre voyage. En peu d'instants la connaissance est faite ; les meilleurs rapports s'établissent, et, grâce à l'aimable simplicité de mes compagnons, nous ne faisons bientôt plus tous ensemble qu'une même famille flottante. Pendant trente-six heures, nous côtoyons les magnifiques rivages de l'île de Cuba, par une mer assez calme.

Le 22 septembre, à huit heures du soir, nous passons à deux jets de pierre du beau phare à éclipse de *San Antonio*. (Latitude, 21° 54' nord ; longitude, Paris, 87° 59' ; altitude,

de 27° à 29°. Sous un ciel serein et vent d'est faible, température de la mer dans la baie : max., 28° 3 ; min., 27° 7 ; med., 28°.

Evaporation d'un vase, à l'ombre, pendant neuf jours, 0m 0460 ; ce qui donne, par jour, une évaporation moyenne de 0m 0051.

Variation magnétique à San Antonio, 4° 30 nord-est.

32 mètres.) La côte est basse, sédimentaire, échancrée et semée de récifs peu profonds, qu'il est facile d'éviter, en rasant de près la terre sans s'exposer au milieu du canal. Le vent vient de tourner par rafales à l'est-sud-est et nous prépare une grosse mer jusqu'à Truxillo. Des courants rapides nous entraînent vers l'ouest, et, bien que nous portions constamment au sud-sud-est, nous avons peine à maintenir le brick dans la direction du sud, qu'il nous faut suivre. Le 24, des grains violents nous avertissent que nous sommes sous l'influence des terribles *turbonadas* de l'équinoxe. Le 25 au matin, nous pouvons enfin nous abriter derrière l'île déserte de *las Guanajas,* en face de Truxillo. Cette île boisée, riche en cocotiers et en bananiers, peut avoir neuf milles de long et sept de large; elle court du nord-est au sud-ouest. Les terrains anciens et déchirés s'élèvent à deux cents ou deux cent cinquante mètres. Sa pointe sud m'a paru être par latitude, 16° 25'; longitude, Paris, 88° 12'. Elle appartient à l'État de Honduras; mais les Anglais l'ont occupée il y a quelque temps et ne permettent plus aux Truxillains de venir, comme ils en avaient autrefois l'habitude, recueillir les cocos qu'elle produit en abondance. A l'ouest de *las Guanajas,* apparaît l'île de Roathan, que nous visiterons plus tard. Pendant notre traversée, l'air était relativement très-sec, et la température des eaux de la mer, de la Havane à Truxillo, moins élevée que dans le golfe du Mexique (max., 28° 4; min., 28°; med., 28° 2). La variation magnétique a été de 5° à 6° 30' nord-est.

Le 25 septembre, nous nous trouvons, à dix heures trois quarts du matin, à la *pointe de Castille,* en face de Truxillo, au pied de la montagne des Fièvres *Cerro de las Calenturas*),

dont la cime échancrée atteint une hauteur de trois à quatre cents mètres, et projette son ombre sur la ville qui repose à ses pieds. Au moment où nous doublons ce cap ou pointe de Castille, notre goëlette éprouve un choc violent suivi d'un craquement, comme si elle eût touché contre un rescif et l'eût ensuite labouré de sa quille, pendant une demi-minute. L'équipage effrayé jette un cri d'alarme; le capitaine fait virer de bord et pousser au large; la sonde indique neuf brasses (dix-huit mètres). La peur cesse avec le bruit. Nous attribuons le choc éprouvé à la rencontre d'un navire coulé à fond, et, sans plus d'inquiétude, nous jetons l'ancre près de Truxillo. Nous sommes aussitôt accostés par un canot chargé de passagers, qui, muets de crainte et glacés d'effroi, cherchent un refuge auprès de nous.

Leurs frayeurs ne sont que trop bien motivées. Une révolution vient d'éclater dans la république du Honduras, et le président Cabanas est en ce moment assiégé par les insurgés dans Comayagua, capitale de ce petit État. Le département de Lloro a pris parti pour les révoltés, et veut forcer Truxillo à se prononcer dans le même sens. Les Truxillains résistent, et la guerre commence. Une première rencontre a eu lieu, dans laquelle ceux-ci ont tué quinze hommes à l'armée ennemie, qui en comptait cinquante. Aujourd'hui même, les citoyens devaient à onze heures du matin se réunir en assemblée générale pour arrêter de nouveaux plans de défense; mais un événement terrible et imprévu ne le leur a pas permis. A dix heures trois quarts, un violent tremblement de terre, le plus fort qu'on ait ressenti depuis trente ans, a secoué brusquement la ville et l'a ruinée en

partie. Un grand nombre de maisons et l'église se sont écroulées. La population consternée se presse dans les rues en poussant des cris de désespoir, ou se jette dans des barques pour aller chercher ailleurs un asile contre les révolutions physiques et politiques de leur patrie. Nous débarquons en toute hâte avec le capitaine, et, sans nous laisser arrêter par une nouvelle et forte secousse, qui nous surprend au moment où nous posons le pied sur le rivage, nous courons vers la place publique, où s'est réfugiée la plus grande partie de la population. Là, du milieu d'un groupe de femmes éplorées, s'élève, dressée sur une table, une statue de Notre-Dame des Douleurs, dont tous les regards et toutes les voix implorent la protection. Je m'informe de la demeure du curé, et me fais conduire auprès de lui. Pauvre don Pedro Ramirez, dans quel état je le trouvai! Brisé par la fièvre, presque aveuglé par une cruelle ophthalmie, il était cloué sur son grabat, dans une misérable chambre, ou plutôt dans une espèce de cave, hermétiquement close à tout rayon de lumière. C'était là qu'on l'avait transporté, après l'avoir retiré de sa maison tombant en ruines. Vous exprimer avec quelle joie j'en fus accueilli, serait impossible. Il me serra dans ses bras, et remerciant Dieu du secours qu'il lui envoyait, me nomma son coadjuteur provisoire et me confia tous ses pouvoirs.

Il fallut se mettre à l'œuvre à l'instant : jusqu'à dix heures du soir, je prodiguai à ces malheureux les consolations si nécessaires dans un pareil moment. Je les exhortais, en même temps, à dresser dans la campagne des huttes de feuillage, qui pussent leur servir d'abri provisoire, puisque sous le coup de secousses violentes, à chaque instant

renouvelées, ils n'osaient rentrer dans leurs maisons; mais la panique générale ne leur permit pas de m'écouter. Ainsi, presque tous ont passé cette première nuit à la belle étoile.

Le 26 septembre, je dressai un autel sur la place, en face de l'église, et j'y célébrai le saint sacrifice en présence des habitants profondément recueillis et humblement agenouillés. Je l'accompagnai de quelques mots d'exhortation en mauvais espagnol pour les encourager, les féliciter de s'être placés sous la protection de la consolatrice des affligés, et, en même temps, leur rappeler que le plus sûr moyen d'apaiser la colère divine, était un exact accomplissement de leurs devoirs religieux, trop négligés jusqu'alors. Cette cérémonie se renouvela tous les jours jusqu'au 9 octobre. Le dimanche, elle revêtit un caractère particulier de solennité : l'auditoire était plus nombreux, et la garnison en armes (80 à 100 hommes) entourait l'autel. Je regrettai vivement de ne pouvoir donner aux Truxillains une mission en règle; mais les occupations multipliées dont j'étais surchargé ne me le permirent pas. Au reste, les circonstances où nous nous trouvions valaient seules une mission.

Le 9 octobre, sur la demande des dames de la ville, on chanta une grand'messe en musique, pour implorer le secours de *Nuestra-Señora de la Merced*. Elle fut précédée d'une procession solennelle autour des ruines de l'église, et accompagnée de l'instruction accoutumée. Pendant le sermon et le saint sacrifice, on distinguait fort bien, à de courts intervalles, se mêlant aux chants sacrés, des roulements souterrains ou *rétumbos*, précurseurs d'une secousse nouvelle. Elle eut lieu immédiatement après la messe, et ce fut la dernière. L'atmosphère, sèche jusqu'alors, changea le soir : les

pluies survinrent, et avec elles disparut ce tremblement de terre qui, depuis quinze jours, agitait le sol sous nos pas. Voici le nombre des commotions éprouvées dans ce laps de temps, qui nous parut bien long à tous. Il y en a eu neuf le 25 septembre et six le 26, quelques-unes plus légères le 27; mais les 1er, 2, 3, 6, 8 et 9 octobre, elles recommencèrent avec une nouvelle force. Elles avaient lieu d'ordinaire la nuit et le matin, toujours par un temps parfaitement calme. Chaque secousse se composait d'un double mouvement, brusque et rapide comme la foudre : le premier soulevait et laissait retomber le sol; il était immédiatement suivi d'un second mouvement de torsion, qui agitait en tous sens nos demeures et en désagrégeait les diverses parties. Pendant ces quinze jours l'atmosphère, saturée d'électricité, ne renfermait que très-peu de vapeurs d'eau [1]. Les rétumbos, sourds roulements de vibrations métalliques, m'ont paru venir constamment du sud-est. Tous les soirs, et dans la même direction, un vent violent soufflait à terre, tandis que des éclairs de chaleur, extraordinairement vifs et brillants, sillonnaient, surtout vers l'ouest, les parties basses de l'horizon, et que des nuages noirs (*nimbus*) reposaient immobiles sur le sommet des montagnes. Aux tremblements de terre succédèrent des pluies torrentielles et de violentes tempêtes, amenées et soulevées par les vents du nord-ouest, qui nous retinrent quelque temps encore prisonniers dans le port.

Je ne m'engagerai pas dans le récit des travaux de mon ministère pendant ces jours d'angoisse. Vous devinez

[1] Durant toute cette période, le thermomètre sec a oscillé entre 27° 7 et 32° 7; le thermomètre humide, entre 21° 2 et 25°.

d'avance tout ce que peut avoir à faire, en de telles circonstances, le curé d'une vaste paroisse. Je vous dirai seulement, qu'à l'administration des sacrements et à la visite spirituelle des malades et des infirmes, il me fallut encore joindre l'exercice de la médecine. Le campement en plein air avait eu de funestes résultats pour la santé d'un bon nombre d'habitants; le médecin de Truxillo, ne pouvant suffire à tous, me conjura de lui venir en aide. Que faire? Je mis à profit mon léger bagage de connaissances médicales, et tâchai de sauver les corps aussi bien que les âmes. Dieu bénit mes efforts, et, grâce à son concours, j'eus en partant la consolation de laisser guéris ou du moins en convalescence tous mes malades, sans en excepter la femme du docteur, attaquée d'une fièvre maligne, et dont son mari m'avait abandonné la cure.

IX

TRUXILLO. — LES CARIBES. — L'ILE DE ROATHAN.

A ce récit du désastre dont nous fûmes les témoins, j'ajoute quelques mots sur Truxillo, son histoire, son commerce et ses habitants. Truxillo (longitude, Paris, 88° 20'; latitude, 15° 54') est bâtie sur le bord d'une baie, dont la profondeur moyenne est de huit mètres, et qui est formée par une langue de sable argileux, recouverte d'une belle et riche végétation. Cette ville se compose de deux parties bien distinctes : la ville haute ou blanche, et la ville basse ou noire. La première, exclusivement habitée par les familles créoles, est assise sur un plateau argileux, haut de vingt-cinq

mètres, raviné par les pluies, et adossé au *Cerro de las Calenturas*, qui l'abrite contre les vents du sud[1]. Les torrents, qui descendent du *Cerro*, alimentent la ville blanche d'une eau fraîche, saine et abondante. La ville basse est peuplée de nègres caribes et s'étend à l'est et à l'ouest, le long de la mer. La ville haute n'offre au voyageur aucun monument digne d'attention : ses maisons en pierre avec un toit en tuiles, sont basses, mais propres et bien aérées ; l'église est un lourd bâtiment, dont les quatre murs noirâtres sont entièrement nus, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Une tour carrée à la base et terminée en pointe, lui sert de clocher. Sur la crête du plateau, on aperçoit les restes ou plutôt les rudiments d'un fortin, qui n'a jamais été achevé. Quatre-vingt-dix soldats logent dans ces ruines et veillent à la garde de quelques mauvais canons de bronze ou de fer. Vers le sud, des pans de murailles attestent qu'autrefois cette ville eut plus d'étendue et d'importance.

La ville noire est d'un aspect misérable. Ses maisons consistent en quatre claies plantées en terre, enduites de boue et surmontées d'un toit de feuillage; leur disposition intérieure et leur ameublement sont si parfaitement

1 Ce plateau, dans l'état où il se trouve présentement, est, en partie du moins, l'œuvre de la main de l'homme. Lorsque Fernand Cortez vint à Truxillo, fondée quelques mois auparavant, la ville ne comptait encore qu'un petit nombre de maisons, séparées du port par une colline qui leur en dérobait la vue. Les peuplades du voisinage s'étant soumises sans résistance à l'illustre capitaine, dont elles connaissaient déjà les merveilleux exploits, Cortez les fit conduire, par leurs chefs, à Truxillo, et leur commanda de raser la colline qui s'élevait entre cette ville et la mer. Deux jours suffirent à ce travail, et sur le plateau, ainsi artificiellement formé, Cortez ordonna de construire quinze maisons, dont une pour lui. Voyez Bernal Diaz del Castillo, *Verdadera historia... de la conquista de Nueva-España*, c. CLXXXIII. — Gomara, *Conquista de Mexico*, dans le tome XXII de la *Bibliotheca de los Autores Españoles*, p. 417, 418; et Cortez lui-même, *Carta quinta de Relacion*. (Note de l'éditeur.)

semblables, qu'il suffit d'en avoir vu une pour se faire de toutes les autres une idée exacte. Une seule pièce dont le plancher est la terre nue ; dans cette pièce, une seule ouverture qui sert à la fois de porte, de cheminée et de fenêtre : voilà quelle est l'habitation du Caribe. Une marmite pour cuire les aliments, un coutelas ou une hache pour couper le bois, une pierre creusée où l'on moud le maïs; pour couche, une peau de bête ou un hamac, enfin quelques filets et un canot (*cayuco*), en composent tout l'ameublement. J'oubliais un certain nombre de poules et de petits cochons noirs, qui égayent, salissent et nettoyent tour à tour l'intérieur et l'extérieur de la pauvre demeure.

Les Caribes font preuve d'un talent très-remarquable dans la construction des cayucos, dont je parlais tout à l'heure. Ils les creusent dans un seul tronc de cèdre ou de *ceiba*, et les façonnent avec une rare élégance. Il en est un surtout dont l'aspect m'a frappé, et qui, je ne doute pas, eût fait sensation à l'exposition universelle de Londres. Formé d'un seul tronc de cèdre, d'une teinte uniforme et sans aucune tache, il mesurait douze mètres cinquante centimètres de long, sur un mètre cinquante-six de large et un mètre vingt centimètres de profondeur ; on lui donnait ici une valeur de cent soixante piastres.

Le 20 juin 1502, Christophe Colomb, dans le cours de son quatrième voyage, découvrit les Guanajas et la côte du Honduras. Sur cette côte, Alvarado jeta les fondements de Truxillo, entre 1525 et 1530. En 1536, ce même Alvarado, revenant en Europe, y laissa un millier d'Indiens qu'il y avait amenés de l'intérieur du

Guatémala [1]. Fortifiée entre 1575 et 1580, cette ville ne tarda pas à être menacée par les Hollandais, et nous savons que de 1613 à 1630, elle résista vaillamment à toutes leurs attaques, bien qu'elle n'eût pour se défendre que cent cinquante *vecinos* [2] andalous ou basques et dix-sept pièces de canon. Cette lutte héroïque dut avoir un terme : en 1630, la ville fut prise, pillée et à peu près détruite. Vers le milieu du XVII[e] siècle, pour la mettre à l'abri des flibustiers anglais, dont la relation du moine apostat Gage avait excité la convoitise, on releva les fortifications de Truxillo. Cette précaution n'empêcha pas quatre cents d'entre eux de s'en emparer en 1680, et de démolir une grande partie de ses maisons, dont ils emportèrent les

[1] Je crains que les souvenirs de l'auteur ne l'aient ici trompé. Pedro de Alvarado n'a fondé dans le Honduras que la ville de San Pedro, située à trente lieues de Comayagua, capitale de cette province. San Pedro existait encore en 1787; sa faible population ne se composait guère que d'Indiens. (Voyez Alcedo, *Diccionario de las Indias,* à l'article du *Honduras.*) Truxillo fut, il est vrai, fondée en 1525, mais par Francisco de las Casas, un des compagnons de Fernand Cortez. Ce grand capitaine, déjà tranquille possesseur de Mexico, ayant résolu de conquérir le Honduras, dont il avait entendu vanter les richesses, chargea de cette expédition un de ses plus braves et de ses plus hardis lieutenants, Cristobal de Olid. Parti de Vera-Cruz, celui-ci débarqua heureusement sur les côtes du Honduras et prit possession du pays, au nom de son chef et de l'empereur Charles-Quint. Mais bientôt, méconnaissant l'autorité du premier, il se fit prêter serment de fidélité par ses soldats et s'efforça d'étendre et de consolider pour son propre compte sa nouvelle conquête. Cortez envoya contre lui Francisco de las Casas, qui, après bien des vicissitudes, parvint à s'emparer de sa personne, et lui fit trancher la tête. C'est après avoir ainsi rétabli l'autorité légitime dans cette province, que las Casas, au moment de se rembarquer pour Mexico, le 18 mai 1525, jeta les premiers fondements de Truxillo. Nous avons vu, dans une note précédente, ce que Fernand Cortez fit pour cette ville. Elle paraît toutefois avoir été bientôt abandonnée, puisque, dix ans après, Francisco de Montejo, adelantado de l'Yucatan, dut la reconstruire et la repeupler. — Voir Gomara, *Historia de las Indias,* p. 187, Bernal Diaz et Cortez cités plus haut. (*Note de l'éditeur.*)

[2] *Vecino,* bourgeois, chef de famille, propriétaire de maison et figurant, à ce titre, sur le rôle des contributions. Dans les listes de recensement un *vecino* équivaut à quatre ou cinq habitants. Ainsi Truxillo, en 1630, avait une population espagnole de six à sept cent cinquante âmes. (*Note de l'éditeur.*)

matériaux à Roathan, leur quartier général. En 1719, Truxillo avait repris quelque importance, et lutta jusqu'en 1773, avec un mélange de succès et de revers, contre les *mosquitos*, dont les restes existent encore, à l'état sauvage, sur la rive occidentale du Panouk. L'arrivée des nègres caribes, qu'on y transporta des îles de Saint-Vincent et du grand Cayman, vers l'année 1795, donna une nouvelle importance à cette ville. On y commença la construction d'un fort et d'un hôpital; mais la préoccupation des guerres que l'Espagne eut à soutenir en Europe, au commencement de ce siècle; plus tard, la révolte des colonies hispano-américaines, et les luttes sanglantes qui en furent la suite, arrêtèrent cet élan, et le tout est resté à l'état de ruines où nous l'avons vu.

Ainsi que je l'ai déjà fait observer, la population de Truxillo se compose de créoles et de nègres caribes. Les premiers forment un petit groupe de douze à quinze familles, vivant entre elles dans la plus étroite union. Ils sont les seuls dépositaires de l'autorité civile et politique. C'est également entre leurs mains que se concentre tout le commerce avec Roathan, Belize et la Havane. Ce commerce est aujourd'hui très-languissant. L'exportation annuelle du port de Truxillo consiste exclusivement en cent dix ou cent vingt mille peaux de bœuf. Si la paix se rétablit jamais dans ces malheureuses contrées, le commerce se développera rapidement et acquerra sans aucun doute une tout autre importance. Le Honduras est un pays riche et fertile : pour produire en abondance le café, le cacao, le sucre et le tabac, il n'a besoin que d'être fécondé par le travail. Mais, en ce moment, les révolutions périodiques et les guerres civiles

découragent l'esprit d'entreprise et le paralysent presque complétement. Les revenus de la douane ne dépassent pas annuellement quarante mille piastres. Les droits perçus sur les marchandises, à l'importation, sont en moyenne de vingt pour cent.

On retrouve dans la population blanche de Truxillo, comme dans la plupart des autres membres de la grande famille hispano-américaine, cet heureux naturel, cette amabilité de caractère, cette douceur de mœurs qui charment le voyageur, et lui font presque oublier qu'il est sur une terre étrangère. Il est à déplorer qu'ils vivent pour la plupart dans une ignorance un peu trop grande de leur religion, et que, par une suite nécessáire, ils négligent d'en remplir les devoirs. Mais, à qui la faute? ce n'est certes pas à leur bonne volonté. On ne doit s'en prendre qu'à la pénurie des prêtres, et aux mesures ineptes par lesquelles les gouvernements de hasard, qui président aux destinées de ces riches provinces, mettent obstacle à la diffusion de l'enseignement religieux. Et cependant c'est la religion seule qui, par son double principe d'autorité et de soumission, pourrait ramener efficacement ces populations à l'ordre et à la paix. Je dois toutefois ajouter à leur louange que, malgré l'abandon où on les laisse, elles sont encore animées des meilleurs sentiments, et mènent une conduite qui ferait rougir bien des familles de notre pays, plus favorisé sous ce rapport.

Les Caribes composent la masse de la population. On en comptait, il n'y a pas longtemps, huit mille à Truxillo; mais à la suite des troubles politiques du Honduras, beaucoup d'entre eux ont quitté cette ville et se sont établis à Roathan, à Liwingston, à Monoriba ou à Belize. Actuellement,

leur nombre ne dépasse pas deux mille trois cents. On arriverait à un total de quatre mille trois cents à quatre mille cinq cents, si, aux Caribes de Truxillo, on joignait ceux qui vivent dispersés sur la côte, à l'ouest de la ville. Ce pays paraît leur convenir à merveille, et ils s'y multiplient avec rapidité [1]. Au reste, et pour le dire en passant, le climat n'est pas trop malsain même pour les Européens. Bien que la côte de Truxillo soit très-basse et exposée à des chaleurs brûlantes, on n'y connaît ni la fièvre jaune, ni le choléra : seulement de juin à octobre les fièvres malignes, occasionnées par les pluies tropicales, y causent d'assez grands ravages. Je crois qu'on en diminuerait le nombre et l'intensité, si l'on voulait s'astreindre à garder les règles les plus élémentaires de l'hygiène. Mais on n'a pas même l'air d'y songer : sans rien faire pour prévenir la maladie, on se contente, quand elle se présente, de l'expulser, si on peut, à grand renfort de quinquina et de calomel, dont on use avec une effrayante prodigalité.

Pardonnez-moi cette légère excursion médicale, et revenons à nos Caribes, ou Caribals, comme on les appelle ici. Au physique, ils sont loin de répondre à notre idéal de la beauté humaine. On retrouve chez eux, avec la peau d'un noir

[1] Voici, d'après les seuls papiers officiels existant à Truxillo, lors de mon passage, quel a été, en quatre ans et huit mois (du 1er mars 1851 au 8 octobre 1855), le mouvement de cette partie de la population.

Baptêmes	Hommes . . .	416	Ce qui nous donne, par année, une moyenne de :	
	Femmes . . .	466		
	Total	882	Baptêmes	189
Décès		370	Décès	79,36
Excès des naissances sur les décès		512	Excès des naissances sur les décès	109 64

brillant et les cheveux crépus, tous les autres caractères distinctifs de la race africaine. Ils sont cependant moins laids, plus gras et plus robustes que leurs frères de Saint-Thomas des Antilles et de la côte de Carthagène; mais en revanche ils sont moins intelligents. La vie physique se développe chez eux beaucoup plus rapidement que chez les Européens. Quelques jours à peine après leur naissance, on voit les enfants courir dans les rues, sans autre vêtement que ceux dont les a pourvus notre commune mère, costume par trop primitif qu'ils conservent sans addition jusqu'à douze à treize ans. Même à cet âge si tendre, ils n'offrent dans leur extérieur rien qui puisse flatter l'œil de l'étranger. Une face noire, au milieu de laquelle s'épanouissent deux grosses lèvres toujours ouvertes; un front rond, couronné d'une chevelure laineuse; une poitrine bombée, à laquelle succède un ventre long et ballonné, le tout reposant sur des bases courtes et grêles : voilà le portrait exact de ces chers petits êtres. Il est loin d'être séduisant; mais qu'importe, si leurs parents sont satisfaits et ravis de la beauté de leur progéniture? Et ils le sont, j'en suis convaincu, rien qu'à voir le soin minutieux qu'ils apportent à choisir pour leurs enfants, dans le calendrier et même ailleurs, les noms les plus expressifs et les plus gracieux. Je n'oublierai jamais une petite Caribe, aussi noire qu'elle était laide, et qu'il m'a fallu baptiser sous le nom d'*Aurore Vermeille* (*Aurora Carminda*).

Les Caribes sont d'un caractère doux et affable : le meurtre est inouï parmi eux; tout au plus, et encore fort rarement, cèdent-ils à la tentation de s'approprier quelque objet de clinquant, ou quelque pièce d'habillement, s'ils trouvent moyen de s'en emparer. A ces qualités viennent se joindre

une simplicité naïve et pleine de charmes, une grande docilité et un profond respect pour la religion. Pendant vingt jours, j'ai parcouru souvent, à pied ou à cheval, la côte de Truxillo, et visité cette partie si intéressante de sa population; partout j'ai été accueilli avec bonheur, et avec une joie mêlée de vénération. Dès qu'on m'avait aperçu, pères, mères, enfants (les enfants surtout), accouraient au-devant de moi, le sourire épanoui sur les lèvres, et les mains jointes sur le ventre, la poitrine, ou au-dessus de leur bonne grosse tête noire et crépue, sollicitant la bénédiction du *padre*, et un petit mot d'exhortation ou d'amitié. La nourriture des Caribes est simple et grossière: le maïs, le yuca, les bananes, et quelques poissons composent le menu fort peu compliqué de tous leurs repas. L'eau pure est leur boisson la plus ordinaire.

Vers l'année 1825, un saint religieux, Simon Rojas, eut pitié de ces pauvres abandonnés. Résolu à leur consacrer sa vie, il vint s'établir au milieu d'eux. Les obstacles à vaincre paraissaient insurmontables; mais rien ne put lasser son zèle ou rebuter sa charité. Il y avait alors, en effet, et, malheureusement, il y a de nouveau aujourd'hui, bien des réformes à opérer parmi les Caribes. A côté de leurs bonnes qualités, se sont développés des défauts très-graves. L'ivrognerie et l'immoralité sont les plus répandus. Un bon nombre d'entre eux vivent dans une véritable polygamie, et, parlant en général, ils n'ont aucun respect pour l'ordre et la dignité de la famille; à vrai dire, ils semblent même n'en avoir aucune idée. Ces désordres, sans doute, sont déplorables; qui oserait cependant les reprocher trop sévèrement à ces malheureux, privés de tout enseignement religieux, et

croupissant dans une ignorance profonde de leurs devoirs, sans que personne se mette en peine de les en retirer. Ils sont chrétiens et catholiques de nom ; mais, de leur religion, ils n'ont guère retenu qu'une seule chose, la nécessité du baptême. Ils attachent même à la réception de ce sacrement un si haut prix, que trop souvent, si on n'y prend garde, ils le feront administrer deux ou trois fois à leurs enfants[1].

Ce triste spectacle, dont, à mon tour, trente ans plus tard, j'ai été le témoin, ne fit qu'affermir le pieux Simon Rojas dans sa résolution. Il se dévoua tout entier au salut de cette population délaissée ; grâce à ses instructions et à ses exemples, les Caribes connurent enfin les vérités essentielles de la religion et en remplirent les devoirs. Les mœurs se réformèrent, l'ivrognerie fut efficacement combattue, la famille reconstituée, et ses droits sauvegardés. A une nudité presque complète dans les adultes, il substitua, pour les hommes, un pantalon, pour les femmes, une longue robe, large et flottante, et cette heureuse innovation s'est du moins maintenue jusqu'à présent. Tout en sanctifiant les autres, il acquit pour lui-même, dans l'exercice du zèle apostolique, ces admirables vertus qui brillèrent d'un si vif éclat sur le siége archiépiscopal de Lima, où il fut appelé par la suite. La docilité des Caribes le récompensait surabondamment des peines et des travaux qu'il s'imposait pour eux ; le succès complet de cette réforme de tout un peuple semblait donc assuré, lorsque de misérables susceptibilités politiques vinrent, en 1835,

[1] C'est là un élément d'erreur, qui a dû forcément s'introduire dans le tableau statistique du mouvement de la population caribe, donné plus haut par l'auteur et dont il serait bon de tenir compte. (*Note de l'éditeur.*)

arracher le P. Simon Rojas à l'amour de ses nouveaux enfants. Mais il n'avait pas affaire à des cœurs ingrats. Leur affection et leur souvenir lui sont restés fidèles ; son nom est toujours en vénération parmi eux, et, vingt ans après son éloignement forcé, il me suffisait d'invoquer ce nom qui leur est si cher, pour m'acquérir aussitôt toute leur confiance et toute leur sympathie. Depuis son départ, ces populations ont été de nouveau à peu près abandonnées à elles-mêmes ; l'œuvre de leur régénération n'a été ni continuée, ni même conservée dans le *statu quo;* la plupart des abus et des désordres ont reparu, avec l'ignorance qui en est la mère. En voici une preuve trop convaincante : sur vingt-six petits Caribes que j'ai baptisés pendant mon séjour sur cette côte, pas un seul n'était issu d'un légitime mariage. Il est donc bien à craindre que, si Dieu ne leur envoie de nouveaux apôtres, ces braves gens ne retombent bientôt dans l'état déplorable d'où ce saint homme les avait tirés, au prix de tant de fatigues.

Je ne puis entrer dans de grands développements sur la constitution géologique du Honduras; ils m'entraîneraient trop loin, et je réserve, pour un autre temps, les renseignements multipliés et précieux que j'ai recueillis ici personnellement, ou qui m'ont été gracieusement communiqués par divers habitants, et en particulier par le gouverneur de Truxillo. La géologie de ces contrées ne présentant pas d'ailleurs, quant à sa determination, de bien grandes difficultés, je me contenterai présentement d'en tracer une esquisse sommaire. Son groupe de montagnes se relie aux monts Cangrehoy, qui se dressent à l'ouest sud-ouest, et il forme avec eux une chaîne porphyrico-dioritico-métallifère, courant de

l'est-nord-est à l'ouest-sud-ouest. Les richesses métalliques qu'elle renferme, et dont l'exploitation est en ce moment suspendue, ont ici, comme au Mexique, leur gisement exclusif dans les veines de quartz ou de talc, dont la masse porphyrique est sillonnée. Les strates de cette assise se dirigent du sud-est au nord-ouest, et s'inclinent profondément à l'ouest. Des blocs énormes errants sur ses flancs dépouillés, ou sur la couche d'argiles sédimentaires, dont elle est parfois recouverte, attestent qu'à une époque antérieure l'action de grandes forces hydrauliques s'est exercée autour de ce groupe de montagnes. Des sources thermo-sulfureuses jaillissent çà et là des rochers. J'ai trouvé les eaux de l'une d'entre elles, appelée la source de *Ciline*, plus légères que l'eau distillée. Leur température était de 56° 25. Cette source qui sort de terre à deux lieues à l'est de Truxillo, donnait quarante litres par minute. J'ai entendu parler de deux autres sources très-curieuses, mais que je n'ai pu visiter. La première jetterait un liquide blanc comme du lait; la seconde, encore plus singulière, en laisserait échapper un qui jouirait de la propriété de se coaguler et de se décomposer comme le sang, dont il aurait, en outre, la couleur et l'odeur. J'avoue que j'ajoute très-peu de foi à ces *on dit*. Pour y croire, il me faudrait autre chose que le témoignage suspect des Indiens, et même que celui des créoles, qui auront mal vu, ou qui n'auront pas su voir. Je soupçonne qu'il s'agit ici d'une huile schisteuse, analogue à celle de Guadalupe, au Mexique.

A Truxillo et dans ses environs, les argiles de transport ne renferment point de fossiles; mais leur surface est semée jusqu'à une assez grande hauteur de nombreux *trochus*

récents. Près d'Olancho, dans des sables argileux de même nature, on rencontre des débris de mammouth et de mégathérium. Je dois ce renseignement à M. Prudhot, agent consulaire des États-Unis, qui m'a dit avoir vu, dans quelques carbets indiens, des bancs formés d'une seule vertèbre de ces animaux antédiluviens, mesurant treize pouces de hauteur ou d'épaisseur. Ces précieux débris organiques d'un autre âge figureraient bien mieux, il faut l'avouer, dans les salles du muséum de Paris, que dans la cabane d'un pauvre sauvage.

La mer ici repose sur un fond de sable siliceux et fin ; elle bat çà et là contre quelques buttes madréporiques, seuls restes d'une formation uniforme et qui a dû être autrefois très-considérable. La marée, que j'ai scrupuleusement étudiée du 25 septembre au 1er octobre, s'accomplit régulièrement le matin, comme sur les côtes de la Manche ; mais, le soir, sa marche est troublée par les vents. Son maximum, en pleine lune, a été de trente-cinq à quarante centimètres. Malgré les grandes anomalies que m'offre le tableau de mes observations, faites de trois heures en trois heures, je crois pouvoir fixer, sans trop d'erreur, à huit heures le moment de son établissement. La température des eaux de la baie a oscillé constamment entre 27° 8 et 28° 2 ; le thermomètre sec, entre 27° 7 et 32° 7 ; le thermomètre humide, entre 21° 2 et 25°.

Il est temps, je pense, de quitter Truxillo ; je ne puis cependant m'en éloigner sans accorder un dernier souvenir plein de regrets et de reconnaissance à MM. Bernaldes, gouverneur de la ville, Robert Martinez, alcade, et Prudhot, consul des États-Unis, qui n'ont cessé de me prodiguer les

témoignages du plus haut intérêt, et de me seconder activement dans toutes mes recherches. Vous voudrez bien aussi, j'en suis sûr, m'aider à payer la dette sacrée que j'ai contractée envers l'administrateur des douanes, M. Lardizabal. Cet homme généreux a été pour moi, pendant mon séjour ici, plus qu'un ami. Un frère ne m'aurait pas entouré de soins plus délicats, plus attentifs et plus empressés. Non content de m'avoir fait son hôte et son commensal pendant toute la durée de mon séjour à Truxillo, il me força, malgré mes efforts pour m'en défendre, d'accepter sa chambre et son propre lit, et fut se loger dans une salle basse avec sa famille. Il vous est donc facile de comprendre que je n'ai pas songé un seul instant à me plaindre des circonstances qui m'ont retenu vingt jours entiers sur ce petit coin du globe, où la Providence m'avait fait rencontrer des amis si dévoués.

Le 15 octobre, une pluie tropicale inondant les ruines de l'église, les rues et la place publique, où j'ai dressé un autel provisoire, il me faut quitter Truxillo sans avoir la consolation d'y offrir le saint sacrifice. Embarquons-nous donc, en compagnie de M. Prudhot, pour l'île de Roathan. La traversée est courte : le soir même, notre vaisseau louvoie en vue du port principal, appelé Coxen-hole. Mais notre capitaine n'ose, à cette heure avancée, se hasarder dans la passe qui y conduit et dont un banc de madrépores, qui montre çà et là hors de l'eau sa tête noircie, défend si bien l'entrée, que pour y pénétrer sûrement il faut se résigner à côtoyer de très-près le rivage, soit à l'est soit à l'ouest. Il est donc plus prudent d'attendre à demain.

Les îles Roathan, la Guanaja, Barburet, Utilla, ainsi que

la terre d'Omoa, ont une constitution géologique identique et me paraissent être les points culminants d'une chaîne de montagnes noyées sous les flots. La première mesure environ trente milles de long sur quatre à cinq de large; elle court de l'est-nord-est à l'ouest-sud-ouest. Son aspect est des plus gracieux : une magnifique forêt de bananiers et de palmiers (*cocotiers, coroso et coyol*) s'étend sur la partie basse et sédimentaire de l'île, qu'elle recouvre presque entièrement; tandis que les terrains plus élevés sont envahis par une masse compacte de ces arbustes épineux dont abonde la flore équatoriale.

Roathan, après avoir été successivement le botany-bay du Guatemala, un repaire de flibustiers, et un désert, est devenu, depuis huit ans, possession britannique. Cette annexion s'est opérée sans obstacle et sans effusion de sang; il n'en a coûté aux Anglais que la peine de s'en emparer. Ils y ont transporté, du *Grand-Cayman* et d'autres îles, quelques centaines de Caribes, qui, réunis à un certain nombre de familles exilées ou réfugiées du Honduras, forment actuellement une population de quinze à dix-huit cents âmes, éparpillée sur la côte sud. Les habitants sont logés dans des huttes de planches ou de roseaux, portées par des pieux, et élevées ainsi de quelques pieds au-dessus du sol. L'agriculture et le commerce sont ici réduits à un état purement rudimentaire. L'une et l'autre consistent uniquement à recueillir les fruits du bananier et du cocotier, qui croissent partout sans exiger aucun soin; puis à les charger sur des goëlettes, à destination de Belize ou de la Nouvelle-Orléans. Les colons honduriens d'origine sont catholiques, mais vivent dans le plus grand abandon au point de vue religieux,

privés qu'ils sont de prêtres et d'église. Leur ignorance est donc très-grande, et, sans les souvenirs de leur enfance, un bon nombre d'entre eux eussent été incapables de distinguer les ministres protestants d'avec les missionnaires catholiques. Heureusement s'étant aperçus, suivant l'expression de l'un d'eux, que les premiers *ne faisaient point la messe comme nous*, ils n'ont plus voulu assister à leur prêche. Le reste de la population appartient au culte protestant. Il se partage en méthodistes et en baptistes. Les premiers sont les plus nombreux et les plus influents. Ils sont dirigés par deux ministres, et ont organisé quelques écoles. Le petit groupe des baptistes se compose d'un ministre, belge d'origine, chassé, vers 1846, de Guatémala où il s'était d'abord établi, et de quelques femmes, qu'il endoctrine deux ou trois fois par semaine.

Coxen-hole (latitude nord, 16° 18'; longitude, Paris, 88° 56') est à la fois le plus gros village de l'île, et la résidence du gouverneur provisoire que l'Angleterre vient d'y installer, il y a quelques jours. Son port, assez fréquemment visité par les goëlettes de Belize, Omoa, Truxillo et Golfo-dulce, est à peu près franc. Jusqu'à présent, chaque navire n'avait à payer qu'un droit d'ancrage d'une piastre, auquel on a dernièrement ajouté quelques autres droits, assez légers, puisqu'en trois mois leur total ne paraît pas avoir atteint la somme de deux mille piastres. Quant à la ville elle-même, elle se compose d'une soixantaine de maisons, éparses sans ordre sur les bords de la mer. Il ne faut évidemment chercher ici aucun monument digne de fixer l'attention. La construction la plus importante est une grande cabane en planches, qui sert de temple aux méthodistes. Mon séjour

en ce pays me permit de venir en aide à nos pauvres catholiques : j'administrai le baptême à quelques enfants grands et petits; je visitai les malades, entendis leurs confessions, et, comme à Truxillo, je m'efforçai d'alléger les souffrances du corps, tout en m'occupant de rendre la vie aux âmes. La reconnaissance de ces bons catholiques si longtemps délaissés, les larmes de joie que la visite du prêtre leur faisait verser, la docilité avec laquelle ils recevaient ses exhortations et ses conseils, ont été pour moi la plus douce des récompenses, et jamais mon cœur n'en perdra le souvenir. Puisse bientôt cesser leur isolement et leur abandon! Puissent-ils voir se lever enfin le jour où quelque prêtre zélé, se fixant au milieu d'eux, viendra leur distribuer ce pain de la divine parole dont ils sont affamés, les prémunir contre les piéges de l'erreur, et offrir dans cette île, pour la première fois peut-être, le sacrifice adorable du corps et du sang de Jésus-Christ ! Car, pour moi, le manque absolu de tout ce qui était nécessaire ne me permit pas de célébrer la sainte messe pendant le peu de temps que j'y séjournai.

Je fus distrait un instant des occupations de mon ministère par une fête toute politique. Le 18 octobre, un petit navire parti de Belize, et portant mariés ensemble au sommet du grand mât les deux pavillons anglais et français, fit son entrée dans le port de Coxen-hole, et nous annonça la prise de Sébastopol. Il y eut, à ce sujet, grandes réjouissances à Roathan. La capitale réunit l'aristocratie caribe dans un bal solennel. Le bruit fut au niveau de l'enthousiasme : les sons aigus du fifre et la voix grave du tambour, seuls instruments dont l'orchestre se composât, étaient à peu près étouffés par le tapage de tous les gros pieds noirs, qui

bondissaient vigoureusement sur le plancher de la salle. Au bal succéda un fac-simile, fort réduit, de quelques-uns des plus beaux faits d'armes accomplis, par les armées alliées, sous les murs de Sébastopol. Les acteurs ne manquaient certes pas de bonne volonté; mais, grâce aux *rafraîchissements* abondamment prodigués, leurs mouvements se compliquèrent de zigzags trop peu stratégiques, pour qu'il me fût possible de deviner s'il s'agissait d'un assaut ou d'une bataille en rase campagne. Je doute même qu'un des héros de la guerre de Crimée, s'il eût assisté à ce spectacle, eût pu s'y reconnaître. Le tout se termina par des chants anglais en l'honneur de notre commune victoire.

Je passe maintenant à quelques notions scientifiques. L'ossature de l'île de Roathan est formée par une roche granitoïde, secondaire, micacée, avec apparence de stratification, passant au stéachiste et au schiste bleuâtre, micacé, rubanné. Ses couches s'étendent suivant une direction moyenne du sud-sud-est au nord-nord-est, en s'inclinant au nord-est d'environ 80°. La partie haute, sur la côte nord, renferme, m'a-t-on dit, des ardoisières (schistes). Roathan appartiendrait donc aux deux formations *cambrienne* et *silurienne*. A l'est de Coxen-hole, au-dessus du schiste micacé dénudé, se laissent voir quelques restes d'une formation de calcaire ancien, bleu, compacte, rubanné. La roche granitoïde est recouverte, sur ses flancs, d'un dépôt considérable plus ou moins sablonneux, qui donne naissance à cette végétation luxuriante dont j'ai déjà parlé. Ce dépôt est constitué par une décomposition de cette même roche, sous l'action combinée de l'oxyde de fer et de l'atmosphère. Sur le rivage formé d'immenses débris de coquilles et de coraux, errent

des *fusus* et des casques de la plus grande beauté. De nombreuses familles de madrépores pavent le port, dont la profondeur varie de dix à vingt brasses. Grâce à mon petit talent de plongeur, j'ai pu m'en procurer un certain nombre d'échantillons, malgré les oursins, qui semblent avoir fait de la rade de Coxen-hole leur quartier général, et dont j'ai dû braver les nombreuses piqûres. Le point culminant de l'île, à l'endroit où je l'ai traversée (longitude, Paris, 88° 56'), ne dépasse pas cent vingt mètres. Le climat est malsain ; les habitants ont en outre beaucoup à souffrir de la disette d'eau potable : l'unique source qui existe à Roathan étant peu abondante et légèrement ferrugineuse. Elle se trouve à l'ouest de Coxen-hole, presque au niveau de la mer, et m'a donné une température moyenne de 26° 30. Celle de l'air a oscillé entre 23° 2 et 34° 5 ; les eaux du port (en moyenne) marquaient 27° 8. Variation magnétique, observée par l'étoile polaire et le soleil, de 7° 50' à 8° nord-est ; au sud vrai-23°-ouest de l'île, et sous un angle de 1° 27' apparaissent les monts Cangrehoy ; au sud-9°-est, les îles *Cochinos*, célèbres pour leurs boas constrictors ; enfin au sud-ouest (longitude, 88° 59'; latitude, 16° 16'; altitude, 10 mètres), le cap Villamile.

X

OMOA. — SAINT THOMAS. — ÉTAT PRÉSENT DE LA COLONIE BELGE.

Le 19 octobre, vers le soir, nous levons l'ancre et partons pour Omoa. La mer, sur laquelle nous flottons, appelée autrefois mer de *Hibueras* ou *Higueras* et de *Guaymura*, est

aujourd'hui universellement connue sous le nom de mer de Honduras, à cause, dit-on, de sa grande profondeur. Cette profondeur toutefois est loin d'être considérable. Elle ne dépasse pas un *maximum* de quatre-vingts brasses ou cent soixante mètres. Elle diminue rapidement à mesure qu'on se rapproche des côtes du continent américain. A cinq à six milles du rivage, elle n'est déjà plus que de quatorze à vingt brasses ; à un mille, de quatre à sept, sur un fond pur et très-uni de sable fin siliceux ou de coquilles. Les grands courants aliséens de l'océan Atlantique, pénétrant dans le golfe de Honduras, impriment à ses eaux un mouvement continu, dont le résultat a été l'accumulation de nombreux bancs de sable sur la côte, à l'ouest du cap *des Pointes*. Du milieu des flots surgissent çà et là des rochers blancs, de formation madréporique, gracieusement couronnés de verdure, et connus sous le nom générique de *cayos*. L'île d'*Utilla*, au nord des monts Cangrehoy, n'est elle-même qu'un cayo plus grand que les autres. Son sol bas et sédimentaire, reposant sur une base madréporique, n'eût pas sans doute résisté à l'action puissante des courants, s'il n'eût été efficacement protégé contre elle par le pic, qui, à sa pointe orientale, se dresse de cent quarante mètres au-dessus des flots. Le 20 octobre, au point du jour, nous saluons cette île, mais sans nous y arrêter. Elle est privée d'eau, comme Roathan, et habitée par quelques pauvres familles, qui vivent de cocos et de bananes.

Le soir, après une brûlante journée de calme, nous remarquons à l'est de la pointe *Sal* une barre parfaitement droite, courant du sud-sud-est au nord-nord-ouest et divisant les eaux bleues de la mer des Antilles, des eaux plus

légères, sales et verdâtres du fond du golfe. Plongé dans la mer, le thermomètre passe de 28° à 28° 8, et l'aréomètre Beaumé de 4° 5 à 3°.

Au calme succède un grain violent, qui nous inonde de torrents de pluie et nous condamne à une nuit entière de fatigues et de cruelles inquiétudes. Dieu toutefois veillait sur nous, et le 21, à cinq heures du matin, nous jetions l'ancre en face d'Omoa.

Du 21 au 23 octobre. — Veuillez, je vous prie, au moins par la pensée, vous transporter à Marseille : substituez au rocher aride et nu de Notre-Dame de la Garde, deux montagnes boisées ; aux quais, aux rues, aux places de l'antique cité phocéenne, et à ses maisons hautes de sept étages, une verte pelouse émaillée d'une vingtaine de maisonnettes en bois, à un seul étage, blanches et propres, auprès desquelles se groupent quatre-vingts pittoresques cabanes de roseaux ; réduisez les milliers de vaisseaux qui remplissent le port de la grande cité commerciale, à cinq gracieuses goëlettes endormies sur les flots, et ses trois cent mille âmes à six cents habitants, quelques-uns créoles et la presque totalité nègre ou caribe ; vous n'aurez plus Marseille, mais, en revanche, vous aurez devant les yeux le tableau fidèle d'Omoa.

Formé par une langue de sable argileux et fertile, de même nature que la pointe de *Castille,* près de Truxillo, à l'extrémité de laquelle s'élevait autrefois un phare, aujourd'hui ruiné, le port d'Omoa (latitude, 15° 46'; longitude Paris, 90° 23') s'ouvre à l'ouest, et mesure un demi mille en largeur. Sa profondeur est de deux et demi à trois brasses, sur un fond de sable fin. A ses eaux sales et

verdâtres viennent se mêler les eaux pures et abondantes du fleuve Omoa. Les premières m'ont donné une température moyenne de 28° 8; tandis que celles du fleuve n'atteignent en moyenne qu'une température de 25°. Au nord-est de la baie, se développe un petit lac (laguna) qui communique avec elle. Nous l'avons parcouru, la sonde à la main, moi et le second du navire, et nous avons reconnu qu'il pourrait au besoin recevoir d'assez fortes embarcations. Au sud-est s'élève le fort triangulaire de San Fernando, qui orne le port, en attendant l'occasion de le défendre.

Accompagné de quelques amis que j'ai rencontrés ici (où n'en trouvé-je pas?), j'allai visiter la ville. Elle est située à un mille du rivage, à l'entrée d'une gorge de montagnes, sur un sol plat et très-fertile; mais que le fleuve, qui coule tout auprès, inonde fréquemment. Alors cette plaine et la ville elle-même se transforment en lac; puis, et successivement, à mesure que les eaux baissent, en marais, en marécage, et enfin en bourbier. Aussi Omoa est-il le lieu le plus malsain de toute la côte. L'humidité continuelle et les chaleurs excessives semblent s'y combiner pour la destruction de l'espèce humaine. Je n'y ai aperçu que peu d'enfants ; les habitants portent sur leur figure pâle, amaigrie et languissante, les traces des fièvres qui exercent ici de grands ravages. J'ai vu quelques goitreux, et certains nègres, dont le visage était marqueté de taches blanches, qui donnaient à leur physionomie une expression hideuse et repoussante. L'insalubrité du climat est pour Omoa une cause toujours agissante de décadence et de ruine, dont les avantages de sa belle situation ne parviennent pas à paralyser les funestes effets. Déjà les habitants, en grand nombre,

ont déserté la ville. Ils ont été chercher un ciel moins meurtrier sur d'autres parties de la côte, principalement à Monoriba, près de Belize. Le peu qui en reste m'a paru posséder l'ensemble des qualités et des dons de l'esprit et du cœur, dont ailleurs j'ai constaté l'existence dans les bons habitants de Truxillo. Je fis à Omoa la rencontre d'un prêtre récollet se rendant, avec sa sœur, de Guatémala au Mexique ; mais à peine arrivés ici, la fièvre les avait saisis tous deux, et les retenait cloués sur leur lit depuis plusieurs mois. Leur état m'inspira la compassion la plus vive ; je les consolai de mon mieux, et j'engageai ce bon religieux à se faire transporter pour quelque temps dans l'intérieur des terres, loin de cette ville empestée, qui, malgré son riant aspect, n'est au fond qu'un véritable cimetière. Ici, comme à Roathan et à Truxillo, je m'efforçai de me rendre utile, en visitant et prodiguant les secours spirituels aux malades. J'eus en outre la consolation de célébrer tous les jours le saint sacrifice; mais dans quel triste réduit, mon Dieu ! A l'extérieur, une grange ; à l'intérieur, une étable : voilà l'église. Pas de plancher, de voûte ou de plafond ; quant aux ornements, il n'y avait pas à choisir : il n'en existait qu'un seul, vieux et déchiré, dont il a bien fallu m'accommoder.

Vers le milieu du XVIIIe siècle, Omoa avait atteint son plus haut degré d'importance. On regardait alors cette ville comme la clef du Honduras et son boulevard contre les incursions des corsaires. Le fort San Fernando, dont j'ai déjà parlé, fut bâti, entre 1752 et 1775, dans le but avoué de la mieux protéger encore contre leurs attaques. Dès 1780 il fut pris et même un peu trop facilement par les Anglais. Mais

ceux-ci durent fuir devant un ennemi plus redoutable que les Espagnols: les fièvres, qui les décimaient sans pitié, les eurent bientôt forcés à évacuer leur nouvelle conquête. Carrera, le président actuel du Guatémala, s'est dernièrement rendu maître de cette citadelle, sans plus de difficultés que les Anglais. En se retirant, il l'a dépouillée de la plus grande partie de ses beaux canons de bronze, qu'il a fait transporter à sa capitale. Le fort de San Fernando, solidement construit en briques, est un échantillon d'architecture militaire fort remarquable. Le lieutenant général don Joseph Vazquez Priego en jeta les premiers fondements dans le cours de l'année 1752. Mais il mourut au bout de quelques jours, et la plupart des ouvriers et soldats qu'il avait amenés, ne tardèrent pas à le suivre, victimes comme lui d'un climat empesté. Le gouvernement espagnol ne se découragea pas: l'œuvre commencée fut reprise et terminée en 1775, sous la direction de l'ingénieur don Joseph Firminor. Le défaut d'entretien et les guerres étrangères ou civiles l'ont aujourd'hui réduit à un grand état de délabrement. Lorsque je le visitai, je n'y trouvai qu'un très-petit nombre de soldats, occupés à garder les quelques canons dédaignés par Carrera, et de plus, de malheureux prisonniers politiques, renfermés dans des salles nues et si humides, que l'eau y filtrait de toutes parts. Heureusement, la captivité de ces pauvres gens ne se sera pas, je l'espère, prolongée bien longtemps. La révolution du Honduras, dont j'avais appris à Truxillo les premières nouvelles, était à peu près accomplie quand j'arrivai à Omoa. Cabanas, président de la république, avait définitivement le dessous et venait d'être chassé de Comayagua. Cet événement, qui ne laissait pas d'influer

désavantageusement sur le petit commerce d'Omoa, paralysé par la crainte ou l'attente, promettait du moins aux détenus de San Fernando une délivrance prochaine. Puissent-ils ne pas être remplacés par les vaincus du parti contraire !

Les montagnes qui, vers le sud, abritent la ville, sont formées d'un granit secondaire cambrien, identique à celui de Roathan, mais plus compacte et plus dur. De magnifiques forêts croissent sur leurs flancs et s'élèvent jusqu'à leurs cimes, hautes à peu près de deux mille mètres. Celle qu'on appelle la *vigie* n'est qu'un vaste amas de débris non roulés de ce même granit, réunis et amoncelés par un choc violent des grandes eaux. Au reste, et ceci excusera ma brièveté, Omoa, aussi bien qu'Utilla, appartient à la construction géologique sur laquelle je me suis suffisamment étendu en parlant de Roathan [1].

23 octobre. — Nous voilà de nouveau en mer : les montagnes d'Omoa disparaissent à l'horizon. Nous longeons une côte uniforme et peu élevée, dans laquelle le Motagua s'est creusé un large lit. C'est un plateau argileux, arenacé, haut de vingt à trente mètres, qui se prolonge, vers l'ouest, jusqu'au fond du golfe de Honduras, en offrant tour à tour aux regards du navigateur la triple pointe de Manabique, et les terrasses si gracieuses de Saint-Thomas, de Livingston et de Tancrick, adossées aux belles montagnes que traverse le Rio-Dulce. Le temps est loin d'être favorable ; des grains d'une violence effrayante ne cessent de nous assaillir. Aux

[1] Voici le résultat de quelques observations faites à Omoa, par un ciel d'ailleurs serein, ou peu couvert. Thermomètre sec : matin, à six heures, 23° 8 à 24° 6 ; de midi à deux heures, 33° 5 à 34° ; le soir, à neuf heures, 26° à 26° 8. — Thermomètre humide : matin, de 23° 1 à 23° 7 ; midi, de 29° 5 à 30° 1 ; soir, de 25° 6 à 26° 2. — Mer : max., 29° 4 ; min., 28° 6.

approches de la vaste baie de Saint-Thomas nous jetons la sonde, qui nous donne successivement quatorze, dix, sept, cinq et quatre brasses, sur un fond de boue bleuâtre, qui n'est que du schiste décomposé. Les eaux sont sales, verdâtres, presque douces, et se soulèvent facilement au moindre vent. Aussi, n'est-ce qu'après bien des dangers et des difficultés que, le 24 octobre, à deux heures après midi, nous parvenons à pénétrer dans le port, où, tandis que le ciel des tropiques verse sur nos têtes une de ses pluies diluviennes, nous jetons l'ancre par deux brasses et demie d'eau (cinq mètres) en face de la colonie belge de Saint-Thomas, dépendante de la république de Guatémala (latitude, 15°. 42'; longitude Paris, 90° 59'; altitude, 5 mètres).

Du 24 au 27 octobre. — Le port de Saint-Thomas, remarquable par son étendue et sa beauté, est en outre le plus sûr de tous ceux qui s'ouvrent sur la côte du Honduras. Découvert en 1525, le jour de saint Thomas d'Aquin, il resta longtemps inhabité. Dans le cours de l'année 1604, les Espagnols y formèrent un premier établissement. En 1646, on construisit un petit fort pour le protéger; mais les pirates ou les maladies le firent bientôt abandonner[1]. Il s'offre au voyageur sous le plus gracieux aspect. A l'ouest le regard se repose avec bonheur sur de charmantes collines couvertes d'une forêt vierge; à l'est et au sud, il se promène librement sur un plateau fertile, dont la partie méridionale, déjà défrichée, est animée par la présence d'un certain nombre

[1] D'après le colonel don Antonio de Alcedo, cette ville, qu'il appelle *San Thomas de Castilla*, comptait encore un certain nombre d'habitants en 1789, époque où ce géographe publiait le cinquième volume de son *Dictionnaire*. Le fort, bâti un siècle auparavant, était toujours debout et le port fréquenté. (*Note de l'Éditeur.*)

d'élégantes maisonnettes en bois, à un étage, qu'un monticule semé de grands arbres protége contre les vents du sud. Dès la première vue, on reconnaît les traces de l'industrie européenne : c'est en effet ici le siége de la colonie belge.

Mais que la réalité est loin de répondre à ces belles apparences. Descendez à terre, approchez-vous de ces coquettes habitations, qui semblent vous promettre une douce hospitalité, et vous ne trouverez dans la plupart d'entre elles que des ruines abandonnées. Un coup d'œil rétrospectif sur l'origine de la colonie nous livrera promptement le secret de cette rapide décadence.

Saint-Thomas fut fondée, en 1843, par neuf cents émigrants venus de la Belgique. Ces colons trop peu nombreux, ayant d'ailleurs tout à créer dans un pays entièrement neuf, durent, avant d'avoir pu s'acclimater, se livrer à des travaux excessifs de construction et de défrichement, sur un terrain boisé, humide, et partant malsain. Ils ne reculèrent pas devant la tâche qui leur était imposée; mais leurs forces ne répondirent point au courage qui les animait. Quelques mois à peine s'étaient écoulés, et déjà près de la moitié avait succombé aux atteintes d'une maladie qui, à la même époque, sévissait dans ces contrées. Peut-être eût-on évité cette effrayante mortalité en choisissant, pour y établir le siége de la colonie, une position plus élevée, largement aérée, et située plus avant dans l'intérieur des terres. Quoi qu'il en soit, à cette première cause de découragement et de ruine, il ne tarda pas de s'en joindre une autre. Par suite de circonstances qu'il est inutile de rappeler ici, les prêtres qui avaient accompagné les émigrants durent se retirer, et ceux-ci se virent dès lors à peu près privés de tout secours

religieux. Ces bons catholiques belges ne purent se résigner à un tel sacrifice. Ils avaient renoncé à leur patrie, ils ne voulaient pas renoncer à leur religion ni aux consolations qu'elle prodigue à ses enfants avec tant de sollicitude. Une partie des survivants se réfugièrent donc à Guatémala; d'autres rentrèrent en Belgique ; si bien que Saint-Thomas, à mon arrivée, ne comptait pas plus de cent cinquante à cent quatre-vingts habitants, amaigris par la fièvre et épuisés par les labeurs incessants auxquels ils doivent se livrer. Il faut leur rendre cette justice qu'ils ne s'épargnent pas. Ayant, dans une de mes promenades, franchi les collines qui bordent le port, je fus saisi d'étonnement à la vue de l'immense surface de terrain défrichée par ces infatigables travailleurs, et transformée en magnifiques plantations de cannes à sucre, d'ignames et de caféyers. Un brave colon que je rencontrai dans ces lieux, où il promenait sa fièvre, comme moi mes loisirs, accrut encore ma surprise et mon admiration. « Ce que j'apercevais, disait-il, n'était rien : bien loin au delà, je trouverais des plantations *beaucoup plus superbes*. Tout vient dans ce pays, ajoutait-il, et maintenant que le *gros travail* est fait, il serait temps de reprendre l'œuvre de colonisation. La Belgique, en nous envoyant des renforts, accroîtrait nos ressources et améliorerait notre position : puisse-t-elle ne pas nous oublier! » Je ne puis que m'associer à ce vœu. Établie solidement sur ces fertiles rivages et surtout dirigée avec plus d'intelligence, la colonisation européenne ne tarderait pas à changer la face du pays, en lui ouvrant une ère nouvelle, pleine de grandeur et de prospérité. Quant au climat, d'après mon interlocuteur, il n'est pas, ici du moins, aussi malsain qu'on serait tenté de le croire; pourvu toutefois

qu'on veuille bien prendre quelques précautions. Sur ce point encore, je serais assez de son avis : Saint-Thomas, assis à l'entrée d'un vallon survivace, qu'arrose le Motagua, et sur un terrain argilo-sablonneux, est certainement une des parties les plus saines de la côte. Des sources jaillissant d'un banc de calcaire ancien lui fournissent une eau pure, abondante et assez fraîche (24° à 25°), et un torrent coule à quelques pas en arrière de la colonie. Déjà, grâce au déboisement commencé, l'air circule avec plus de facilité : que sera-ce donc, dans quelques années, lorsque la marche continue du défrichement aura fait disparaître les forêts surabondantes dont Saint-Thomas est encore entouré ? Mais, avant tout, il faudrait pourvoir aux besoins religieux de ces pauvres colons, complétement délaissés. Combien en ai-je trouvé qui, en me confiant leurs regrets, pleuraient amèrement à la seule pensée qu'un prêtre n'était pas là pour baptiser et instruire leurs enfants, pour assister et consoler les mourants à leurs derniers moments, et pour répandre sur leur tombe une dernière bénédiction ? Le P. Génon de notre compagnie fait bien, il est vrai, de temps à autre quelques courtes apparitions à Saint-Thomas; mais ses rares visites, loin de consoler les habitants, ravivent et augmentent encore le sentiment de leur abandon. Et cependant il lui est impossible de faire davantage, absorbé qu'il est par les soins à donner à la paroisse de Livingston et à toute la côte nord, dont il est seul chargé.

La géologie de ce pays est bien telle que je la soupçonnais. J'avais reconnu précédemment la formation cambrienne, il était donc assez naturel de rencontrer quelque part la formation schisteuse *silurienne* moins développée.

Je ne me trompais pas, et les schistes plus ou moins micacés m'apparurent ici, pour ne me quitter qu'à peu de distance de Guatémala. Ils sont tendres, parfois bitumineux, et veinés d'un quartz gras et compacte. Les terrasses naturelles, qui ceignent le port de Saint-Thomas au nord-ouest, au sud-est et à l'est, se composent de diverses couches d'argile rouge, engloutissant dans leur masse des cailloux roulés et plus ou moins volumineux de quartz. Ces couches reposent sur une assise gréso-argileuse, récente et compacte, peu consistante, d'une couleur grise qui parfois tourne presque au noir. Le tout ne dépasse guère une hauteur de vingt à trente mètres. La côte de Honduras, peu après Omoa et jusqu'à la pointe Manabique, appartient à la même formation, que l'on retrouve encore à Livingston et à Tancrick. Sur le flanc nord, on pourrait trouver quelques bonnes ardoisières et peut-être aussi des gisements de houille, dans les gorges resserrées. On sait du reste que la formation houillère est partout très-capricieuse. Quelques masses de grès dur me rappelèrent les Vosges et la formation *permienne*. Le calcaire des sources doit être rapporté aux plus anciens calschistes connus. Le torrent de Saint-Thomas traverse une assise argileuse, qui renferme des débris peu roulés de schiste et de quartz, le tout affectant la forme *poudingue*. Cette assise serait-elle fluviatile? Je ne sais, mais je ne le pense pas; les forces de ce torrent ne me paraissent pas actuellement suffisantes pour accumuler des masses aussi considérables. Il y a donc eu ici comme ailleurs lutte de grandes eaux, et ce n'a pas été sans une émotion profonde que j'ai constaté, sous ce point du ciel, l'existence des mêmes phénomènes géogéniques que j'avais observés

ailleurs. Le globe terrestre a été formé par la même main d'après les mêmes lois. Tout en lui révèle la grandeur, la puissance et la sagesse du Dieu qui l'a créé [1].

Le 28 octobre, à neuf heures du matin, nous louvoyons à l'embouchure du Rio-Dulce, en attendant que la marée montante nous permette d'y pénétrer. Cette manœuvre ne s'exécute pas sans difficulté. Trois barres, dont deux de sable et la troisième de grès grossier ou de madrépores, s'opposent au navire qui veut entrer dans le fleuve, et ne laissent libre qu'une passe étroite, qu'il n'est pas toujours aisé de franchir sans encombre. Notre goëlette en fait la triste expérience : elle s'engage dans les sables mouvants, et n'en est retirée qu'après une demi-heure d'un travail opiniâtre. Libres enfin, nous jetons l'ancre en face de *la Boca* ou *Livingston*.

XI

LIVINGSTON. — LE GOLFETÉ. — IZABAL.

Ce village est situé sur la rive nord et à l'entrée du Rio-Dulce, par 15° 49' 50" de latitude, 91° 05' de longitude, et vingt-cinq mètres d'altitude. La falaise qui le porte est échancrée par les flots, et s'adosse à une chaîne transversale de montagnes, dans laquelle le fleuve s'est frayé un passage vers la mer. La falaise et la montagne étalent aux

[1] Par un temps calme ou par un vent du sud-ouest, et sous un ciel constamment pluvieux, j'ai pu recueillir, pendant trois jours, dans la baie ou à terre, les observations suivantes : Thermomètre sec : matin, 23° 3 à 23° 4; midi, 29° 5 à 30° 0; soir, 27° 8 à 28° 5. — Thermomètre humide : matin, 22° 8 à 22° 0; midi, 25° 6 à 25° 6; soir, 23° 6 à 25° 6. — Mer : max., 28° 2; min., 27° 9; med., 28° 1. — Aréom. Beaumé, 2° 0. — Profondeur de la mer dans le port, de trois à quatre brasses.

regards charmés le spectacle d'une fraîche et luxuriante végétation ; de tous côtés s'étendent d'immenses forêts de bois de teinture ou de construction (cèdre, caoba, hemitoxylon, balsamum) que le Caribes de Livingston exploitent pour le compte des Anglais. Les arbres, une fois coupés, sont traînés par eux jusqu'à la rivière ; là, ils les assemblent en radeaux, qu'ils conduisent ensuite jusqu'aux navires qui doivent les charger.

Il y a trente ans, Livingston n'existait pas : un Caribe de la côte du sud (du Honduras peut-être), accompagné de sa famille, vint aborder avec son cayuco dans ce qui n'était alors qu'une profonde solitude. Il y planta sa case et commença l'exploitation des forêts, dont sa nouvelle demeure était entourée. L'exemple de Tata Zuniga, c'est ainsi qu'il s'appelait, eut des imitateurs. Les cabanes se multiplièrent rapidement ; la pointe de la Boca fut déboisée, et notre bon Caribe se trouva, sans l'avoir prévu, fondateur d'une bourgade qui pourra bien un jour devenir une grande ville. En attendant, elle compte déjà cent vingt-trois maisons, et une population de six à sept cents Caribes d'un beau noir de bronze. Quant au vieux patriarche Zuniga, il vit encore, et sa verte vieillesse est honorée de tous. Le président de Guatémala l'a revêtu d'un uniforme dont il est très-fier, et de je ne sais trop quelles fonctions à la fois civiles et militaires, qu'il exerce paternellement. Sur la recommandation du missionnaire, et à l'exemple de ses propres enfants et petits-enfants, Tata Zuniga vient dernièrement de recevoir le sacrement de mariage, et de légitimer ainsi une union contractée de fait depuis longues années.

Je n'ai aucun nouveau détail à vous donner sur les Caribes

de la Boca ; caractère, mœurs, usages, aliments, demeures, tout est ici comme à Truxillo ; je ne ferais donc que me répéter, ce dont vous me dispenserez volontiers. Je ne me permettrai qu'une considération générale, sur les immenses services qu'un sage gouvernement pourrait retirer de cette race d'hommes dociles et bons, dont le tempérament s'accommode à merveille d'un climat qui dévore les populations européennes, dès qu'elles entreprennent d'obtenir par un travail manuel les riches produits de ces fertiles contrées. Les Caribes doivent donc être regardés par les blancs comme d'indispensables auxiliaires. C'est ce que les Anglais ont parfaitement compris : aussi mettent-ils en usage tous leurs moyens de séduction pour les attirer et les fixer sur la partie de la côte qui leur appartient. Pour mieux se les attacher, ils ont commencé des essais de réduction, où ils ont établi des ministres et ouvert des écoles. Le chiffre total de la population caribe dans le Honduras, Guatémala et la colonie de Belize, doit s'élever à près de quinze mille âmes. Leurs principales résidences sont, outre Livingston et Truxillo, Tancrick, Monoriba et Puntas-Gordas. Mais la première paraît devoir bientôt l'emporter sur toutes les autres, grâce à la position centrale qu'elle occupe entre Belize, Izabal, Saint-Thomas et Truxillo. Les avantages de cette position ne pourront que s'accroître encore, lorsqu'on aura établi la ligne de paquebots qui doit mettre en communication régulière Izabal et la Jamaïque.

Ce qui précède suffit pour vous faire comprendre combien il importe à notre sainte religion de fixer dans son sein cette race intéressante, que l'erreur cherche à lui arracher. Les protestants ont déjà établi leurs temples et leurs écoles

à Tancrick, à Monoriba et ailleurs. Ce peuple aurait besoin de *deux Pères Claver;* et cette pensée, en même temps qu'elle fait gémir le P. Génon sur son isolement prolongé, soutient son courage, au milieu des fatigues de tout genre qu'il endure depuis douze ans sur cette côte malsaine, et parmi les bons Caribes auxquels il a consacré sa vie. Sans doute, les succès obtenus par son zèle lui ont été une source d'abondantes consolations; mais il regrette vivement que les secours matériels dont la charité belge est prodigue pour lui ne soient pas accompagnés d'un autre plus important encore; celui de deux ou trois de ses frères, dont la présence ici est absolument nécessaire, soit pour administrer les sacrements aux fidèles, soit pour prêcher l'Évangile à ceux qui ne le connaissent pas. L'œuvre dont le P. Génon a pris l'initiative pourrait ainsi se continuer et se développer. Tandis que si, en ce moment, cet infatigable travailleur succombait à la peine, l'existence de cette mission nouvelle serait à tout le moins bien compromise.

Dans ce but, il s'adresse depuis longtemps déjà soit à nos pères d'Europe, soit à ceux qui composent la mission de Guatémala; mais sa voix est jusqu'à présent restée sans écho. Il espère cependant toujours, et, en attendant, il se dépense tout entier. Quelle vie que la sienne! monté sur son cayuco, et souvent seul pour le conduire, il doit sans cesse parcourir tous les points habités de cette côte : de Livingston à Saint-Thomas, de Saint-Thomas à Monoriba et à Belize. Plusieurs fois il a fait naufrage, et n'a échappé à une mort certaine que parce qu'il y a au ciel une providence qui veille avec un soin paternel sur le missionnaire. Malgré tous ses efforts, les chapelles de Saint-Thomas et de

Monoriba tombent en ruine, le père ne pouvant les visiter assez fréquemment pour veiller à leur entretien.

Son zèle lui a mérité l'estime générale : le commandant supérieur d'Izabal est plein d'affection pour lui ; monseigneur l'archevêque de Guatémala lui écrit assez souvent, et s'efforce ainsi de soutenir son courage. Lorsqu'à mon arrivée dans cette capitale j'allai présenter mes respectueux hommages à Sa Grandeur, je le vis s'attendrir sur ces pauvres Caribes si cruellement délaissés. Trois jours après, je le retrouvai parcourant la liste des prêtres de son vaste diocèse, et cherchant s'il ne pourrait pas trouver, parmi eux, au moins un compagnon à donner au P. Génon ; mais, à son grand regret, et en présence d'autres missions encore plus importantes privées de tout pasteur, il dut se résigner à laisser notre excellent père dans son isolement [1].

A l'extrémité d'une pointe assez semblable à la gueule d'un poisson, s'élève une espèce de hutte que surmonte une croix. C'est l'église de Livingston, dont le P. Génon a été l'architecte avant d'en être le desservant. Le style architectural de cette construction est d'une simplicité complétement primitive. Le portail consiste en une toute petite porte en planches, à laquelle en ce moment le P. Génon donne le dernier coup de marteau. A l'intérieur point de luxe inutile : les fenêtres, sans vitraux d'aucune sorte, permettent à l'air et à la lumière d'y pénétrer avec plus d'abondance. D'une haute table, dont les pieds sont enfoncés dans le sol, et autour de laquelle est attachée une toile bien blanche, on a fait le maître-autel, qui est accompagné de deux autels latéraux ayant une petite

[1] Cet isolement a cessé : le P. Génon a maintenant auprès de lui un père jésuite de la province d'Espagne. — (*Note de l'Éditeur.*)

statue pour tout ornement. Deux pins vivants, plantés en avant du maître-autel, séparent le chœur de la nef. Le pavé consiste en une couche d'argile sèche.

Le 29 octobre, j'eus le bonheur de célébrer le saint sacrifice dans cette humble chapelle. Les Caribes, avertis dès le matin par un petit négrillon fort éveillé, qui avait parcouru le village en agitant la sonnette de l'autel, étaient accourus à l'église pieds nus et sans bruit. La foule recueillie remplissait la nef; elle entendit la messe avec une piété qui me toucha et qui aurait pu servir de modèle à bien des chrétiens d'Europe. La messe fut suivie de la récitation lente et mesurée des prières accoutumées; puis tous les assistants vinrent respectueusement me baiser la main. Ceux des fidèles qui, par leur bonne conduite, ont mérité cette distinction, portent au cou un collier à grains de verre rouges ou blancs, auquel une médaille est suspendue. Le P. Génon est parvenu à faire revêtir aux petits garçons un léger pantalon, et aux jeunes filles une longue robe flottante; cette réforme si désirable était, lors de mon passage, généralement adoptée; aussi c'est à peine si j'ai rencontré une douzaine d'enfants se jouant dans leur nudité primitive.

Auprès de l'église est la maison du missionnaire, pauvre cabane fichée en terre et couverte de feuilles de palmier. Un hamac, une table et quelques malles renfermant soit les objets du culte, soit des outils de menuisier et de jardinier, en forment tout l'ameublement. C'est dans ce palais que le bon P. Génon fut heureux de me recevoir à mon arrivée. Je ne saurais vous exprimer quelle joie nous éprouvions tous deux de nous rencontrer pour quelques instants et de nous entretenir cœur à cœur. Nous ne nous étions jamais vus

auparavant ; nous ne nous connaissions même pas de nom ; mais nous étions enfants de la même mère, et cela suffit pour changer notre courte entrevue en une fête de famille. Mon hôte voulut que le repas offert par lui à un de ses frères fût des plus somptueux. Rien n'y fut épargné : un gros poisson, en partie bouilli et en partie rôti, était flanqué de bananes bouillies, grillées, frites, rôties et crues ; en guise de pain, nous avions du gâteau de manioc et du biscuit de mer. Le tout fut arrosé d'abord par une eau pure et fraîche, puis par une infusion de *sacate limon*, graminée odoriférante qui remplaçait le thé, absent du presbytère ; enfin, et malgré ma résistance, par une bouteille de vin, que cet excellent père déboucha pour porter un toast solennel à la prospérité de nos deux patries et au succès de la mission. Le repas fut suivi du café, dont le sucre n'altérait pas l'arome naturel, et d'une promenade géographique, géologique et hydrographique autour de la belle pointe qui porte l'église et la cabane du missionnaire. La nuit venue, le P. Génon me força d'accepter son hamac, tandis que lui-même s'improvisait un lit moelleux, au moyen d'une épaisse couche de feuillage étendue sur les trois malles qu'il possède.

J'aurais un grand nombre de notes géographiques à vous communiquer sur la Boca ou Livinsgton ; crainte de vous ennuyer, je me borne aux suivantes : la variation de l'aiguille magnétique, observée le 29 octobre 1855, au lever du soleil, doit être de 8°-est. Relativement à cette partie de la falaise où s'élève la demeure du P. Génon, la pointe Manabique est au nord-vrai-41° 30'-est ; la pointe de la baie Gracieuse à l'est-11°-nord ; la côte du sud-est court vers Saint-Thomas, au sud-55°-est ; la direction du

pic de Saint-Thomas, qui est comme le nœud de la chaîne calcaire traversée par le *Rio-Dulce*, est au sud-20°-est ; vers le nord, le rivage de la mer court à l'ouest-25°-nord ; enfin les cayos connus sous le nom de *Puntas-Gordas* se montrent au nord-14°-ouest. La falaise de Livingston est plus aérée et moins humide que les autres parties de la côte du Honduras. La nature des couches supérieures du sol, ménageant aux eaux pluviales un écoulement facile, le terrain, dès qu'il est débarrassé des forêts qui le recouvrent, se dessèche facilement. D'un autre côté, la couche inférieure gréso-argileuse compacte, en arrêtant toute infiltration ultérieure, donne naissance à des sources nombreuses, qui jaillissent près des bords de la mer, et fournissent en abondance une eau très-saine et très-pure. Aussi les maladies sont-elles rares chez les Caribes, dont la carnation est généralement pleine et solide [1].

Depuis notre départ de Saint-Thomas, nous avons un malade à bord : c'est un de nos jeunes passagers, qu'une fièvre violente tient cloué sur son cadre, et dont je me suis constitué le médecin. Le mardi 24 octobre, on vient me chercher en toute hâte : notre malade va fort mal. J'embrasse aussitôt le P. Génon, et, sans avoir le temps de célébrer la sainte messe, je cours m'embarquer sur notre goëlette, qui commence à remonter le Rio-Dulce. Notre navigation dans la gorge profonde, où le fleuve s'est creusé son lit à travers une chaîne de montagnes couvertes de verdure de la base au

[1] A Liwingston et près de l'église, par un temps assez beau quoique nébuleux, et après de grandes pluies, j'ai obtenu les résultats suivants : Thermomètre sec : max., 32° 2 ; min., 23° 4 ; med., 27° 8 ; à neuf heures du soir, 27° 2. — Thermomètre humide : max., 27° 7 ; min., 21° 8 ; med., 24° 7 ; à neuf heures du soir, 23° 5. — Température de la mer, 27° 7. Température des sources : max., 26° 2 ; min., 25° 8. L'aréomètre plongé dans leurs eaux marque 0° 7.

sommet, fut pleine d'intérêt, mais longue et pénible. Nous ne remontions le courant qu'à force de bras, en tirant vigoureusement sur une corde, attachée soit à une ancre que nous jetions en avant, soit aux arbres du rivage. Dans les rares moments que les soins à donner au malade n'absorbaient pas, j'ai fait une série d'observations, aussi exactes que possible, sur la largeur du fleuve et la vélocité de sa course vers la mer, ainsi que sur sa profondeur, la température de ses eaux et la nature du fond qu'elles recouvrent. Le navire mesuré exactement par le capitaine m'a servi de base pour estimer la profondeur du *Rio-Dulce;* la sonde et le thermomètre m'ont fait connaître le reste [1].

Nous voici donc voguant lentement sur ces eaux paisibles, profondément encaissées dans une vallée, dont les sinueux replis serpentent à travers une chaîne de montagnes. De leurs cimes hautes de sept à huit cent mètres jusqu'aux deux rives du fleuve descendent d'épaisses forêts encore vierges. Sur cette riche et fraîche verdure tranche vivement le plumage éclatant et varié d'une foule d'oiseaux du plus bel aspect, mais qui malheureusement n'ont aucun chant pour

[1] J'ai obtenu les résultats suivants : largeur du fleuve, à l'entrée des montagnes, 126 mètres; profondeur, 7 mètres; fond, argile jaune sale; température, 27° 6'; vélocité des eaux, 24 mètres en 1' 20". Dans la gorge même, en un point appelé *Roca blanca del cocinero de Brea:* largeur, 65 mètres; profondeur, 5m 5; vélocité, 24 mètres en 52"; même fond; température, 27° 4. A l'entrée du *Golfété*, près des eaux thermales du rivage nord : largeur, 114 mètres; profondeur, 7m 2, 7m 5, 7m 8, 6m 8, même fond; vélocité, 24 mètres en 58"; température, 27° 6. Dans le canal entre le Golfété et le lac d'Izabal ou *Golfo-Dulce*, largeur, 125 mètres; profondeur, 6m 8; vélocité, 24 mètres en 62"; température, 27° 6. Le Golfété a une profondeur moyenne de 5 à 7 mètres (deux brasses et demi à trois brasses anglaises); son fond est sédimentaire, comme les îlots qui s'échappent de son sein. Le lac d'Izabal a une profondeur de 12 à 14 mètres, et une température maxima de 28° 2; minima, 27° 7. Ses flots, plus légers que ceux des eaux salées de la mer, se soulèvent facilement et rendent dangereuse la navigation.

saluer notre passage. D'énormes souffleurs se jouent autour de notre goëlette et bondissent parfois hors de l'eau. Le bruit qu'ils produisent en retombant et celui de nos voix troublent seuls par moments le silence mystérieux de la vallée. Les montagnes qui nous entourent sont formées de roches blanchâtres, calcaires, sédimentaires, disposées horizontalement, ou légèrement inclinées à l'est. Les sommets en sont moutonnants, comme ceux de la chaîne du Jura. Elles m'ont paru courir du sud-est au nord-ouest ; peut-être pourrai-je les étudier un jour sur d'autres points. Le lit où coule le Rio-Dulce me semble être le produit d'une rupture ou d'un glissement. La rive nord est escarpée et coupée fréquemment à pic ; tandis que la rive méridionale est généralement basse, onduleuse et oblique. La première offre parfois à nos regards des rochers mis à nu, assez semblables à d'énormes pierres d'attente ; la seconde se présente sous l'aspect d'une masse décomposée que partout les forêts recouvrent : peut-être, à une certaine époque, celle-ci se sera-t-elle abaissée de cent cinquante à deux cent mètres, et aura-t-elle ainsi ouvert dans sa faille une libre voie aux eaux des lacs intérieurs, dont le niveau est plus élevé que celui de la mer. Il en serait du Rio-Dulce, dans cette hypothèse, comme du fleuve San Juan, qui, de la même manière, livre passage vers l'océan Atlantique aux eaux du lac de Nicaragua.

Nous sortons enfin de l'étroit canal où nous étions emprisonnés ; devant nous, dans la direction du sud-est au nord-ouest, s'ouvre un vallon enchanteur, dont le *Golfété* occupe la partie la plus basse. Ce petit lac intérieur, aux moelleux contours gracieusement dentelés, semé d'îlots argileux couverts d'une fraîche verdure, présente un coup d'œil

ravissant que je renonce à décrire. Je me croyais transporté dans les merveilleuses contrées où les bonnes fées, qui furent l'amusement de notre enfance, ont établi leur demeure. Mais dès le soir je me convainquis que j'étais encore dans ce monde réel, où la plus belle médaille a son triste revers. Un orage vient nous assaillir avec son accompagnement obligé de tonnerre, d'éclairs et de pluie torrentielle. Il nous retient captifs dans le Golfété pendant vingt-quatre heures ; nous n'en sortons qu'aux dernières heures de la journée du 31 octobre, pour déboucher dans le lac d'Izabal. Nous sautons à terre avec le capitaine, près du fort San Felipe, que nous désirons examiner. Ce fort, défendu par quelques canons, a pour garnison une trentaine de soldats. Construit en 1665, les corsaires, dont il était destiné à repousser les attaques, eurent bientôt après le mauvais goût de s'en emparer. Barrios Leal [1] le rétablit et substitua aux feuilles de palmier une toiture de brique. Il occupe une position très-gracieuse, sur une langue d'argile, à l'extrémité du goulot, qui du Golfété conduit au *Golfo-Dulce*. Ma visite ne fut pas inutile : j'y trouvai deux enfants déjà grands à baptiser, et un soldat mourant de la fièvre, que j'assistai à ses derniers moments. Autour du fort se sont groupées quelques pauvres huttes, unique centre de population, qui s'offre aux regards du voyageur entre la Boca et Izabal. San Felipe doit être par 15° 38' de latitude, 91° 23' de longitude (Paris), et dix mètres environ de hauteur.

Enfin une brise de nuit, suivie d'un nouvel orage, nous

[1] Don Jacinto de Barrios Leal, chevalier de Calatrava, vingt-quatrième président-gouverneur de Guatémala, mourut dans l'exercice de sa charge en 1696. (*Note de l'éditeur*.)

jette en face d'Izabal, où nous débarquons le 1er novembre, jour de la Toussaint, au lever du soleil. Mais hélas! de nouvelles et plus cruelles angoisses nous attendent au port. Dès la nuit même qui précède notre arrivée, le capitaine de la goëlette et un des deux frères de mon jeune malade sont atteints, eux aussi, d'une fièvre violente.

Izabal, 1er novembre 1855. — Nous sommes accueillis ici avec une rare bonté par le commandant général du département, M. Narcisse Pacheco, qui me force à prendre mon logement dans sa propre maison, la plus belle de la ville, et reçoit avec moi nos trois jeunes Guatémaliens, leur mère et leur oncle accouru de Guatémala à leur rencontre. Je suis bien aise de vous faire connaître sa cordiale et généreuse hospitalité, quoique lui-même n'y tienne pas.

Située sur la côte sud du *Golfo-Dulce*, au pied nord de la grande Cordillière de *Vera-Paz*, qui court de l'est-nord-est à l'ouest-sud-ouest, Izabal se compose de quatre-vingts à cent maisons en bois ou en roseaux, renfermant quatre à cinq cents habitants, plus ou moins pâles, plus ou moins maigres, plus ou moins rongés par la fièvre, nègres ou Indiens en grande majorité. Une petite colline située au sud-ouest de la maison du commandant est couronnée par un fort, dont les murs, hauts d'un mètre, sont de pierres et le toit de feuilles de palmier. Il est armé de quelques pièces de canon et gardé par un petit nombre de soldats; mais la ville est bien mieux défendue par son insalubrité que par sa citadelle : les équipages des navires qui en fréquentent le port sont parfaitement d'accord sur ce point. Il est probable que la présence, dans les eaux douces du lac, de la grande quantité de végétaux qu'elles charrient sans les détruire, est en

partie la cause de cette insalubrité. Les eaux qu'on y boit sont d'ailleurs excellentes et peu chaudes pour un pareil climat. Les maisons en bois sont propres et aérées, et les dépôts bien garnis de la douane attestent que ce port est le principal de Guatémala. Cinq goëlettes sont en ce moment à l'ancre auprès de la nôtre. Ces petits navires sillonnent habituellement le Golfo-Dulce et servent au transport des marchandises entre Izabal, Belize, Coxen-Hole, Omoa, Truxillo et la Havane. La cochenille constitue la branche la plus importante d'exportation. Comme toutes les populations de cette côte, celle d'Izabal est à peu près privée de secours religieux. Cet abandon est d'autant plus regrettable que les habitants de cette ville se distinguent à la fois par l'amabilité de leur caractère et la vivacité de leur foi. Il ont dernièrement construit une jolie église de bois, dans l'espoir d'obtenir ainsi plus facilement l'installation d'un prêtre au milieu d'eux; mais leurs instances réitérées, appuyées des vives recommandations du gouverneur, ont été inutiles : Mgr l'archevêque de Guatémala, quel que fût d'ailleurs son ardent désir de satisfaire à de si justes réclamations, n'a pu disposer d'un seul prêtre en leur faveur. C'est encore le P. Génon qui a dû se charger du soin de cette paroisse, où il ne lui est possible de faire que de trop rares apparitions. Pendant mon séjour à Izabal, j'ai administré le sacrement de pénitence aux fidèles, et celui du baptême à quelques enfants, mais sans les onctions. Quant au saint sacrifice de la messe, l'église ne possédant pas de calice, et n'en ayant pas moi-même dans mon petit bagage de voyageur, je fus à mon grand regret obligé de m'en abstenir.

La maladie de mes compagnons me remplissait de tristesse

et d'inquiétude. Le capitaine de la *Semproniana* allait très-mal. Les deux premiers accès de fièvre avaient duré chacun quarante-sept heures; voyant la faiblesse extrême du malade, je craignis qu'un troisième accès ne l'emportât, et résolus en conséquence de le combattre par les moyens les plus énergiques. Avant qu'il se déclarât, j'administrai au capitaine vingt-quatre grains de sulfate de quinine. La lutte entre la fièvre et le remède fut des plus violentes et détermina une crise terrible. Le capitaine, dans son délire, criait que je l'avais tué : heureusement la maladie seule était frappée à mort; et lorsque, le 4 novembre, j'allai faire mes adieux à cet excellent homme, je le trouvai sur pied pour m'embrasser. Mes deux autres malades paraissaient peu disposés à se remettre en route; mais, redoutant pour eux les funestes influences des eaux sales et verdâtres du lac, je pressai le départ, et, malgré l'opposition de leur mère et de leur oncle, je les forçai de quitter Izabal, le jour même où ils étaient saisis par un nouvel accès de fièvre. Quarante-huit heures devaient nous suffire pour sortir de cette région malsaine, et pour entrer dans une contrée où nous n'aurions plus à redouter les pluies et les orages[1].

Cette dernière partie de mon voyage a été la plus pénible de toutes. Jusqu'alors j'avais eu du moins le bonheur d'offrir de temps en temps la sainte messe et de puiser dans cet

[1] A Izabal, pendant quatre jours, par un ciel nébuleux mais sans pluie et un vent fort, le soir, j'ai obtenu les résultats suivants : Thermomètre sec : max., 33° 0; min., 25° 8; med., 29° 4. — Thermomètre humide: max., 24° 7; min., 21° 0; med., 23° 8. — Mer, 27° 75. — Évaporation diurne, 0m 009. — Aréomètre plongé dans les eaux du Golfo-Dulce, 0° 3. — Variation magnétique, 8°-est. La ville est située par 91° 28' de longitude (Paris); quant à sa latitude, les inquiétudes auxquelles j'étais en proie pendant le séjour que j'ai fait à Izabal, ne m'ont pas permis de la déterminer bien exactement : je crois qu'il faudrait la fixer à 15° 28' ou 15° 25'.

adorable sacrifice une force et un courage à l'épreuve des plus rudes fatigues ; mais, de Livingston à Guatémala, je ne pus la célébrer une seule fois : les soins à prodiguer à nos malades ne me le permirent pas, même lorsque par exception une église s'offrit à nous sur la route. Mon unique consolation était alors de penser que, par delà les mers, et bien loin des tristes sentiers où je cheminais, mes frères et mes amis, à l'autel, où, plus heureux que moi, ils montaient tous les jours, se souvenaient encore du pauvre voyageur qui les avait quittés.

XII

D'IZABAL A GUATÉMALA.

Le 4 novembre 1855, notre petite caravane, hissée tant bien que mal sur des mules ou de mauvais chevaux, se met en route. Elle se compose des deux frères malades et en plein accès de fièvre, l'un enveloppé dans mon manteau, l'autre dans une certaine robe de chambre, chamarrée de vert et de violet, que je ne regrette plus d'avoir achetée à Lyon. A côté d'eux s'avancent leur troisième frère, leur mère et leur oncle ; enfin votre serviteur et un nombre convenable d'arrieros complètent notre personnel. N'oublions pas le commandant Pacheco, notre visible providence, qui, voulant retarder le plus longtemps possible le moment des adieux, se fait un plaisir de nous accompagner jusqu'au cœur des montagnes. Par des sentiers escarpés, fréquemment coupés de torrents, et à travers une belle forêt, nous gravissons les pentes de la Cordillière du Mico jusqu'à la hauteur des nuages qui chargent l'atmosphère. Nous n'avançons

que lentement et au petit pas pour ménager nos malades; mais bientôt il faut faire halte : un de nos compagnons, vaincu par la violence de la fièvre, a perdu connaissance; nous le déposons dans la seule cabane que l'on rencontre au milieu de ce désert. Puis, après un repos de deux heures, nous reprenons notre pénible ascension. Enfin, le col difficile et périlleux du Mico est heureusement franchi, et nous allons prendre notre gîte, pour la nuit, dans le village indien de Chirigua ou Quirigua, à six lieues d'Izabal. Grâce à Dieu, le danger paraît s'être à peu près éloigné; nous aurons bientôt laissé derrière nous la région des pluies et des orages, dont l'influence est à redouter pour nos malades; et nous espérons bien que la fièvre, dont en ce moment nous sommes délivrés pour vingt-quatre heures, ne pourra plus nous rattraper à son retour.

Libre de préoccupations sérieuses, je devrais ici, comme je l'ai fait ailleurs, vous décrire le pays que, pendant les huit derniers jours de notre voyage, nous avons traversé sur une longueur de soixante-dix lieues. Mais, ayant le dessein bien arrêté de composer, à votre intention, une description physique de la république de Guatémala, vous voudrez bien présentement vous contenter de quelques détails sommaires, notés rapidement à vue de pays, tandis que nous chevauchions par monts et par vaux, franchissant vaille que vaille fleuves, rivières et torrents, qui, surtout les derniers, foisonnent ici. Suivez-moi donc, et, aussi légers que la classique Camille, tâchez de courir, non sur les moissons, mais sur les boues profondes du chemin, sans vous y enfoncer.

Le Mico, que nous venons d'escalader, est de formation

schisteuse, et n'a pas moins de douze cents mètres de hauteur. *Quirigua*, où nous passons la nuit du 4 novembre dans une hutte de roseaux, rendez-vous de toutes les fourmis du pays, n'est qu'une misérable bourgade composée de quatre-vingts à cent pauvres cabanes. Ses habitants, tous Indiens, vivant sans prêtre et sans église, croupissent dans une profonde ignorance de leur religion. J'y trouve quelques malades abandonnés, comment leur refuser mes soins? Donc à plus tard le sommeil : je consacre une partie de la nuit à leur prodiguer les remèdes spirituels et corporels, qu'ils reçoivent avec des larmes de joie et de reconnaissance. Près de ce village, il existe des restes assez importants d'une antique cité indienne; on y trouve, dit-on, des statues grossièrement sculptées.

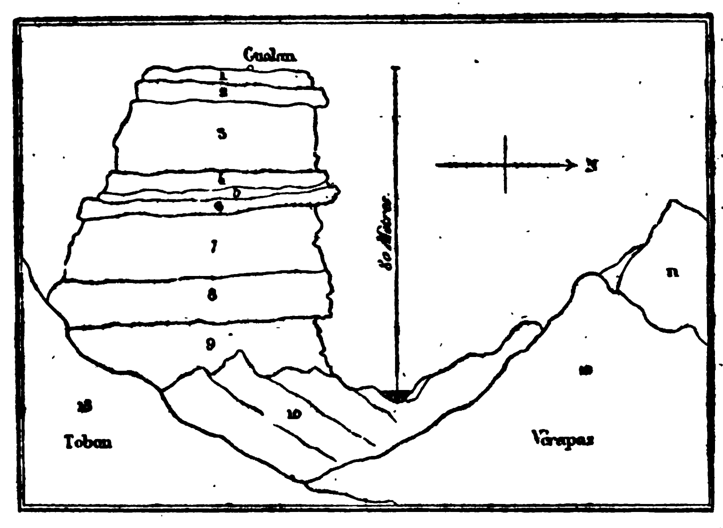
Le 5 novembre, à onze heures du matin, par 15° 13' de latitude, nous arrivons au village indien de *Barbasco*, composé de quinze à vingt cabanes. En face de nous coule le Motagua, dont pendant cinq jours nous allons suivre la rive méridionale. Ce fleuve majestueux roule d'énormes blocs cambriens dans un lit régulier et large de trois cent cinquante mètres, dont en ce moment il ne remplit que la moitié. C'est l'époque des basses eaux; aussi les deux rives du Motagua, que ce fleuve franchit et inonde en d'autres temps, s'élèvent-elles de huit mètres au-dessus de son niveau actuel. Leur profondeur lors de notre passage était de deux mètres trente centimètres; leur vélocité maxima, de cent mètres en 52"; moyenne, de cent mètres en 1' 40". Le thermomètre, que je plonge au milieu du courant, marque 27° 3. Nous traversons le Motagua, les hommes en bateau, les chevaux à la nage. Le bassin qu'il arrose est généralement sec et

aride : le sol blanchâtre, ponceux et gneissique décomposé, absorbe rapidement l'humidité et ne produit guère que des plantes épineuses. J'y ai cependant remarqué de belles plantations naturelles de palmiers et de bananiers. Les hautes collines sont couvertes de pins. Après avoir trouvé, pour la nuit, un gîte dans la métairie d'*Iguana*, nous arrivons, le lendemain 6 novembre, à *Gualan*, qui en est éloigné de quatre lieues. Je dois avertir les futurs voyageurs que, trois ou quatre bourgades exceptées, on ne trouve sur la route d'Izabal à Guatémala que de misérables cabanes, isolées et dénuées à peu près de toutes ressources, où l'on n'a pour apaiser sa faim que l'inévitable *tortilla* (gâteau de maïs) et des haricots noirs, presque invariablement assaisonnés avec du suif.

Gualan peut à la rigueur passer pour une petite ville : elle a une église, un curé, et compte cinq à six cents habitants de race indigène. Elle est construite sur une presqu'île, reste d'un plateau sédimentaire, qu'embrassent à leur confluent la rivière Gualan et le Motagua, par 15° 09' de latitude. C'est ici que le bassin de ce dernier fleuve commence à devenir vraiment intéressant au point de vue géologique. De Gualan à la mer, il n'offre qu'un immense chaos de détritus fluviatiles, formation relativement récente, où sables, rochers, argiles sont mêlés et confondus à plaisir. Mais si nous nous élevons au-dessus de la butte aride et desséchée qui sert de base à Gualan, les documents sur l'histoire des révolutions géogéniques de cette partie du globe, aux époques les plus reculées, s'étalent à nos yeux dans toute leur intégrité.

La coupe ci-jointe vous indique clairement l'ordre des

couches superposées qui constituent le bassin supérieur du Motagua.



Coupe de la falaise de Gualan

1° Et en partant de la superficie du sol, sable gréseux, sale, dur, et généralement stérile.

2° Dalles gréseuses, cinéreuses, d'une dureté plus grande que celle de la couche précédente.

3° Assise d'un sable gréseux, terreux, tendre, de couleur blanchâtre, renfermant des débris roulés de gneiss et quelques pierres ponces qu'on utilise pour la construction des bâtiments.

4° Grès fin, terreux, pierreux, talequeux.

5° Grès *poudingiforme* ou agglomérats de sable gréseux, dur.

6° Couche fine de grès dur, micacé.

7° Grès ancien, tendre, pulvérulent, terreux, de couleur grisâtre.

8° Grès plus dur que le précédent, gros, renfermant des cailloux roulés et agglutinés.

9° Grès terreux, sale, tendre, fin, attaquable par les eaux, et dont la corrosion facile a dû causer la destruction d'une grande partie de ce plateau. Au-dessous et sans transition, apparaît

10° Un terrain ancien, noir, dur, compacte, cassant et alternant irrégulièrement avec des poudingues siliceux, dont la pâte dure et pesante est couleur lie de vin. Cette formation, érosée par les grandes eaux, est très-semblable à la formation poudingiforme du bassin qu'arrose le fleuve *Magdalena* (Nouvelle-Grenade). Cette assise capricieuse, fortement secouée et bouleversée, règne dans tout le bassin du Motagua. Elle repose,

D'un côté, au nord (12°), contre les stéaschistes de la chaîne de *Vera-Paz*; de l'autre, au sud (13°), sur le terrain cambrien ou granitique micacé non feldspathique de la Cordillière du *Tobon*. Du côté d'Izabal, le schiste argileux et le schiste micacé gneissique (11°) s'appuient contre la formation stéaschisteuse, talcqueuse (12°), ou sont portés par elle.

Nous retrouverons une falaise plus ou moins identique à celle de Gualan, au *Choyo*, à *San Pablo* et jusqu'à *Zacapa*; avec cette différence toutefois que les couches varient d'épaisseur et que par moments apparaît une assise sablonneuse, blanche comme la craie, décomposition postérieure d'un gneiss blanc, micacé et tendre, que nous examinerons ailleurs. La température des eaux du Motagua est, à Gualan, de 27° 4; celle du Gualan, à son embouchure dans le Motagua, 26° 4. L'eau, qui bout ici à 97° 90, m'indique,

pour le village où nous sommes, une hauteur approximative de cinq cent quatre-vingts à cinq cent quatre-vingt-dix mètres.

La journée du 7 novembre, féconde en remarques intéressantes, est en compensation une des plus fatigantes de notre voyage. A chaque pas s'offrent à nous d'immenses débris du terrain que je viens de décrire, accumulés çà et là par les nombreux torrents qui se sont creusé un lit dans ce sol si facilement attaquable. De Gualan à Zacapa, nous traversons successivement le *Gualan*, le *Choyo*, aux rives bordées de palmiers royaux, le *Zacualpa* ou *Zacapa*, et bien d'autres encore dont le nom m'échappe. Tous accourent du sud pour payer le tribut de leurs eaux à l'insatiable Motagua. Nous ne faisons que descendre et remonter les ravins profonds et escarpés où ces torrents se cachent à une grande profondeur. Le soleil est brûlant, le sentier difficile, et obstrué de gros blocs de rocher qui ont résisté à l'impétuosité des flots. Enfin, à cinq heures du soir, nous arrivons harassés et rendus à *Zacapa*[1].

Peuplée de quatre mille habitants, la plupart Indiens, la ville de Zacapa est construite sur la même assise que Gualan. Cette assise se présente ici sous la forme d'un plateau très-échancré, resserré entre de hautes montagnes. La température y est sèche et saine, quoique brûlante. Son altitude approximative est de six cent trente mètres (l'eau y bout à 97° 70); sa longitude, 91° 51'; l'étoile polaire m'y apparut élevée de 15° 04'. Le vallon transversal, où la ville

[1] Alcedo, dans son *Diccionario Geografico*, l'appelle aussi *Zacualpa*. (Note de l'éditeur.)

repose, offre ceci de remarquable qu'il constitue la limite entre les climats réguliers et irréguliers des régions intertropicales. Dans les contrées qui, de Gualan à Izabal, s'étendent vers l'orient, les deux seules saisons connues sous cette latitude sont complétement confondues : il y pleut capricieusement toute l'année. A l'ouest, au contraire, et à partir de la vallée de Gualan qui rentre elle-même dans cette zone, l'hiver et l'été, c'est-à-dire la saison sèche et la saison des pluies, se succèdent régulièrement. Celle-ci commence en mai et finit en octobre. En face de Zacapa, la Cordillière de Vera-Paz s'interrompt brusquement, et tombe en quelque sorte perpendiculairement dans le Motagua, en formant de belles cascades.

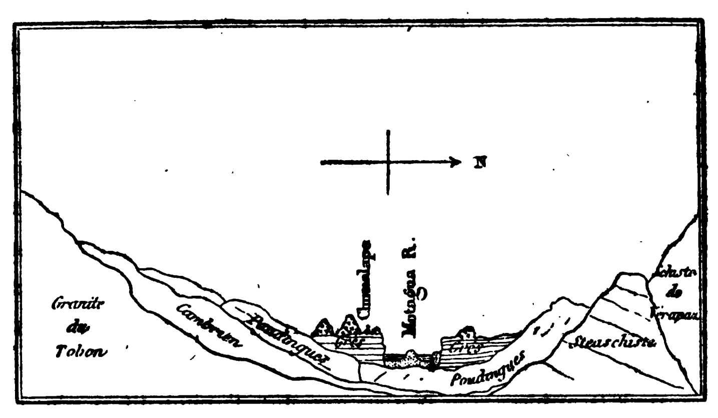
Zacapa possède une espèce d'hôtel qui lui-même a des lits de sangle où le voyageur fatigué peut s'étendre à son aise. C'est aussi ce que nous faisons. Nos malades vont mieux, malgré les fatigues de la route et la mauvaise nourriture. Les accès périodiques de fièvre ont beaucoup perdu de leur violence, grâce à de faibles doses de quinine administrées chaque jour. La joie renaît dans tous les cœurs, et l'espérance d'arriver bientôt au terme du voyage va donner, j'en suis sûr, plus d'activité à nos éperons.

Le 8 novembre, nous traversons la grosse rivière de Zacapa, presque égale en importance au Motagua, dont elle est un des affluents. Elle vient du sud par une gorge étroite, et roule dans ses eaux d'énormes blocs de granit cambrien et de syénite porphyrique. J'en ai mesuré dont le diamètre était de cinq mètres. Les eaux du Zacapa ont en ce moment cinquante mètres de largeur; elles en mesurent quatre-vingt-six au temps des pluies. Leur profondeur maxima est

présentement de deux mètres cinquante centimètres, et leur vitesse de quatre-vingts mètres par minute. De l'autre côté de cette rivière, la végétation change d'aspect; le terrain, plus sec et plus granitique, ne produit que des plantes plus rabougries, entre lesquelles abondent les cactus épineux et les opontias. Nous cheminons sur les flancs du *Tobon;* les torrents qu'il nous faut franchir, et qui tous viennent du sud, roulent des quartz gras et des granits, mêlés de quelques blocs d'un calcaire dur et bleuâtre. Nous rencontrons aussi, coulant dans la même direction, une source thermo-sulfureuse qui dépose sur ses rives un sédiment d'un vert bleuâtre. Au *Chiote,* à vingt-cinq mètres au-dessus du Motagua, le thermomètre, plongé dans une tasse de thé bouillant, marque 97°. Les assises gréseuses reparaissent sur les flancs des montagnes, sous forme de monticules coniques. Du Chiote on compte une heure de marche jusqu'à *Chimalapa,* village indien de trois cents à trois cent cinquante habitants, avec une petite église, mais pas de prêtre.

A peine arrivés, et pendant que mes compagnons de voyage sont en quête d'un logement, je me vois, sur ma réputation de médecin, mis en réquisition pour aller médicamenter quelques pauvres malades. Je reviens après une heure de courses et de consultations, et trouve notre caravane dans la même situation où je l'avais laissée, c'est-à-dire campée sur la place publique de Chimalapa, et fort empêchée de trouver un gîte. En désespoir de cause, je me dirige vers une maison blanche, que sa couleur tranchée nous signale entre toutes les autres. C'est à la fois le *cabildo* (maison commune) et l'école du village. J'entre sans obstacle, et dans une petite chambre où, comme moi, la lumière

ne pénètre que par la porte, je surprends le magister du lieu inoculant à quelques marmots indiens, fort légèrement vêtus, les premiers éléments des sciences. A mon aspect, la troupe enfantine abandonne l'étude commencée, s'empresse de baiser la main du *padre* et disparaît avec une incroyable rapidité. J'explique au maître étonné la cause de mon irruption subite, et j'entame avec lui une négociation bientôt terminée. Notre embarras le touche, et comprenant bien qu'il ne lui est plus possible de rallier sa petite armée en déroute, il nous abandonne gracieusement pour la nuit la salle où mon entrée a produit une si brusque révolution.



Coupe transversale du bassin du Motagua à la longitude de Chimalapa

Jetons maintenant un coup d'œil sur la nature géologique des environs de Chimalapa. Outre les sables siliceux et calcaires que le fleuve charrie, vous remarquerez, en étudiant la coupe transversale que je vous envoie, une petite assise ancienne et dure de cailloux agglutinés, accolée aux grès de la rive septentrionale du Motagua. Elle me paraît être postérieure aux grès de Gualan, qui se prolongent jusqu'ici,

et se dressent des deux côtés du fleuve, sur une hauteur de quarante mètres au-dessus du niveau actuel des eaux. Le Motagua, en s'y ouvrant un chemin, les a taillés en remparts, dont Vauban lui-même admirerait la régularité. Sur ces grès, comme base, sont posées des buttes coniques d'un sable fin et blanc, qui n'est que du gneiss décomposé ; mais avec cette particularité qu'elles renferment des pierres ponces roulées, indice évident d'une calcination. Ces pyramides sont dépouillées de toute végétation, sauf une aride graminée qui se montre parfois sur leurs flancs, échancrés en zigzag par les pluies. Le fondement commun de cette triple formation secondaire est une couche de poudingues qui, s'ouvrant par moments un chemin à travers les assises qu'elle porte, fait poindre çà et là sa tête noirâtre. Cette même formation secondaire repose aussi, vers le sud, sur les terrains protogènes du Tobon, et, au nord, sur les terrains deutérogènes de la Vera-Paz. C'est à Chimalapa que cette dernière Cordillière me paraît atteindre sa plus grande hauteur, sans toutefois s'élever jusqu'à la limite des neiges éternelles. Ses pics échancrés et taillés en arêtes n'en sont pas moins d'un très-majestueux aspect.

9 Novembre. — Notre marche d'aujourd'hui n'a pas été libre de craintes sérieuses. Le Guatémala est en guerre avec le Honduras, et la chaîne des montagnes dont nous côtoyons le flanc septentrional nous sépare seule de ce dernier État. Ces montagnes servent de refuge aux débris de la faction des *lucios* ou radicaux guatémaliens, que poursuit vigoureusement le chef énergique des conservateurs, le président Raphaël Carrera. Or, précisément il nous faut passer par le *calléjon* de *Huastatoya*, gorge profonde et longue de

trois lieues, où le vol et le meurtre sont à l'ordre du jour. Les *lucios* ne pouvaient véritablement choisir un théâtre mieux préparé pour leurs brigandages : une forêt de bois épineux, où dominent l'hémitoxylon et le cactus colonnaire, y verse une ombre épaisse et la rend très-propre à dérober une embuscade aux regards les plus vigilants. Aussi les voyageurs prennent-ils ordinairement une escorte pour franchir ce passage redouté. Nous ne jugeons pas cette précaution nécessaire: notre caravane s'est grossie d'un certain nombre de voyageurs, et a pris, par suite de cette adjonction, une apparence assez belliqueuse pour imposer aux brigands, s'ils se présentent.

La route, au sortir de Chimalapa [1], circule au milieu des blanches pyramides que j'ai décrites plus haut, et qui nous accompagneront encore longtemps. Nous admirons en passant la grande église de San Agustin de Acazahuastlan, qui élève, de l'autre côté du Motagua, son dôme majestueux et sa belle façade, au milieu des ruines d'un gros village indien, détruit, il y a quelques années, par les lucios, et qui commence à se relever aujourd'hui. Vers neuf heures du matin, nous pénétrons en bon ordre et en silence dans le sinistre *callèjon;* on m'avait prié de marcher en tête, dans l'espoir que la vue de ma soutane imposerait peut-être aux ennemis. Dieu, fort heureusement, nous épargna toute fâcheuse rencontre, et cette gorge ne nous offrit qu'un ample sujet d'intéressantes observations. Nous chevauchions dans le lit d'un torrent encombré par des blocs erratiques de poudingues, de quartz blanc compacte et de calcaire

[1] La direction suivie la veille sur ma boussole me porte à placer Chimalapa par 15° 8' de latitude. L'eau y bout à 97° 40.

ancien bleuâtre. A notre gauche s'élevait une puissante assise de poudingues assez semblable à une énorme masse de nougat. Sur notre droite, cette même assise se hérissait d'une ligne des blanches pyramides dont j'ai parlé plus haut. Au débouché du *calléjon*, on gravit une colline qui offre les mêmes caractères géologiques, sauf qu'entre les grès durs, argileux, et les monticules coniques de quartz blanc décomposé, s'interpose, à une hauteur de deux cents mètres environ, une couche de sables roulés, fluviatiles, non agglutinés, qui nous révèle l'existence antérieure d'une rivière en cet endroit.

Du sommet de cette colline nos regards s'arrêtent, dans la direction du sud-ouest, sur le joli village indien de *Huastatoya*, entouré d'une ceinture de ces pyramides que j'ai déjà mentionnées si souvent[1]. L'ayant visité à deux reprises différentes, je vais vous donner, dès à présent, le résultat des observations que j'y ai faites à ces deux époques. Ce village, détruit par les lucios, a été reconstruit depuis quatre ans, et compte actuellement environ deux cent quarante maisons propres et bien alignées. Sa population, presque entièrement *ladine*[2], doit atteindre le chiffre de quatorze cents âmes. Ces nouveaux habitants m'ont paru profondément religieux, quoique la pénurie de prêtres ait forcé les supérieurs ecclésiastiques de les laisser un peu à l'abandon. Huastatoya est défendu par un fortin qui renferme une petite garnison de trente soldats. La résurrection de ce bourg et le rapide développement qu'il a pris sont dus au zèle actif et dévoué de son

[1] J'en ai compté onze. Elles sont ici plus hautes et encore plus dénudées qu'à Chimalapa.

[2] *Ladino*, métis de race espagnole et indienne. (*Note de l'éditeur*.)

gouverneur M. Rodriguez. Les productions de son territoire, très-sec et partant peu fertile, ne suffisent pas aux besoins de sa population, qui doit s'approvisionner en partie à San Agustin Acazahuastlan. La race porcine qu'on y élève et engraisse en abondance est à peu près la seule branche de son commerce; mais son heureuse position lui promet, lorsque la paix sera rétablie, un meilleur avenir et une grande importance. Les eaux pures et fraîches d'une rivière qui vient du sud et traverse son territoire, répandues au moyen d'une irrigation artificielle sur ces campagnes arides et desséchées, leur rendra la fertilité. Déjà, malgré les troubles, on a mis la main à l'œuvre, et le peu qu'on a pu faire a produit les plus beaux résultats. Huastatoya est situé par 14° 54' de latitude; sa longitude, estimée trigonométriquement d'après la position du Cerro-Gordo, doit être de 92° 19' (Paris). L'eau y bout à 97°.

La route qui nous conduit de Huastatoya à Subinal traverse une véritable forêt de cônes blanchâtres, les plus élevés et les plus réguliers que nous ayons encore vus. Mais voici qui est bien plus étonnant : une quarantaine d'Indiens, la pelle et la pioche à la main, travaillent à rendre praticable le misérable chemin où nous allons passer. Les piles d'un pont en construction élèvent leur tête au-dessus des eaux d'une rivière. Notre curiosité est vivement excitée : tout ce mouvement doit avoir pour premier principe un moteur étranger. L'œuvre commencée n'a pas le cachet yankée : c'est donc celle d'un enfant de notre vieille Europe. Pour savoir à quoi nous en tenir, nous procédons à un interrogatoire. « Qui vous dirige? — Don Antonio. — Son autre nom? — Rosselin. — Quelle langue parle-t-il? — Avec nous, la nôtre; avec

les étrangers, on ne comprend pas. — Où est-il? — Nous l'attendons. » Peu d'instants après, don Antonio, à cheval, fait son entrée en scène, et dès le premier mot le doute est résolu. Antoine Rosselin est Français et natif de Bayonne. Les Français, vous le savez, s'ils se disputent dans leur patrie et se battent entre eux, sont les meilleurs amis du monde dès l'instant où ils se rencontrent sur la terre étrangère. Je vous laisse donc à penser quelle explosion de joie et de bonheur signala l'entrevue de vos deux compatriotes. Don Antonio Rosselin abandonne ses ouvriers à eux-mêmes, au risque de les retrouver endormis à côté de leurs pioches oisives. Il veut nous escorter à Subinal et nous loger dans sa demeure. Dès que nous y sommes installés, notre hôte se hâte d'accumuler sur la table tout ce qu'il a de meilleur; puis, le souper terminé, il m'entraîne au dehors et se ménage ainsi un tête-à-tête, où nous pouvons parler français tout à notre aise. Nous visitons ensemble le pont qu'il construit, les routes qu'il ouvre, et la ville de Subinal qu'il est en train de fonder, et dont il vient de tracer les rues, qui seront larges et parfaitement alignées, etc., etc. Toutefois, et quelle que soit l'activité déployée par l'aimable don Antonio, Subinal aura beaucoup à faire pour devenir une Thèbes aux cent portes. En ce moment, la ville future se compose d'une quarantaine de misérables huttes, qui abritent un nombre égal de familles indiennes, descendues des montagnes pour se placer sous la protection de M. Rosselin, qu'elles entourent d'un profond respect. Subinal est à 14° 54' de latitude; l'eau y bout à 97° 30. Le 9 au soir, le thermomètre, à l'air libre, marquait 20°, et 13° 6, le 10 novembre, par un ciel serein. Ce village est situé sur les bords de la même

rivière qui coule auprès d'Huastatoya. La température de ce cours d'eau était, dans la matinée, de 19° 5, et de 20° 6, le soir.

Le 10 novembre, après une nuit fraîchement passée dans la cabane de don Antonio, construite en roseaux et à peu près ouverte à tous les vents, nous nous remettons en route. Notre cher compatriote monte à cheval et part avec nous, bien décidé à ne nous quitter que le plus tard possible. Ma curiosité géologique trouve amplement à se satisfaire dans le cours de cette journée. Depuis longtemps je voyais des calcaires, sans avoir encore pu reconnaître leur gisement normal. Les débris de ce calcaire, amoncelés en nombre de plus en plus grand dans le lit des torrents que nous traversons, m'annoncent sa prochaine apparition. Bientôt, en effet, nos pieds foulent une assise calcaire d'une puissance assez considérable, qui repose sur les terrains anciens et revêt les formes moutonnantes des calcaires du Jura ou de la Bourgogne. N'étaient la nature des bois épineux que nous traversons et leur solitude profonde, je me croirais transporté à Fleurcy-sur-Ouche, près de Dijon.

Ces calcaires *jurassiques* s'élèvent ici en couches superposées, dont les plus basses sont dures, compactes et cristallisées, souvent *poudingiformes* comme le marbre des Pyrénées, de couleur bleuâtre et semées de veines d'un calcaire blanc également cristallisé. Les plus élevées sont crayeuses, tendres, pulvérulentes et caverneuses; leur calcaire grossier et sec peut être comparé aux calcaires supérieurs des environs de Dijon, ou au calcaire sérilheux de Paris. Toute cette formation est très-bouleversée, et a dû être soumise à de fortes commotions, très-probablement de soulèvement.

Ses masses brisées et désunies remplissent le lit des torrents. Dans ceux d'*Agua-Blanca* et du *Calléjon del Nopal*, j'en ai remarqué des monceaux qui mesuraient une hauteur de soixante mètres. Elles y sont mêlées à des terrains rouges, *poudingiformes*, et ce mélange confus continue à se montrer jusqu'au *Puente de los Platanos*. Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que sur cette assise calcaire et au sommet même des montagnes sont semés des blocs erratiques énormes de porphyre, reposant sur le sol par simple contact et sans adhésion ; quelques-uns, peu roulés, ont jusqu'à cinq mètres d'épaisseur. D'où viennent et comment ont été entraînés jusqu'ici ces blocs isolés, dont la nature métamorphisée n'a rien de commun avec les terrains qui les portent ? Voilà une énigme dont je n'ai pu trouver le mot ; peut-être dans la suite serai-je plus heureux. J'ai vainement cherché des fossiles dans les divers calcaires dont je viens de parler ; ils ne m'en ont offert aucun vestige.

Savanota, que vous apercevez sur ma carte, n'est qu'une *hacienda* fort maltraitée par les lucios. Peu après, la route s'engage dans un étroit ravin, creusé dans les calcaires errants et fixes, à une profondeur qui varie de deux cent cinquante à trois cents mètres. Il est assombri par une végétation vigoureuse, et retentit par moments et comme par bouffées des mugissements du *Rio de los Platanos*, dont les eaux se brisent en écumant contre les rochers dont leur lit est rempli. Nous arrivons ainsi, presque sans nous en apercevoir, sur un pont très-élevé, dont l'arche principale est hardiment jetée au-dessus de l'abîme. Cette œuvre d'art vraiment remarquable, dont la construction commencée en 1826 n'a été terminée qu'en 1840, se présente avec tous les caractères

de l'élégance unie à la solidité. Les piles de la grande arche, ainsi que celles d'une autre plus petite, qu'on a ménagée à côté de la première, reposent sur des calcaires bleus, à pic et cassants, qui encombrent et resserrent le lit du fleuve. Sept ou huit cabanes indiennes sont groupées au fond de la vallée. Tout auprès, un arbre gigantesque, qui pourrait au besoin couvrir de son ombre cent cavaliers, nous invite au repos. Cédons à la tentation, et faisons ici une halte de trois heures. La direction magnétique relative me paraît placer ce point à 14° 17' de latitude[1]. Au bas du pont et des rives mêmes du torrent, jaillissent deux sources thermales très-abondantes. Le thermomètre, plongé dans leurs eaux, s'élève à 31° 3 et 31° 4; dans le fleuve il ne marquait que 24°. A vingt mètres au-dessus du fleuve, l'eau bout à 97°. Après avoir franchi le pont de los Platanos, nous commençons à gravir la montagne de Pontezuela. La route se développe sur un contrefort de calcaire récent, caverneux, tendre, crayeux et boursouflé. Pendant cette ascension, par une atmosphère calme et régulière, le thermomètre passe de 17° 2 à 13° 8. Une heure un quart de marche nous conduit au sommet. Les calcaires disparaissent ici complétement; un schiste tendre, rosé, argileux leur succède. Il recouvre le granit secondaire, graveleux, cambrien de San José. Mais la nuit tombe, ce sera la dernière de notre voyage; nous prenons notre gîte à Pontezuela, pauvre hameau composée de quarante-deux huttes de roseaux, où nous souffrons d'un froid assez vif. L'eau y bout à 93° 50.

[1] Il m'a été impossible, au fond de cette gorge, de voir soit le soleil, à midi, soit l'étoile polaire, la nuit.

Le 11 novembre, nous franchissons rapidement le vallon de San José. La côte par laquelle nous y descendons et le versant opposé sont formés, ainsi que je l'ai dit plus haut, d'un schiste rosé reposant sur du granit cambrien, et semé à sa surface de trachytes errants. Entre les deux et occupant le fond de la vallée, s'étendent des terrains cinéreux, coupés et ponceux. La belle falaise de *las Navajas*, que j'admire en passant, se compose de diverses couches de ces mêmes sables cinéreux, étendues sur des trachytes anciens qui, à leur tour, reposent sur une assise d'obsidienne transparente. Les habitants fabriquent avec cette obsidienne divers instruments tranchants : ils la regardent comme tombée du ciel et l'appellent *chay* ou pierre de foudre. Cette falaise, dans sa partie supérieure, est identique à celle de Guatémala et doit avoir la même origine. Au *Fiscal*, l'eau bout à 95° 60; et au *Chato*, à 95° 40. Du haut de la montagne de *las Patias*, formée ou couverte de trachytes errants, nous saluons des yeux et de la voix la Nouvelle-Guatémala, capitale de la république et la plus importante cité de toute l'Amérique centrale. Derrière elle, le volcan d'*Agua* dresse jusqu'aux nues sa cime majestueuse. Les parents de mes compagnons, avertis de leur arrivée, sont accourus à notre rencontre. Nous traversons ensemble, et le cœur joyeux, trois profonds ravins. Près de l'octroi, des voitures préparées nous emportent en dévorant l'espace; quelques instants de cette course rapide me conduisent à notre collége, où j'embrasse mes anciens coexilés de la Nouvelle-Grenade, tout surpris de mon apparition inattendue.

XIV

TREMBLEMENT DE TERRE A GUATÉMALA. — ÉRUPTIONS VOLCANIQUES. — MISSIONS DANS LA PROVINCE DE VÉRA-PAZ.

Avril 1857. — Je suis, à ce qu'il paraît, poursuivi par les tremblements de terre et autres phénomènes physiques. Ces phénomènes sont, j'en conviens, fort intéressants pour l'observateur naturaliste, mais, par contre, fort peu rassurants. Le 31 mars, à huit heures vingt-cinq minutes du soir, une secousse, assez bénigne du reste, s'est fait sentir à Guatémala. Sous son impulsion, un pendule de quatre mètres soixante centimètres décrivait une ellipse dont le grand axe, dirigé du sud-sud-ouest au nord-nord-est, mesurait dix-huit millimètres. Pendant que le sol s'agitait ainsi sous nos pieds, deux courants atmosphériques, partis l'un du sud-sud-ouest, et l'autre du nord-nord-est, se rencontraient et luttaient ensemble au-dessus de nos têtes. Ce tremblement de terre avait été précédé de deux éruptions volcaniques. Le 9 janvier, à trois heures de l'après-midi, un épais tourbillon de cendres noirâtres s'élançait du volcan de Guatémala, changeait le jour en nuit, et retombait en pluie sur le sol. Dans la capitale, la couche de cendres avait un demi-centimètre d'épaisseur. A Tocoy, elle n'était que d'un millimètre ; il est vrai que cette bourgade est à vingt-cinq lieues du volcan. Ce tourbillon était légèrement magnétique. L'effroi causé par cette éruption commençait à s'apaiser, lorsque le 16 mars le volcan *de feu* vomit un torrent d'eau bouillante et sulfureuse, qui a inondé le flanc méridional de la montagne et la contrée environnante. Dès que j'aurai recueilli sur ces divers

phénomènes des détails assez précis, je les insérerai dans la description physique, religieuse et politique du Guatémala, que je me propose de rédiger pendant les loisirs forcés de la saison des pluies.

Je veux aujourd'hui clore cette relation par quelques mots sur les missions données dans la province de Vera-Paz par les PP. Orbegozo, Posadas et votre très-humble serviteur. Monseigneur l'archevêque nous avait lui-même tracé notre itinéraire et désigné les villes et bourgades où devait s'exercer notre zèle apostolique. C'étaient *Salama, San Géronimo, Tocoy* et *San Agustin Acazahuastlan*, situées toutes les quatre dans la contrée montagneuse qui s'étend au delà du Motagua, à vingt-cinq lieues environ de Guatémala, et en plein théâtre de la guerre.

Le 10 décembre 1855, nous quittons la capitale, après avoir préalablement revêtu le costume ordinaire des missionnaires en ce pays. Il se compose essentiellement d'un chapeau blanc de *jipijapa*, de la *turca*, soutane avec petit collet semblable à celle que porte saint François Xavier dans quelques-uns des tableaux qui le représentent, et d'un crucifix sur la poitrine. Montés sur de bons chevaux, nous nous engageons dans une route qui tantôt escalade de hautes montagnes, tantôt se précipite dans des gorges profondes où roulent des torrents que nous traversons en ce moment sans grande difficulté ; mais qui, quelques mois plus tard et dans le temps des pluies, nous opposeraient une barrière infranchissable. Cette première journée de marche nous conduit au *Carrizal*, petite agglomération de pauvres huttes, habitées par une soixantaine d'Indiens. C'est là notre gîte pour la nuit. Mais avant de nous livrer au repos, il faut céder aux

désirs de cette bonne population et commencer ici notre ministère, c'est-à-dire prêcher et confesser. Le lendemain, nous chevauchons au sein d'une immense forêt de pins, de chênes et d'hémitoxylons. Comme hier, la route ne fait que monter et descendre. Aux crêtes de montagnes qui se prolongent parfois en isthmes aériens très-pittoresques, succèdent d'étroits et profonds ravins encombrés çà et là de roches amoncelées. Partout règnent la solitude et le silence. De loin en loin nous rencontrons quelque hutte déserte et ruinée, ou bien encore une bande de lucios prisonniers, qu'une escorte armée conduit à Guatémala. A midi, nous atteignons le Motagua, dont le passage ne nous présente aucune difficulté, les Indiens nous ayant indiqué un gué, où les eaux du fleuve ne s'élèvent pas à plus d'un mètre de hauteur. Nous pénétrons ensuite dans une gorge schisteuse, gneissique, arrosée par une source sulfureuse, dont les eaux bouillantes marquent au thermomètre 96° 4. Enfin, après une ascension nouvelle, nous arrivons, à la tombée de la nuit, au *Llano-Grande*, réunion de quelques cabanes perchées au sommet d'un de ces isthmes aériens dont je parlais tout à l'heure. Le maître de céans est un brave Portugais, qui, sans s'inquiéter des dangers auxquels l'expose le voisinage des révoltés, ou comptant, pour repousser leurs attaques, sur ses armes et son courage, s'obstine à vivre ici, en pleine guerre civile, avec quelques familles de naturels qu'il a groupées autour de lui. Il nous accueille avec une cordialité parfaite et s'empresse de nous offrir dans son humble demeure une gracieuse hospitalité. Nous y goûtons un repos dont nous avions grand besoin, et qui n'est troublé par aucune alerte. Vingt soldats veillent d'ailleurs sur

notre sommeil : les habitants de Salama, prévenus de notre prochaine arrivée, les ont envoyés au devant de nous, pour nous défendre contre ceux des lucios qui pourraient avoir envie de nous assaillir, soit ici même, soit sur la route que nous devons parcourir demain.

Le 12, nous nous remettons en marche ; dix soldats nous précèdent en éclaireurs ; dix autres forment l'arrière-garde. Aux approches du col de Choacus, tristement célèbre par les meurtres et les combats qui l'ont ensanglanté depuis quelques années, notre escorte se resserre et se réunit en cercle autour de nous. Évidemment on craint quelque fâcheuse rencontre, et non sans motifs sérieux : tous les jours, le col que nous traversons est sillonné par des bandes rebelles. Les soldats ne cessent de nous les peindre sous les plus noires couleurs. Il faut, assurent-ils, nous attendre à être pendus sans rémission si nous tombons entre leurs mains. Il y a, nous en sommes convaincus, beaucoup d'exagération dans tout ceci. La grande masse des insurgés se compose d'Indiens victimes de l'ambition, des craintes et de l'entêtement de leurs chefs. Ceux-ci, redoutant un châtiment mérité, et n'ayant d'ailleurs aucun intérêt à cesser une guerre dont ils espèrent tirer honneur et profit, traînent à leur suite ces Indiens simples et naïfs, en les menaçant de la corde s'ils parlent de se rendre. Et voilà comment ces braves gens se trouvent, malgré eux, transformés en révolutionnaires et en rebelles. Que la crainte seule, et non la conviction, les enchaîne encore à la révolte, c'est ici un fait si bien constaté, que dix-huit cents ou deux mille lucios, aussitôt après leur soumission, et par ordre du président Carrera, ont repris le chemin des montagnes pour y guerroyer contre leurs anciens

camarades. Aussi n'aurions-nous pas été trop effrayés d'être pris par eux à notre passage. Qui sait si, pendant une captivité de quelques jours, nos exhortations répétées n'auraient pas ramené un certain nombre d'entre eux, sinon tous, au service du Dieu qu'ils outragent et de leur patrie qu'ils désolent par leurs violences? La Providence nous refusa cette occasion d'exercer notre zèle au prix de quelques dangers, et, sans doute, ce fut pour le mieux. Espérons que ces luttes fratricides auront bientôt un terme. Affaiblies et démoralisées, les dernières bandes des lucios sont aujourd'hui confinées dans les montagnes de la Vera-Paz, au *Juté*, à *Chilascol* et à *Santa-Cruz*, où, grâce à la prudence, à l'énergie et à l'infatigable activité de Carrera, elles seront bientôt réduites à poser les armes. Après avoir franchi le col et descendu le versant septentrional de la montagne de Choacus, sans apercevoir un seul ennemi, nous nous arrêtons, émerveillés du magnifique spectacle qui s'offre soudainement à nos regards. Devant nous s'ouvre la fraîche et riante vallée au fond de laquelle repose la petite ville de Salama. La route, que nous devons suivre encore pendant deux lieues avant d'arriver au terme de notre voyage, s'est métamorphosée en une avenue de bananiers et de palmiers que dominent de nombreux arcs de verdure. Le sol lui-même disparaît sous un tapis de rameaux et de fleurs, se mariant agréablement à d'élégantes arabesques de sable blanc. La population, qui s'est portée presque tout entière à notre rencontre et nous attend au pied de la montagne, fait, à notre apparition, éclater une joie et un enthousiasme que je renonce à vous décrire. Nous marchons entre deux rangs d'Indiens agenouillés, qui nous demandent à grands

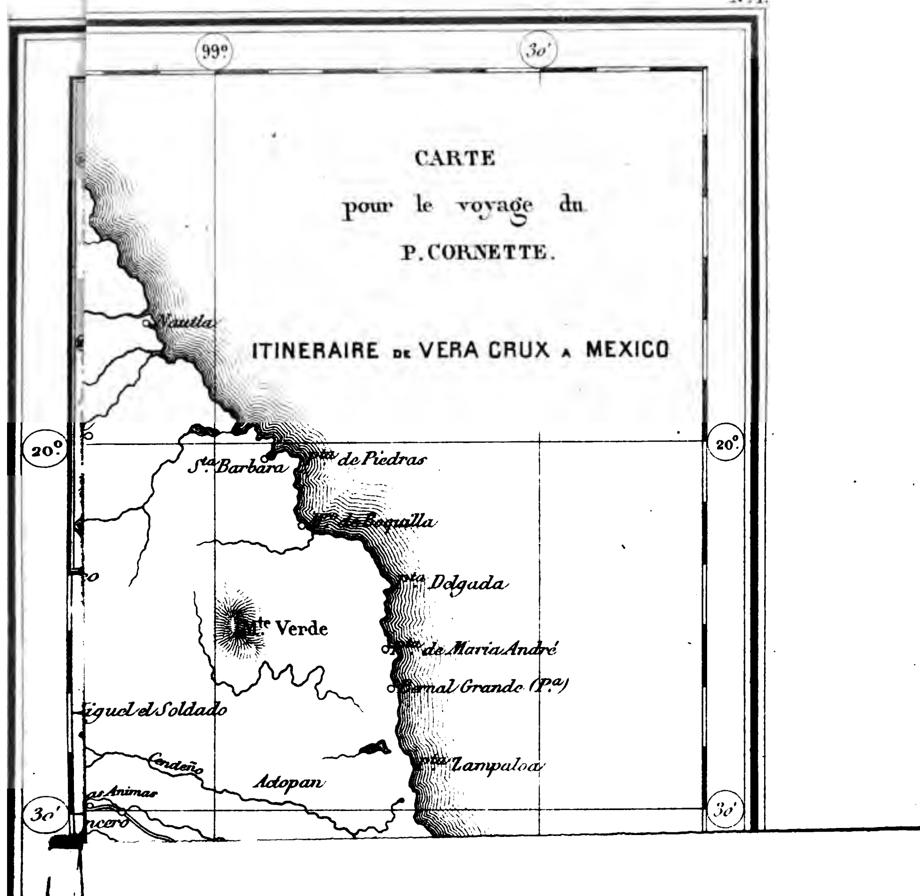
cris notre bénédiction, et, après l'avoir reçue, courent à notre suite et grossissent notre escorte. Bientôt se présente une brillante cavalcade composée de toutes les autorités civiles et militaires de Salama, auxquelles ont voulu se joindre les principaux citoyens. Après les saluts et les compliments d'usage, ce pompeux cortége s'ébranle et se met en marche, précédé d'un corps de musique indienne. Cette musique, bien que monotone, ne manque pas de douceur et d'agrément. Les instruments dont se compose notre orchestre sont une carapace de tortue sur laquelle on frappe, un *bounboun,* espèce de tambour, formé d'un tronc d'arbre creux, percé d'ouvertures latérales et fermé de peaux à ses deux extrémités, un fifre aigu, une *chirimia,* hautbois très-simplifié, et enfin une *marimba,* instrument qui n'est pas sans quelque analogie avec notre harmonica. Notre entrée dans la ville est saluée par le son des cloches et les détonations de pièces d'artifice. Les maisons et les cabanes aussi bien que l'intérieur de l'église, où l'on nous conduit tout d'abord, sont ornées de tentures et de rameaux verts. Parvenus, non sans peine, au pied de l'autel, nous entonnons le *Salve Regina* en espagnol, qui est chanté par la foule avec une ardeur et un entrain dont j'ai rarement été témoin ailleurs. Une si chaleureuse réception nous remplit de joie, parce qu'elle nous permet d'espérer pour la mission les plus heureux succès. Cet espoir n'a pas été trompé.

Les exercices ont été suivis par toute la population avec un zèle admirable et une assiduité qui ne s'est pas un seul instant démentie. Les travaux ordinaires étaient suspendus; on ne voulait s'occuper que de la grande affaire du salut. Dès le point du jour, et quelquefois à trois heures du matin, Indiens et Ladinos quittaient leurs demeures

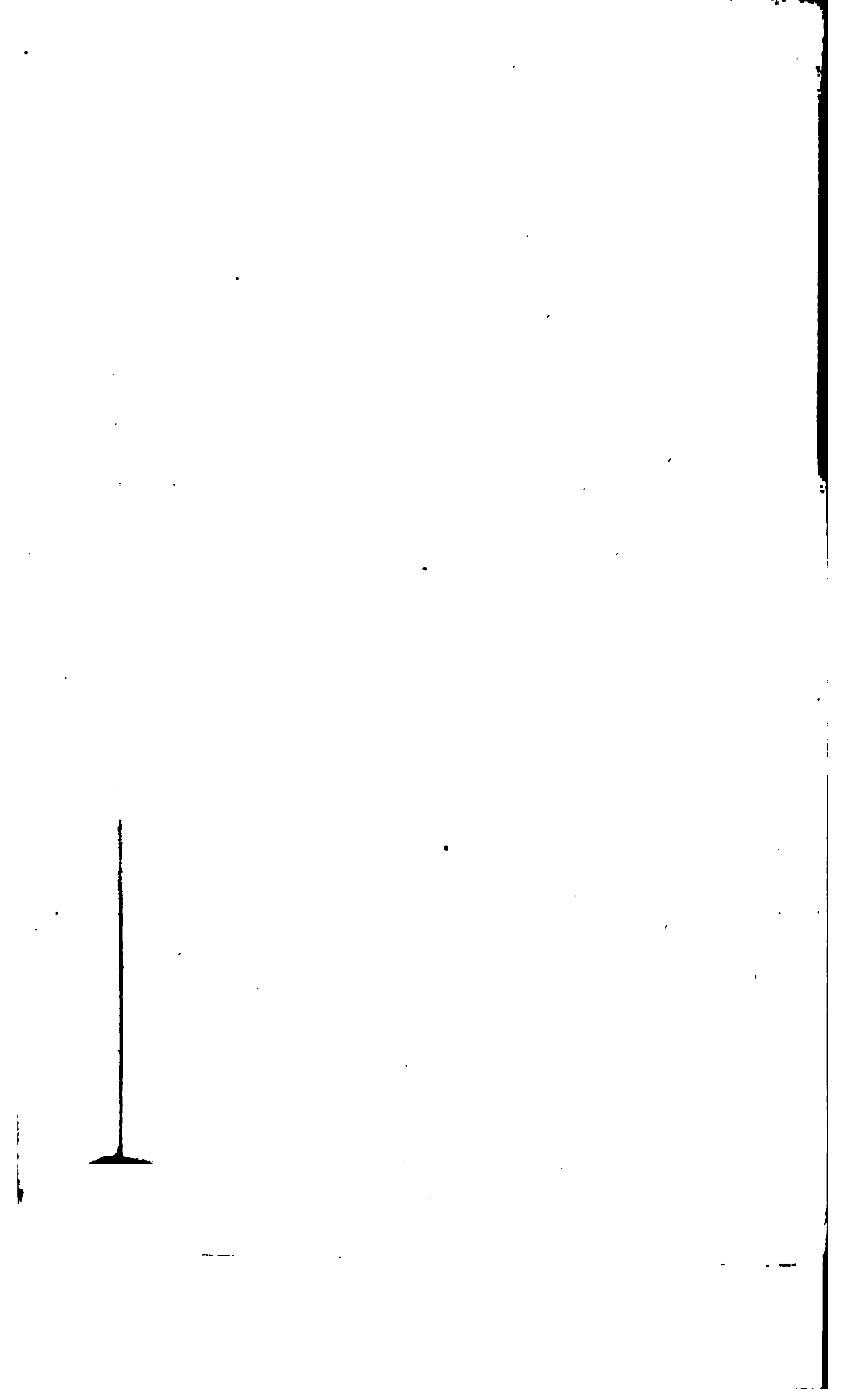
et se rendaient à l'église, où ils assistaient à nos trois messes. Rien de plus touchant que de voir et d'entendre ces familles simples et pieuses, accourues parfois d'assez loin, s'avancer processionnellement en faisant retentir l'air du chant de l'*Ave Maria* ou du *Salve*. A onze heures, on réunissait les enfants pour le catéchisme. J'avais été chargé des petits garçons, et j'eus, je ne sais trop pourquoi, l'avantage de leur plaire. Je ne me rappelle pas sans attendrissement les scènes charmantes dont je fus témoin dans le cours de mes instructions familières. J'avais ces petits bambins rangés devant moi; les jeunes gens et les hommes faits, pères ou frères de mes écoliers, groupés en masse compacte, se tenaient debout derrière eux, les reprenant s'ils se trompaient, ou, lorsqu'une réponse se faisait trop attendre, prenant eux-mêmes la parole pour satisfaire à na question. Et les mères, me direz-vous? J'avais d'abord oulu les exclure; mais hélas! dès le premier jour, par une rruption soudaine et irrésistible, elles emportèrent l'église 'assaut, se glissant dans tous les interstices, et m'envelopant moi-même de leurs flots pressés à m'étouffer. Elles taient là, accroupies sur leurs talons, les yeux invariableient fixés sur leurs chers petits enfants, plongées dans une rte d'extase, souriant de bonheur et pleurant de joie. Après a première séance, quelques-unes d'entre elles vinrent e trouver, déplorant à chaudes larmes leur ignorance de doctrine chrétienne, qui ne leur permettait pas de l'inlquer à leurs enfants. Elles auraient voulu recevoir de moi s leçons particulières, et j'eus toutes les peines du monde es convaincre de l'impuissance où j'étais d'accéder à leurs sirs.

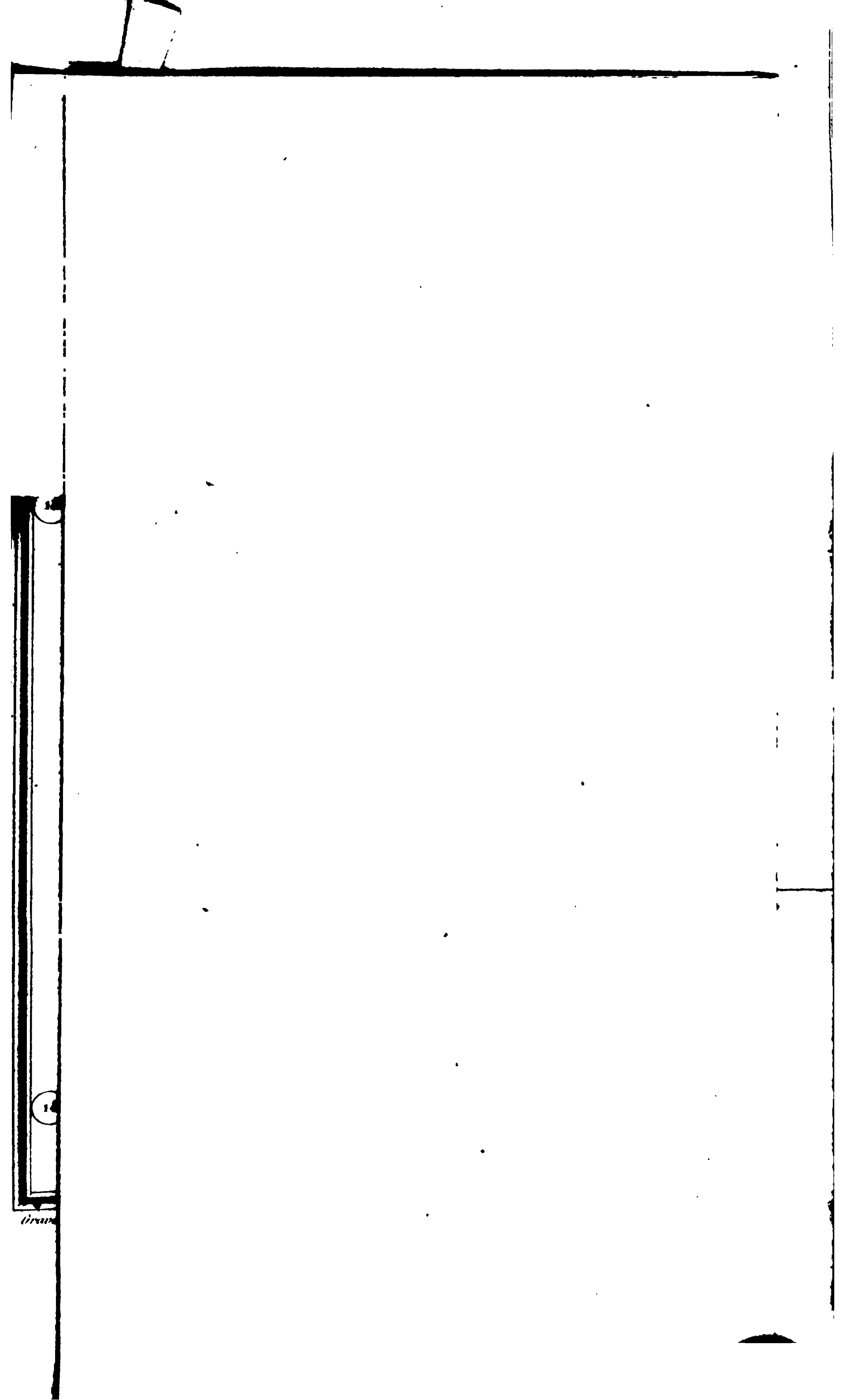
Le soir, au chapelet et au chant des litanies, succédait une instruction préparatoire à la confession, et, plus tard, un discours sur les grandes vérités qui achevait de secouer les âmes. Le reste du temps était consacré, le matin, à recevoir les confessions des femmes, et le soir, celles des hommes. Chaque confessionnal, du premier au dernier jour de la mission, fut assiégé par une foule de pénitents qui se renouvelait sans cesse, et nous forçait parfois d'exécuter des sorties pour rétablir la paix troublée par le trop d'empressement à pénétrer dans la place. Par suite des guerres civiles qui désolent ces contrées et du manque de prêtres, presque tous ceux que nous avons entendus au saint tribunal n'avaient pas reçu le sacrement de pénitence depuis huit à dix ans. Cet état d'abandon, si longtemps prolongé, avait nécessairement produit une ignorance profonde et générale ; mais combien la naïveté, la discrétion, la sincérité de ce bon peuple, compensait ce défaut d'instruction et allégeait la charge qui nous était imposée. Vers les derniers jours de la mission, eurent lieu successivement la communion générale des hommes, puis celle des femmes, qui fut suivie de celle des enfants. Le jour consacré à cette dernière cérémonie fut un jour de fête pour toute la ville. Enfin une procession générale et la plantation d'une croix à la porte de l'église, terminèrent cette mission si abondante en fruits de salut. Les autorités civiles et militaires, peu satisfaites d'avoir donné l'exemple en s'approchant les premières de la sainte table, nous vinrent efficacement en aide dans l'œuvre de moralisation et de sanctification que nous avions entreprise. Elles travaillèrent efficacement soit à mettre fin aux inimitiés particulières qui divisaient quelques-uns des habitants, soit à rechercher et à

N°1.



99°
30'
CARTE
pour le voyage du
P. CORNETTE.
ITINERAIRE DE VERA CRUX A MEXICO
Nautla
20°
S.ta Barbara
de Piedras
Dolgada
Verde
de Maria André
Grande (P.a)
Zampaloa
Cendeño
Adopan
iguel el Soldado
as Animas
30'





N°3

emala.

Chimalapa
R. Zacapa
Zacapa
Torrent
San Pablo
R. Chayo
R. Sinualpa
R. Gualan
Gualan
Iguana
Barbasco
R. Motagua
R. Quirigua
Quirigua
R. Mico
El Mico
R. Cachirulo
Izabal

O.10°S.
O.20°S.
O.18°S.
S.O.
S.E.

nous amener tous ceux qui vivaient dans une union illicite (par ces temps malheureux, le nombre en était grand), pour leur faire contracter en notre présence un légitime mariage. Les malades, les blessés et les prisonniers ne furent point oubliés; la sainte communion, escortée par les troupes de la garnison et précédée d'un corps de musiciens, leur fut solennellement portée en procession. Cependant l'heure du départ avait sonné : résolus à brusquer les adieux pour éviter toute ovation, nous nous étions hâtés de monter à cheval de très-grand matin; mais la population nous avait prévenus. Nous la trouvâmes agenouillée sur notre route, nous demandant à grands cris et les larmes aux yeux une dernière bénédiction; puis, au moment où nous nous éloignions, elle entonna le *Salve Regina* pour appeler la protection du Ciel sur les voyageurs. Longtemps après notre mutuelle séparation, et au sein des forêts où nous marchions en silence, ces chants nous poursuivaient encore. Jamais ces doux souvenirs de la mission de Salama ne s'effaceront de ma mémoire, et je ne cesserai de remercier Dieu, qui m'a rendu témoin des vertus et de la tendre piété de ce peuple fidèle. Les détails que je viens de vous donner rendent superflu le récit de nos trois autres expéditions apostoliques. Partout les mêmes faits se sont reproduits, et nos efforts toujours ont été couronnés d'un plein succès. Je ne veux pas cependant oublier une circonstance bien propre à vous faire comprendre le zèle et l'ardeur de ces bonnes populations. Plusieurs fois, faute de temps ou par d'autres motifs, il est arrivé qu'un certain nombre de nos auditeurs ne pouvaient, avant la fin de la mission, se réconcilier avec Dieu et recevoir les sacrements. Ils n'hésitaient pas alors à tout quitter, et à parcourir de grandes

distances, sur des routes infestées d'ennemis, pour venir prendre part à une mission nouvelle, sans s'inquiéter aucunement des dangers auxquels ils s'exposaient. Malheureusement ces dangers n'étaient que trop réels, et plusieurs de ces pauvres gens ont été massacrés par les lucios.

Un dernier mot sur la situation présente des villes ou bourgades que nous avons évangélisées. Salama était, à notre arrivée, en plein état de siége. Un réduit ou fortin en palissades fermait l'accès de presque toutes ses rues ; le courage de ses habitants l'a toutefois préservée, jusqu'à présent, de l'invasion des rebelles. La population de cette ville atteint le chiffre de quatre mille six cents âmes, dont deux mille *ladinos*, deux mille cinq cents Indiens, et cent nègres. Une partie des hommes valides combat dans les montagnes contre les lucios ; le reste est chargé de la défense de la place, de concert avec soixante-dix soldats, qui y tiennent garnison. San Geronimo, à quatre à cinq lieues sud-est de Salama, compte près de cent quatre-vingts maisons et neuf cent cinquante habitants, à savoir : deux cent cinquante ladinos, cinq cents Indiens et deux cents nègres. Ce village, plusieurs fois pris et repris, est aujourd'hui au pouvoir des conservateurs, qui de l'église ont fait leur citadelle. De San Geronimo à Tocoy, sur une distance de neuf lieues environ, nous avons rencontré les ruines de plusieurs réductions autrefois florissantes, et détruites pendant la guerre. La végétation si rapide de ces climats les a déjà complétement envahies et transformées en forêts. Les plus considérables étaient *Santa Ana* et *San Clemente*. De cette dernière il ne reste plus que la façade de l'église, qui s'élève sur un des côtés de l'ancienne place et s'abrite sous l'ombre épaisse d'un ceiba gigantesque.

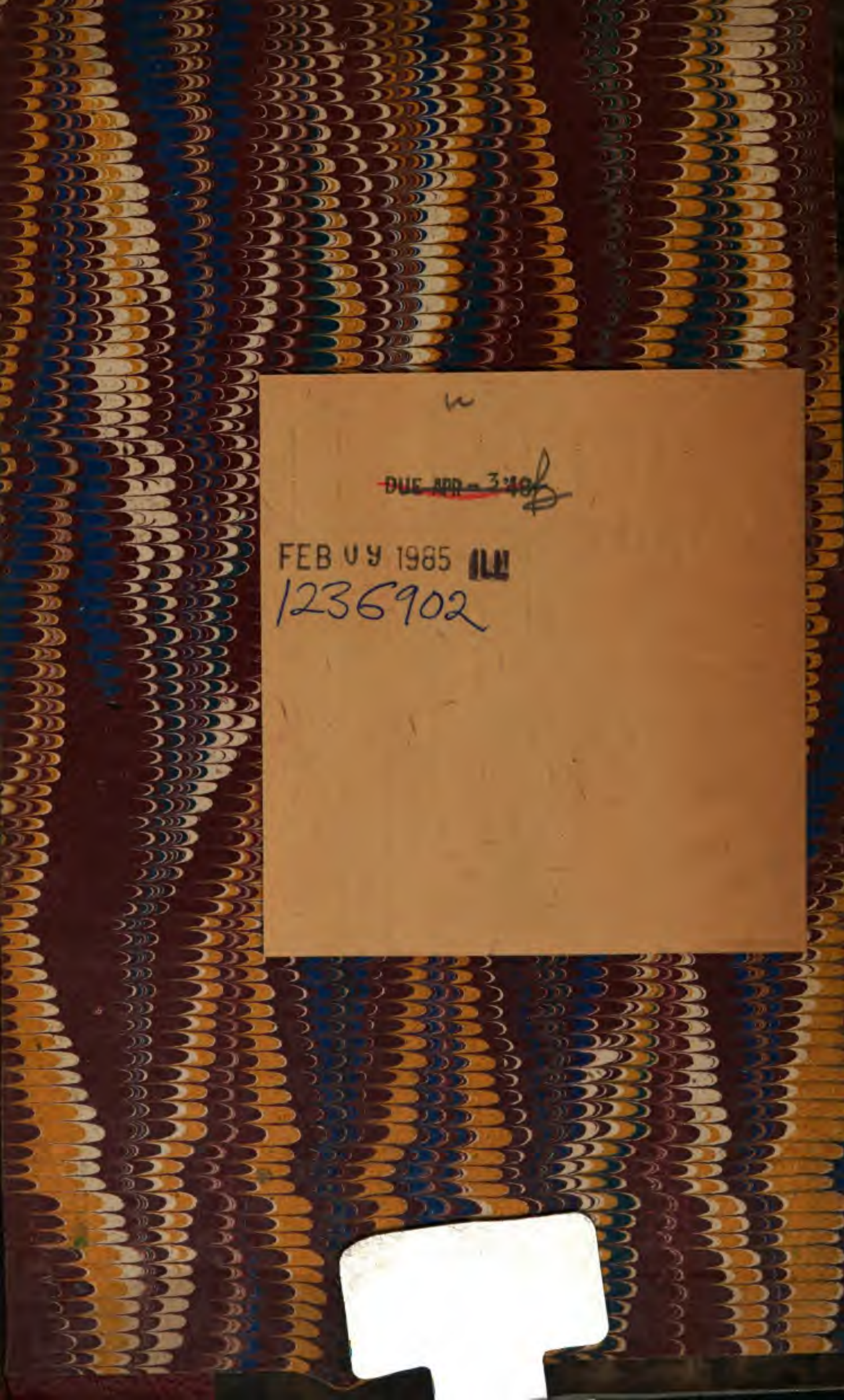
Espérons qu'en des jours plus heureux et peu éloignés, ces paisibles réductions renaîtront à une vie nouvelle, comme *Tocoy* et *San Agustin Acazahuastlan*, qui, il y a six ans, étaient elles aussi réduites au même état de désolation et de ruine. En ce moment, Tocoy renferme cent trente maisons et sept cents habitants, dont cinq cents ladinos et deux cents Indiens ; à San Agustin on compte deux cent quatre-vingts maisons et douze cents habitants, sur lesquels trois cents appartiennent à la première catégorie, huit cent cinquante à la seconde, et cinquante à la race nègre. Ces deux bourgs sont protégés chacun par un fortin (*reduto*) en bois, armé de deux pièces de canon, et défendu par une petite garnison de vingt-cinq soldats. Nos missions se sont prolongées du 10 décembre au 22 janvier. Dans ce laps de temps, nous avons entendu trois mille huit cent trente-sept confessions, admis à la sainte table un nombre à peu près égal de fidèles, assisté trente-neuf malades et célébré cent trente-trois mariages. Veuillez, je vous en conjure, vous souvenir parfois dans vos prières de ce bon peuple guatémalien, qui, malgré son ignorance et quelques autres misères, en précédera beaucoup d'autres dans le royaume de Dieu, grâce à sa droiture et à la simplicité de sa foi.

Vous recevrez avec ma relation les cartes des contrées que j'ai traversées dans le cours de mon voyage, ainsi que celle de la côte nord du Honduras, que j'ai construite et réformée à l'aide d'un grand nombre de triangles, pris aux divers points où nous avons touché. Je vous envoie également deux coupes transversales, l'une du Mexique, de Puebla à la Vera-Cruz ; l'autre de l'Amérique centrale, à la latitude de Guatémala. Cette dernière n'est qu'un essai qu'il vous faut

accepter sous bénéfice de vérification et de rectification ; mais, si imparfaite qu'elle soit d'ailleurs, elle suffira, je pense, à vous donner une idée assez exacte de l'état des lieux. J'y ai joint quelques croquis topographiques ou géologiques qui ne vous seront peut-être pas inutiles pour mieux comprendre certaines de mes descriptions [1].

[1] Je prie le lecteur de vouloir bien substituer le mot *cumbre* à celui de *cumble* qui s'est glissé par erreur dans le texte, à la page 27. (*Note de l'éditeur.*)




DUE APR - 3 '40
FEB 09 1985 ILL
1236902